DISCOURS

SUR DIFFERENS SUJETS

DE PIÉTÉ ET DE RELIGION.

TOME III.

SERMONS
OU
DISCOURS
SUR DIFFÉRENS SUJETS
DE PIÉTÉ ET DE RELIGION.

Par le P. LE CHAPELAIN,
Prédicateur de Leurs Majestés Impériales, Royales & Apostoliques.

TOME III.

A PARIS,

Chez
P. G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire, rue S. Jacques.
CH. SAILANT, Libraire, rue S. Jean de Beauvais.
DESAINT, Libraire, rue du Foin.
HUMBLOT, Libraire, rue S. Jacques.

M. D. CC. LXVIII.
Avec Approbation & Privilege du Roi.

SERMONS

OU

DISCOURS

SUR DIFFÉRENTS SUJETS

DE PIÉTÉ ET DE RELIGION.

Par le P. LE CHANTELAIN,

Prédicateur de Notre Majesté Impériale & Royale.

TOME III.

DISCOURS

Contenus dans ce troiſiéme Tome.

Pour le jour de la Purification de la ſainte Vierge. Page 1

Pour le Mercredi des Cendres, *Sur la penſée de la Mort.* 83

Pour le Vendredi d'après le Mercredi des Cendres, *Sur la Charité chrétienne.* 171

Pour le I. Dimanche de Carême, *Sur l'Amour de Dieu.* 253

Pour le Mardi de la I. Semaine, *Sur la fréquentation des Temples de Jeſus-Chriſt, & le reſpect qu'on leur doit.* 333

Pour le Vendredi de la I. Semaine, *Sur l'abandon de la Priere.* 417

DISCOURS
POUR LE JOUR
DE LA PURIFICATION
DE LA SAINTE VIERGE.

Postquàm impleti sunt dies purgationis ejus, secundùm legem Moïsi, tulerunt illum in Jerusalem, ut sisterent eum Domino.

Le jour de la Purification de Marie étant arrivé, selon la loi de Moïse, ils porterent l'Enfant à Jérusalem, pour le présenter au Seigneur. Ces paroles sont tirées du second chapitre de l'Evangile selon saint Luc.

MADAME,

UNE mere demeurée vierge & sans tache, qui se purifie, pour obéir à la loi générale du Seigneur; un Enfant Dieu présenté au temple comme le commun des hommes, & qui

veut être racheté lui-même, quoique rédempteur du monde, pour obéir à cette même loi; voilà, Chrétiens, le double myſtere que nous propoſe aujourd'hui l'Egliſe, & qui partage, pour ainſi dire, la fête auguſte qui nous raſſemble. Or, à la vue de ces grands exemples d'humilité, de ſoumiſſion, de dépendance, que nous préſentent Jeſus & la mere de Jeſus, pourrois-je me diſpenſer, Chrétiens, de vous entretenir de la loi de Dieu, du joug également doux & glorieux qu'elle nous impoſe; & fut-il jamais une plus belle occaſion de venger cette divine loi des miſérables préjugés du monde? Car pour me borner à des idées plus propres à l'auguſte auditoire devant lequel je parle, parmi les préjugés que le monde employe pour décrier la loi de Dieu, & la défigurer dans vos eſprits, je trouve qu'il en eſt deux ſur-tout qui paroiſſent plus capables de faire, & qui font en effet tous les jours ſur vos eſprits des impreſſions funeſtes. L'un, que j'appelle le préjugé de l'orgueil, & qui vous fait croire que la ſoumis-

sion continuelle où vous retient la loi de Dieu, a de quoi vous dégrader & vous avilir : l'autre, que j'appelle le préjugé de l'amour propre, & qui vous fait regarder l'austérité que la loi de Dieu vous impose, comme un obstacle essentiel à votre bonheur. Deux préjugés que je pourrois anéantir par l'exemple admirable de Jesus & de Marie, qui font également leur gloire & leur bonheur de se soumettre à l'empire de la loi de Dieu, & de la remplir dans toute sa plénitude. Mais pour effacer plus efficacement de tous les esprits ces deux préjugés funestes, voici deux propositions bien opposées que j'avance, & qui vous étonneront d'abord, mais dont il me sera facile de vous faire sentir la vérité. La premiere, c'est que la soumission à la loi de Dieu, loin de dégrader l'homme, est ce qui doit faire ici-bas toute sa gloire : & la seconde, c'est que l'austérité de la loi de Dieu, loin de s'opposer au bonheur de l'homme, est ce qui doit faire ici-bas toute sa félicité.

En deux mots, je veux vous con-

vaincre aujourd'hui, Grands du monde, malgré les vains préjugés qui vous assiegent; premierement, que c'est de la soumission même à la loi de Dieu, que dépend sur la terre toute la gloire de l'homme; ce sera la premiere partie. Secondement, que c'est de l'austérité même de la loi de Dieu, que dépend sur la terre tout le bonheur de l'homme; ce sera la seconde. Qu'est-ce donc que l'homme vraiment chrétien, que l'homme soumis à toute la loi de Dieu? Mes chers Freres, c'est ce qu'il y a de plus grand sur la terre, & ce qu'il y a de plus heureux. Vierge sainte, c'est sous vos auspices, & en vertu de votre exemple, que j'ose présenter au monde ces paradoxes divins, ces vérités mystérieuses; obtenez-moi la grace de les persuader. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

QUELQUE idée que je me forme de la gloire dont Dieu couronne, même dans le monde présent, la religion des hommes soumis à l'empire de sa loi; il faut en convenir cependant, & je n'ai garde de le dissimuler ici, que c'est une loi d'humilité & d'humiliation continuelle, pour l'homme, pour les souverains même, que la loi de Dieu. Non, quelque grand que l'on puisse être, nulle idée de l'esprit, nul sentiment du cœur, nulle action, nulle entreprise humaine qui doive échaper à l'empire de cette divine loi, si l'on veut l'observer dans toute son étendue: point de jour, point de moment même dans la vie qui ne doive être dirigé par la voix de ses préceptes, ou de ses conseils. Et n'est-il pas juste en effet que l'homme dépendant de Dieu à tous les instans pour la conservation de son être, lui témoigne incessamment sa dépendance, par cette soumission continuelle que demande

l'obſervation pleine & entiere de ſa loi.

Je l'ai dit néanmoins, & il eſt vrai, que c'eſt la ſoumiſſion même à la loi de Dieu, qui fait ſur la terre tout le principe de la gloire de l'homme; que cette loi nous éleve & nous aggrandit infiniment plus qu'elle ne nous humilie; ou plutôt qu'elle ne nous humilie qu'en apparence, pour nous élever en effet au plus haut degré de grandeur où puiſſe aſpirer le cœur de l'homme. C'eſt-à-dire que cette divine loi, en réprimant dans nous cet orgueil criminel qui nous revolte contre Dieu, nourrit dans notre ame une autre ſorte d'orgueil, mille fois plus noble & plus capable de ſatisfaire ce penchant naturel qui nous porte à nous élever au-deſſus de nous mêmes. Et en effet, mes chers Auditeurs, pour vous faire concevoir une vérité ſi contraire aux idées frivoles du monde dont vous êtes imbus, comme malgré vous-mêmes, je ne voudrois ici pour juge que votre raiſon, éclairée qu'elle eſt des lumieres de la foi. Car, au tribunal de cette raiſon ſage, quel eſt

l'homme véritablement grand ? Ce n'eſt pas, ſans doute, celui qui ne travaille que pour le tems, ou qui n'aſpire qu'à une ſorte d'immortalité ſoumiſe à la mémoire fragile des hommes. L'homme vraiment grand, c'eſt donc celui qui ſoutient en tout la dignité d'une ame immortelle qui le diſtingue du reſte des créatures viſibles de cet univers ; la dignité d'une ame que ſa nature éleve au-deſſus de la durée des ſiecles, parce que ſon partage ne peut être que l'éternité. L'homme vraiment grand, c'eſt donc celui pour qui le préſent n'eſt rien ; qui n'eſt occupé que de l'avenir, de cet avenir qui ſeul eſt éternel ; c'eſt celui dont toutes les idées, tous les deſirs, tous les projets, toutes les démarches ont l'éternité pour principe & pour fin. L'homme vraiment grand, c'eſt celui qui ne voit de grandeur ſolide que celle qui le paroît en effet aux regards de ſon Dieu, qui dédaigne de plaire à tout autre qu'à Dieu ; qui ne craint que Dieu ſeul, qui penſe & juge en tout, comme Dieu même. L'homme vraiment grand, pour l'a-

nalyſer en peu de mots, c'eſt celui dont toutes les œuvres portent le caractere de l'éternité, & qui à tous les inſtans mérite l'éternité même. Voilà ce que j'ai droit d'appeller non-ſeulement un homme véritablement grand, mais un homme parvenu au plus haut point de grandeur où le cœur humain puiſſe aſpirer ici-bas.

Or telle eſt, Chrétiens, notre glorieuſe deſtinée, ſi nous ſommes vraiment ſoumis à la loi de Dieu; deſtinée dont nous ne jouirons jamais ſans notre ſoumiſſion à cette divine loi, quoi que l'homme puiſſe faire en effet pour s'aggrandir ſur la terre, & s'élever dans l'eſprit du monde, quel que ſoit l'éclat que ſes œuvres faſſent rejaillir ſur ſa perſonne, dès qu'elles ne ſont pas renfermées dans la ſphere de la loi de Dieu, dès que cette loi n'en eſt pas la regle, la meſure, & le principe; dès-là tout le mérite & l'éclat de la plus belle vie, ne peut s'étendre au-delà des bornes du tems; & conſéquemment tout ce qu'il peut faire, n'a rien qui réponde à la dignité d'une ame qui, en qualité d'immor-

telle, doit dédaigner toute autre gloire que celle de l'éternité. Mais que par un attachement ſincere de notre cœur à Dieu, nous ſoyons conſtamment fideles aux devoirs de ſa loi; que nous faſſions regner pleinement ſur nous cette loi ſainte, ſans nous départir en rien de ce qu'elle ordonne; dès-lors que nous arrive-t-il, & quel eſt le fruit glorieux de notre dépendance même? Ah! Chrétiens, c'eſt ce que je voudrois vous perſuader pour jamais, à vous, qui croyez voir une ſorte de baſſeſſe dans cette continuité de ſoumiſſion que la loi de Dieu nous impoſe. Ce qui nous arrive comme l'effet néceſſaire de tant d'actes humilians en apparence, c'eſt que devenus ſoumis à Dieu, nous devenons eſſentiellement grands dans toutes nos œuvres, en ne faiſant plus rien qui ne ſoit digne du prix infini de l'éternité. C'eſt que chaque moment de notre vie eſt pour nous dès-lors un moment de grandeur & d'élévation. C'eſt que chaque pas que nous faiſons eſt, pour ainſi dire, un pas vers la gloire. C'eſt que tous nos ſentimens,

toutes nos pensées, tous nos desirs, ne présentent plus à Dieu rien de bas ou d'indifférent. C'est que nos actions les moins nobles en apparence, celles même qui concernent la nourriture & l'entretien du corps, portent avec elles un degré d'excellence qui leur est propre, & qui augmente à chaque instant la gloire de notre éternité. Pourquoi ? Parce que le détail de vie le plus simple, dès qu'il est marqué du sceau de la loi de Dieu, & animé de son esprit, devient pour nous un germe d'immortalité qui nous éleve au-dessus des tems, & qui nous éternise en quelque sorte à tous les momens de notre vie. En faudroit-il davantage, mes chers Auditeurs, pour faire tomber tous les préjugés de l'orgueil humain sur la bassesse prétendue qu'il découvre dans l'homme soumis à la loi de Dieu ; & pour vous obliger de convenir que c'est de la soumission même à cette loi, que dépend sur la terre toute la gloire de l'homme ?

Je vais plus loin cependant, & pour jetter un nouveau jour sur une vérité que son évidence n'a pu rendre sensible

aux yeux du monde, je vous considere ici, mes chers Auditeurs, sous trois différens rapports, qui conviennent généralement à tous les hommes; & par rapport au monde, & par rapport à vous-mêmes, & par rapport à Dieu; & je prétens vous démontrer qu'à ces trois égards, vous n'êtes véritablement grands, qu'autant que vous êtes dévoués à la pratique de la loi de Dieu: je m'explique, & je vous prie de me suivre.

Ce qui fait la vraie grandeur de l'homme, par rapport au monde, c'est cette noblesse de sentimens qui l'éleve au-dessus du monde, & qui l'affranchit pleinement de son esclavage. Ce qui fait la vraie grandeur de l'homme, par rapport à lui-même, c'est cet empire sur lui-même qui le rend pleinement maître de son cœur. Ce qui fait la vraie grandeur de l'homme, par rapport à Dieu, c'est ce crédit, cette faveur auprès de Dieu, qui le rend tout-puissant sur le cœur de ce Dieu suprême. Or voilà, mes chers Freres, les trois degrés de grandeur que nous assure infailliblement la pra-

tique de la loi de Dieu. J'ajoute qu'il n'y a que la pratique de la loi de Dieu qui nous communique tant de gloire & de grandeur ; c'eſt-à-dire qui communique à l'homme, & cette nobleſſe de ſentimens qui l'éleve au-deſſus du monde, & cet empire ſur ſon cœur qui le rend pleinement maître de lui-même, & ce crédit auprès de Dieu qui le rend tout-puiſſant ſur le cœur de ce Dieu qu'il adore. C'eſt donc regner en effet, ſelon la belle parole de ſaint Ambroiſe, que de vivre ſoumis à la loi de Dieu, *Cui ſervire regnare eſt ;* puiſque c'eſt regner tout à la fois & ſur le monde, par la nobleſſe de nos ſentimens, & ſur notre cœur, par nos victoires, & ſur le cœur de notre Dieu, par la toute-puiſſance de notre priere. O homme, que tu es grand par tes privileges, quand tu ſçais les ſoutenir par ton obéiſſance ! mais que tu es petit & miſérable, quand tu cherches dans l'indépendance le moyen de t'élever & de t'aggrandir ! C'eſt à vous ſur-tout que ceci s'adreſſe, eſprits fiers & orgueilleux, dont le monde eſt plein, qui craignez de vous

dégrader en vous soumettant à la loi de Dieu, qui souvent même mépriſez comme des ames baſſes ſes plus fideles ſerviteurs; détrompez-vous aujourd'hui pour jamais, apprenez que toute la baſſeſſe eſt de votre part dans l'indépendance même, où vous affectez de vivre; & venez chercher dans votre ſoumiſſion même, & de quoi contenter tout votre orgueil, & de quoi le ſanctifier. Mon Dieu! élevez mes ſentimens, ennobliſſez mes idées, aggrandiſſez mon ame, pour faire ſentir à l'homme toute la grandeur dont votre loi eſt le principe.

1°. Et pour vous obliger d'abord de convenir, mes chers Auditeurs, que vous ne pouvez être vraiment grands, ſi l'on vous conſidere par rapport au monde, qu'autant que vous êtes dévoués à la pratique de la loi de Dieu, c'eſt une vérité que vous avouerez ſans doute, que la vraie grandeur de l'homme, par rapport au monde, eſt de ſçavoir s'élever au-deſſus de ce monde même, par la nobleſſe & la dignité de ſes ſentimens; & certes, puiſque l'homme eſt né plus grand que le mon-

de entier, par l'étendue immenſe de ſes deſirs ; puisque la capacité de ſon ame ne peut être remplie que par un Dieu, & que tous les objets préſens ne ſont au plus capables que de l'amuſer, ſans le ſatisfaire, n'eſt-il pas évident que c'eſt ſe dégrader & s'avilir, que de ſe borner à ce cercle étroit d'objets périſſables que le monde nous préſente ; que l'on ne peut, ſans oublier l'excellence de ſon être, ſe réſoudre à dépendre de ce monde qui entreprend de regner jusques dans l'empire de Jeſus-Chriſt ; & qu'enfin l'on demeure, pour ainſi parler, toujours au-deſſous de ſoi-même, dès que par ſes ſentimens on ne s'éleve pas au-deſſus du monde.

Or cette élévation d'idées & de ſentimens qui rend l'homme ſupérieur au monde, & ſans laquelle il n'eſt plus ce qu'il doit être, où peut-elle ſe trouver ailleurs que dans la ſoumiſſion parfaite de nos perſonnes à la loi de Dieu ? Car, donnez conſtamment à cette divine loi l'empire ſouverain qu'elle doit avoir, je ne dis pas préciſément ſur vos œuvres, mais ſur vo-

tre esprit & sur votre cœur, pour servir de regle aux jugemens de l'un, & aux sentimens de l'autre; qu'est-ce alors par rapport à vous, que ce monde même le plus enchanteur, qui traîne à sa suite tant de vrais esclaves qui ne sentent pas leur servitude, qui enchaîne les uns par ses richesses, les autres par ses honneurs, presque tous par le charme de ses plaisirs? Qu'est-ce par rapport à vous que ce monde qui fait craindre ses discours, qui met ses coutumes au rang des loix, qui fait respecter ses plus frivoles bienséances? Qu'est-ce par rapport à vous que ce monde si puissant sur tant de cœurs, quand vous le regardez avec l'idée que vous en donne la loi de Dieu? Et si cette loi vous sert de regle, pourriez-vous encore dépendre du monde, sur quelque point que ce puisse être? Non, mes chers Auditeurs, avec les sentimens que la loi de Dieu nous inspire, le monde entier n'a plus rien qui soit capable de nous affermir un moment; eh pourquoi? c'est qu'avec de pareils sentimens imprimés dans notre cœur, le monde paroît à nos yeux tout ce qu'il est en effet; c'est-à-dire, pour m'expri-

mer avec les livres saints, une ombre qui s'évanouit, une herbe qui se desseche, une fleur qui se flétrit, une vapeur qui se dissipe, un songe flateur qui s'envole au réveil, un assemblage de chimeres, d'illusions, de phantômes éblouissans que la cupidité nous présente comme des biens solides, mais qui n'ont du bien que l'apparence souvent jointe à la réalité du mal. C'est qu'avec ses sentimens puisés dans le sein de la loi de Dieu, on ne voit plus, comme Salomon, que vanité & vanité pure dans l'étendue du monde entier; que vanité dans ses pompes; que vanité dans ses richesses; que vanité dans ses plaisirs; que vanité dans ses jugemens, ses maximes, ses coutumes, ses bienséances; que vanité dans ce que l'on appelle même affaires & grandes affaires du monde; dans ces guerres, ces conquêtes, ces négociations, ces traités d'alliance ou de paix, qui font l'occupation des plus grands hommes, & des premiers génies de l'univers: *Omnia, omnia vanitas.* Car ne sont-ce pas là les idées, les sentimens que nous inspire la loi de Dieu, quand nous sçavons en pé-

Eccli. 1.

nétrer l'esprit & la méditer ? Or ce mépris si noble, si universel que la loi de Dieu fait concevoir pour tout objet qui passe ; ce mépris qui rend l'homme comme indépendant de tout ce qui n'est pas son Dieu ; voilà, Chrétiens, ce qui réellement nous éleve au-dessus du monde ; je ne dis pas seulement au-dessus de ses faux biens, de ses vains plaisirs, de ses prétendus honneurs qui n'ont plus de quoi nous tenter ; mais au-dessus de ses jugemens qui n'ont plus rien qui nous arrête ; mais au-dessus de ses loix qui n'ont plus rien qui nous étonne ; mais au-dessus de ses coutumes qui n'ont plus rien qui nous séduise ; mais au-dessus de ses bienséances qui n'ont plus rien qui nous captive ; mais au-dessus de ses exemples qui n'ont plus rien qui nous entraîne ; & c'est ainsi que le moindre des hommes, soumis à la loi de Dieu, regne véritablement sur le monde par l'élévation de ses sentimens ; & que ce monde impérieux qui regne en maître & en tyran sur tant de mortels, sur tant de puissances même qui font la destinée de la terre, trouve son

maître & son roi dans le plus simple fidele qui a sçu prendre les sentimens que lui inspire la loi de Dieu.

Vous me direz, & avec raison, que l'homme gouverné par la loi de Dieu, tout élevé qu'il est au-dessus du monde par ses sentimens, doit en mille circonstances de la vie, dépendre de ce monde même; que souvent il doits'astreindre à ses loix, ses coutumes, ses bienséances; s'humilier même à ses yeux dans l'occasion. Oui, mes chers Auditeurs, l'homme soumis à Dieu, tout élevé qu'il est par ses sentimens au-dessus du monde, sçaura, selon l'ordre du ciel, dépendre de ce monde même, s'humilier devant les hommes qui le composent, sur-tout devant les puissances qui le gouvernent de la part de Dieu: *Obedite Dominis carnalibus... obedite præpositis vestris.* Que dis-je? Il ne craindra pas, s'il le faut, de ramper sur la poussiere, & sous les pieds de tous les hommes; mais que de dignité & de grandeur jusques dans ses soumissions les plus profondes, & ce qui feroit l'humiliation du reste des hommes, ne tourne-t-il pas à sa gloire? Eh comment? C'est

Ephes. 6. Hebr. 13.

que dans le maître dont la Providence l'a fait dépendre, l'homme, soumis à Dieu, n'envisage que Dieu seul; c'est qu'en obéissant à l'homme, il n'obéit qu'à Dieu; c'est qu'en rendant hommage à l'homme, il n'offre son encens qu'à Dieu; c'est qu'en s'inclinant devant l'homme, il ne se prosterne que devant Dieu; c'est que Dieu est toujours le seul objet de son culte, comme lui seul en doit être la récompense. Or s'abbaisser aux yeux du monde avec cet esprit souverain qui ne connoît que Dieu pour maître, & n'obéit qu'à Dieu seul, n'est-ce pas-là s'élever par ses abbaissemens même? N'est-ce pas là regner sur le monde jusques dans l'état de cette dépendance que la loi de Dieu nous inspire à son égard pour le bon ordre de l'état & de la société?

2°. C'est donc la soumission à la loi de Dieu qui communique à l'homme cette noblesse de sentimens qui fait ici-bas toute sa grandeur, quand on le considere dans ses relations & ses rapports avec le monde. Que si je vous considere maintenant par rapport à

vous-mêmes, mes chers Auditeurs, n'eſt-ce pas encore de votre ſoumiſſion à la loi de Dieu, que dépend à cet égard votre véritable grandeur ? Et en effet, ce qui rend l'homme vraiment grand par rapport à lui-même, ce n'eſt point ſans doute, & ce ne ſera jamais, ce mérite ſans vertu, ces qualités purement naturelles, ces talens d'eſprit ou de corps, que l'on voit briller quelquefois dans les plus mépriſables des hommes. Non, Chrétiens, le ſeul mérite qui rend l'homme grand, ſi je le conſidere en lui-même, c'eſt cette ſuite de victoires & de triomphes qui le rendent pleinement maître de ſon cœur & de toutes les paſſions capables de diminuer ſur lui l'empire invariable de ſa raiſon ; voilà ce qui, au jugement du ſage, rend l'homme plus ſolidement grand que ce que l'on appelle les héros & les conquérans du monde ; c'eſt-à-dire, ce qui montre dans l'homme dépouillé de tout éclat humain, plus de fermeté, de courage, de grandeur d'ame, qu'il n'en fallut jamais pour dompter les paſſions & conquérir l'uni-

vers : *Melior est qui dominatur animo suo expugnatore urbium.* Or cette gloire si sublime, mais en même tems si essentielle à l'homme, (puisque la raison n'a plus sur lui l'empire qu'elle doit avoir, dès qu'elle ne commande pas aux penchans de son cœur,) faut-il de longs discours pour vous persuader qu'une telle gloire dépend uniquement de votre soumission à la loi de Dieu, & que jamais vous n'aurez un empire constant & assuré sur vous-mêmes qu'à proportion que vous serez constamment soumis à cette divine loi ? Car de croire que la raison, cette foible lueur dont Dieu nous éclaire, soit capable de se donner par elle-même cet empire absolu qu'elle doit avoir sur toutes les passions propres de l'humanité ; abus & illusion, mes chers Auditeurs. Non, la raison seule, sans le secours de la loi de Dieu, ne sçauroit inspirer assez de courage, pour soutenir les efforts qu'il en coûte pour se rendre maître de soi-même ; & l'homme obéissant à Dieu, dit l'Esprit-Saint, est le seul héros qui soit en droit de se glorifier de pa-

Prov. c. 16.

Prov. 21. reilles victoires : *Vir obediens loquetur victoriam.* Que le prétendu sage du monde se vante sans cesse de cet empire universel sur son cœur, tous les siecles me sont témoins que la philosophie la plus relevée, dès qu'on la sépare de la loi de Dieu, ne va point jusqu'à dominer sur toute l'étendue du cœur humain, que si dans l'occasion l'on est philosophe, pour se modérer aux yeux du monde, dont on respecte les regards, parce qu'on a la foiblesse de les craindre ; on devient homme, & homme fragile dans le secret, quand il ne reste pour se vaincre dans les grands périls, que le vain effort d'une orgueilleuse raison que la loi de Dieu ne domine pas. Ainsi l'avez-vous ordonné, Dieu de justice ; & pouvoit-il être un arrêt plus équitable, que la raison de l'homme perdroit l'empire sur son cœur, dès qu'elle oseroit méconnoître le vôtre, & que la revolte des passions contre elle, seroit toujours la peine de sa revolte contre votre loi ?

Ce n'est pas au reste, mes chers Auditeurs, non ce n'est pas qu'avec

le ſecours de votre raiſon & de cette grace générale qui ne manque à perſonne, vous ne puiſſiez toujours vaincre la paſſion actuellement dominante dans votre ame, & prendre ainſi quelque empire ſur cette foule de deſirs & de paſſions que votre cœur éprouve; mais je prétends qu'avec le ſecours de votre raiſon, indépendante de la loi de Dieu, vous ne vaincrez pas en effet ces penchans chéris dont vous aimez jusqu'à l'amertume & aux dégoûts, & que vous ſerez bientôt las d'être braves, d'être généreux contre vous-mêmes, quand vous ne ſerez pas animés dans vos victoires par le grand motif d'obéir à Dieu. Je dis que ſi vous venez à bout de vous vaincre par l'aſcendant toujours foible de votre raiſon, cette victoire que vous remporterez ſur vous-mêmes ſera le plus ſouvent accompagnée de votre défaite; & dès-là que vous demeurerez l'eſclave de votre cœur au même tems que vous en paroîtrez le vainqueur & le maître, c'eſt-à-dire que ſi vous domptez une violente paſſion, ce ſera presque toujours par une autre paſ-

sion plus violente encore. Que vous renoncerez, par exemple, au faste & aux honneurs du siecle, mais comme cet ancien, par un faste d'esprit plus insoutenable encore qui sera votre orgueil; que vous dompterez la passion du cœur pour le plaisir, mais pour vous rendre à celle de la gloire dont l'esprit est possédé; que vous éteindrez dans vous la passion cruelle de la vengeance, mais pour succomber à la douce passion du repos, qui vous fait craindre l'embarras & la peine de vous venger; que vous triompherez du sentiment de la haîne contre un rival ou un ennemi, mais par le mépris dédaigneux & outrageant que vous ferez de sa personne. Oui, voilà, philosophes mondains, à quoi se réduiront les triomphes remportés sur votre cœur, lorsqu'affranchis de la loi de Dieu, vous n'aurez, pour vous vaincre, que les ressources d'une raison abandonnée à elle-même. Or ces victoires plus apparentes que solides, qui élevent l'homme d'une part, pour l'abbaisser de l'autre, & qui découvrent dans son

ame,

ame, autant de foibleſſe au moins que de courage, de telles victoires n'ont évidemment rien de glorieux pour l'humanité, & ne peuvent nous rendre véritablement grands; puisque ce n'eſt que changer de chaînes, que de triompher ainſi d'une paſſion par une autre paſſion, & que, pour changer de fers, on n'en eſt pas moins véritablement esclave.

Que faut-il donc, pour acquérir cette grandeur plus qu'humaine, attachée à l'empire de ſoi-même, pour mériter cet éloge du Sage qui repréſente l'homme maître de ſon cœur, comme quelque choſe de plus grand que celui qui prend les villes? *Melior eſt qui dominatur animo ſuo expugnatore urbium.* Que faut-il pour arriver à ce degré de gloire & d'élévation? Le voici, Chrétiens, c'eſt de ſe rendre tellement le maître de ſon cœur, qu'il n'y reſte ni ſentimens ni paſſions qui ne ſoient pleinement ſoumis comme ils doivent l'être; c'eſt de tenir tellement dans l'ordre, tout ce qu'il a de penchans, qu'aucun ne ſoit épargné pour dédommager du ſacrifice des autres;

c'eſt que cet empire ſur les paſſions ſoit appuyé ſur des fondemens ſi ſûrs & ſi ſolides, qu'il ſoit également vrai de dire à tous les momens, que l'on eſt devenu le maître & le maître abſolu de ſon cœur. Or, mes chers Auditeurs, c'eſt cet empire univerſel & abſolu, cet empire inébranlable ſur nous-mêmes, & qui fait de nous quelque choſe de ſi grand devant Dieu, que nous acquérons infailliblement, dès que nous ſommes pleinement ſoumis à l'empire de ſa loi; non-ſeulement, parce que telle eſt l'étendue de la loi de Dieu, de combattre généralement toutes les paſſions du cœur humain, petites ou grandes, publiques ou ſecrettes, glorieuſes ou deshonorantes aux yeux du monde; mais encore, parce qu'en nous obligeant à cette pleine victoire ſur notre cœur, la loi de Dieu nous fournit pour cet effet, & le motif le plus puiſſant, & le moyen le plus efficace. Le motif le plus puiſſant dans l'idée ſeule qu'elle nous donne, que c'eſt Dieu même qui nous commande de nous vaincre; & le moyen le plus

efficace, dans le secours qu'elle nous donne pour vaincre, & qui n'est autre que la force même de ce grand Dieu qui nous commande. C'est donc encore de la soumission à la loi de Dieu que dépend cette suite de victoires qui font toute la gloire de l'homme, considéré par rapport à lui-même, en lui assurant l'empire qu'il doit avoir sur son cœur.

3°. Enfin, ce qui met le comble à la vraie grandeur de l'homme, & ce qui doit réveiller tous les desirs ambitieux de son cœur, c'est ce degré de faveur & de crédit auprès de son Dieu, qui le rend comme tout puissant sur le cœur de ce Dieu suprême, & le met en état d'obtenir infailliblement ses plus grands dons; degré de grandeur, qui au premier aspect, paroît si fort au-dessus de l'homme, que nous ne pouvons, ce semble, y aspirer sans témérité. Car si la faveur d'un prince, d'un roi de la terre, est un privilege auquel si peu de personnes ont droit de prétendre, comment sera-t-il permis à l'homme, quel qu'il puisse être, d'aspirer à devenir le favori de son

Dieu, & à partager avec lui cette puissance souveraine, dont celle des plus grands princes n'est qu'une foible image ? Et cependant, Chrétiens, tel est encore, si nous en croyons l'écriture & l'expérience de tous les tems, tel est l'effet infaillible de notre soumission à la loi de Dieu, de nous donner un pouvoir sans bornes sur son cœur paternel, & de le mettre lui-même dans une sorte d'impuissance de rien refuser à nos desirs. Oui, qu'il entende seulement la voix de nos desirs, ce Dieu à qui rien n'échape de ce qui se passe dans le cœur de sa créature ; & s'il voit dans nous cette disposition constante à garder sa loi, fussions-nous d'ailleurs sans mérite, sans dignité, sans naissance, sans talens aux yeux du monde, j'ose dire alors, & je le dis, Seigneur, après votre prophete, que nos desirs seront pour vous des ordres : *Præparationem cordis eorum audivit auris tua.* C'est-à-dire, mes chers Freres, point de tentation si violente qui nous résiste alors, point de grace si puissante qui nous soit refusée ; point de miracle même qui ne s'ac-

Psal. 10.

corde à nos vœux, s'il y va de notre salut, ou du salut du monde. Car c'est ainsi que ce Dieu si grand, si puissant, que nous adorons; c'est ainsi que ce Dieu si absolu dans ses ordres, & à qui tout obéit, sçait, sans se dégrader lui-même, obéir à ses serviteurs; qu'il se soumet, en quelque sorte, à sa créature, dès qu'il la voit soumise à sa loi, & qu'il descend jusqu'à nos volontés, quand il nous voit dociles à exécuter la sienne.

Et je ne parle pas seulement ici d'un Moyse, que l'écriture nous représente triomphant de toute la fureur d'un Dieu irrité, le forçant à épargner son peuple, & à révoquer, comme malgré lui, l'arrêt déjà porté contre ce peuple coupable : *Dimitte me ut irascatur furor meus contra eos.* Je ne parle pas d'un Josué qui, selon l'expression de l'écriture, obligea Dieu d'obéir à sa voix, & d'arrêter le cours du soleil pour éclairer sa victoire : *Obediente Domino voci hominis.* Je ne parle pas de tant de saints de la loi de grace, que l'exercice presque continuel du pouvoir suprême remis en leurs

Exod. c. 32.

Jos. c. 10.

mains, fit regarder comme les dieux de la nature, je parle de tout homme vraiment chrétien, de tout homme soumis à la loi du Seigneur. C'est à cet homme, tout mépriſable qu'il vous paroît, qu'il appartient de triompher du cœur de ſon Dieu, de fléchir ſa colere, de desarmer ſon bras, d'arrêter les plus terribles fléaux de ſa juſtice, d'attirer les plus grands dons de ſa miſéricorde, & ſur lui-même & ſur des peuples entiers. Oui, tant de puiſſance eſt le partage de ces moindres hommes ſoumis à la loi du Seigneur; parce que c'eſt de tous ceux qui le craignent, que le Seigneur a dit, qu'il reſpectera toutes leurs volontés, & qu'il les accomplira: *Voluntatem timentium se faciet*, & même ſans diſtinction de riches & de pauvres, de petits & de grands, parce qu'il s'eſt hautement déclaré qu'il auroit égard aux deſirs même des petits & des pauvres ſelon le monde: *Deſiderium pauperum exaudivit Dominus.*

Pſalm. 144.

Pſalm. 10.

N'eſt-ce donc pas un abus, Chrétiens, & un étrange abus dans l'homme, de faire conſiſter ſa gloire à s'affranchir d'une loi qui ſeroit capable

de le rendre si grand aux yeux de Dieu ? Et ne faut-il pas que l'orgueil humain soit bien aveugle, pour se figurer l'humiliation & l'abbaissement de l'homme, là même où la foi nous découvre le comble de notre grandeur & de notre élévation ? Car, sans parler de tout le reste, est-il rien de plus grand, de plus glorieux pour un homme mortel, que de regner ainsi sur le cœur de son Dieu ? Et si la faveur des princes du monde honore assez les sujets qu'ils distinguent de la foule, pour en faire à nos yeux ce que l'on appelle des hommes grands, des hommes puissans ; qu'est-ce donc que ce degré de grandeur & de puissance céleste, attaché à la faveur de notre Dieu ; à cette faveur qui devient à tous notre partage, dès qu'il nous regarde comme les vrais disciples de sa loi, & qui fait de chacun de nous, par un prodige de bonté de sa part, le dépositaire de son pouvoir & l'arbitre de ses graces ?

Or si vous sçavez vous pénétrer de ces nobles réflexions que je vous suggere, vous glorifierez-vous encore, Chrétiens infideles, d'avoir sçu se-

couer le joug de la loi de Dieu, comme si c'étoit dans vous une marque de noblesse & de grandeur d'ame de ne pas vous astreindre à cette dépendance continuelle que la loi de Dieu vous impose ? Oserez-vous encore, hommes & femmes du monde, oserez-vous desormais regarder en pitié, comme vous faites tous les jours, tant d'ames spécialement dévouées à la loi de Dieu, & traiter avec mépris la dévotion même, qui les distingue si glorieusement du reste des Chrétiens, comme si la dévotion seule éclipsoit à vos yeux tout le mérite qui peut briller dans leurs personnes ? Ah ! tournez plutôt, hommes du siecle, tournez ce sentiment de mépris & de compassion sur vous-mêmes qui le méritez à tant de titres ; & réservez le sentiment de votre estime, de votre vénération même, pour le plus simple fidele qui n'a d'autre mérite en lui-même, que sa soumission & sa dépendance de la loi de Dieu. Oui, mondains superbes qui m'écoutez ; quel que soit d'ailleurs l'éclat de votre fortune, ou celui du mérite qui vous

fait honorer des conditions populaires du monde; grands politiques, grands magiſtrats, grands capitaines, grands courtiſans, grands hommes en tout le reſte, tant qu'il vous plaira; dès que vous n'êtes pas les vrais disciples de la loi de Dieu, je ne découvre plus dans vous nul veſtige de ſolide grandeur, & vous perdez tout droit à l'eſtime de quiconque ſçait conſidérer le mérite, & en juger comme Dieu même; au lieu que cet homme ſi abject, ſi petit à vos regards, dès qu'il eſt vraiment chrétien, fût-il d'ailleurs votre esclave, & le dernier de vos esclaves, il eſt par ſa qualité de Chrétien fidele, véritablement grand, & mille fois plus grand que vous-mêmes. Eh comment? (Je retrace en abregé ce que j'ai dit à votre honte, & à la gloire du vrai fidele:) c'eſt qu'en refuſant de vous ſoumettre à la loi de Dieu, vous devenez comme néceſſairement les esclaves du monde qui doit dominer ſur vos perſonnes, dès qu'il domine ſans ceſſe, ou ſur votre fortune, ou ſur vos mœurs; & que ce ſimple fidele que vous mépri-

sez, est vraiment au-dessus de ce mon-de même, dont il ne veut ni n'attend rien, & en devient, en quelque sorte, le souverain par la noblesse de ses idées & de ses sentimens. C'est, qu'en refusant de vous soumettre à Dieu, vous devenez dès-lors les esclaves de votre cœur, dans qui vous nourrissez autant de maîtres & de tyrans, que vous y entretenez de passions, & que le simple fidele que vous méprisez, est toujours maître de lui-même, & ne cesse de regner sur son cœur par la continuité de ses victoires. C'est qu'en refusant de vous soumettre à Dieu, vous devenez, malgré vous-mêmes, les esclaves de ce même Dieu que vous êtes forcés de craindre, d'adorer servilement lorsque vous ne gardez pas sa loi, & pour la raison même que vous refusez de vous y soumettre; & que le simple fidele que vous mépri-sez, devient par sa fidélité, le favori de ce grand Dieu qu'il adore, jus-qu'à participer à sa toute puissance, par le crédit seul de sa priere, qui peut obtenir toutes les graces, & opé-rer tous les miracles.

Or, mes chers Auditeurs, qui que vous soyez, & quel que soit l'orgueil que votre rang vous inspire, pouvez-vous bien considérer dans vous cet esclavage universel qui vous dégrade, & par rapport au monde, & par rapport à vous-mêmes, & par rapport à Dieu, sans vous mépriser profondément vous-mêmes, sans rougir à tous les momens de votre bassesse? Et pouvez-vous au contraire ne pas honorer de vos respects, ces hommes vraiment chrétiens, que l'esprit de religion qui les anime fait regner tout à la fois, & sur le monde, & sur eux-mêmes, & sur le cœur de Dieu; ces hommes que leur religion rend comme souverains & supérieurs à tout, en autant de manieres que votre indépendance vous rend esclaves?

Loin donc, mes chers Freres, loin de nous ce funeste préjugé du monde qui attache la vraie grandeur de l'homme, à son esprit d'indépendance à l'égard de Dieu; ce préjugé qui nous fait regarder la dépendance habituelle de la loi divine, comme un état de servitude qui deshonore & avilit les

grandes ames. Loin de nous ce préjugé déplorable, qui ne peut avoir d'autre principe qu'un orgueil insensé, que la raison seule desavoue ; & concevons enfin, pour ne l'oublier jamais, qu'il n'y a de vraie grandeur pour nous sur la terre, qu'autant que nous dépendons volontairement de ce Dieu souverain dont nous sommes les créatures. Le premier des Anges, & le chef des hommes, déjà si grands par leur création, chercherent dans la revolte, & dans l'indépendance du Créateur, le moyen de s'élever encore & de s'aggrandir ; & vous sçavez trop dans quel abîme d'humiliation cette indépendance fatale précipita Lucifer avec toute sa suite, & le premier homme avec sa postérité. Or, c'est ainsi que tout homme se dégrade encore, dès qu'il secoue le joug de l'obéissance qu'il doit à Dieu ; c'est ainsi, que son orgueil même le précipite dans l'humiliation la plus profonde, dès qu'il prétend s'élever au-dessus de la sphere prescrite à sa nature & à sa condition.

Oui, Chrétiens, il est vrai, nous

sommes nés tous pour être grands, pour l'être même dès cette vie, & le penchant secret qui nous porte invinciblement vers la gloire, nous avertit assez d'y aspirer dès la vie présente. Cherchons-la donc cette gloire précieuse, à laquelle notre cœur aspire, augmentons-en même le désir déjà si vif & si ardent, loin de l'affoiblir dans notre ame & de l'y réprimer; mais pensons du moins à rendre notre ambition raisonnable, pour être en état de la satisfaire, & n'allons pas nous associer à la troupe ignoble de ces hommes dont parle saint Paul, qui font le sujet de leur gloire, de ce qui devroit être le sujet de leur honte & de leur confusion : *Quorum gloria est in confusione ipsorum;* c'est-à-dire, cherchons la grandeur de l'homme où elle se trouve en effet; & pour être vraiment grands, apprenons d'abord à ne séparer jamais l'idée de notre grandeur, de la conviction intime de notre dépendance. Car fussions-nous les souverains du monde, & comme parle l'écriture, les dieux de la terre, nous ne serions après tout que des

Ad Philip. c. 3.

hommes essentiellement dépendans du Dieu du ciel ; & dès que nous dépendons de Dieu, par cette nécessité inévitable que nous impose l'infériorité de notre être ; dès-lors il n'y a pour nous de grandeur à espérer, qu'autant que nous dépendrons volontairement de sa loi, parce qu'il n'y a, dit saint Augustin, de grandeur réelle pour la créature, qu'autant qu'elle approche, par ses sentimens, de la grandeur infinie de son Dieu, & que c'est uniquement par l'humilité de sa dépendance que l'homme approche, autant qu'il est possible, de ce Dieu suprême : *Subjectione animus Deo propinquat.*

C'est donc de la soumission même à la loi de Dieu, toute humiliante qu'elle paroît au monde, que dépend sur la terre toute la gloire de l'homme ; vous venez de le voir dans la premiere partie. J'ajoute : C'est de l'austérité même de la loi de Dieu, toute effrayante qu'elle est aux yeux du monde, que dépend ici-bas tout le bonheur de l'homme ; c'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE,

SI c'eſt un penchant naturel à l'homme, de tendre & d'aſpirer ſans ceſſe à s'élever de plus en plus & à s'aggrandir, c'eſt un penchant plus vif encore & plus rapide, que celui qui le porte à vouloir être heureux, & heureux dès la vie préſente. Non, ce n'eſt point aſſez d'une félicité céleſte qui commence à la mort pour ne finir jamais, nous voulons encore un bonheur, quoique ſubalterne, qui puiſſe ſe goûter ſur la terre, & qui anticipe, pour ainſi dire, ſur celui du ciel. Penchant naturel & invariable vers le bonheur qui anime & fait agir notre ame, avant même que la raiſon l'éclaire, & que nous cherchons tous également à contenter ici-bas, quoique par les moyens les plus oppoſés qui puiſſent être; c'eſt-à-dire les uns en éloignant d'eux tout ce qu'il y a de rigoureux & d'auſtere dans la loi de Dieu, & les autres en pratiquant ſans réſerve toute l'auſtérité de cette divine loi. L'homme eſt donc

né pour être heureux, même dans le siecle présent, c'est la premiere vérité que je vous prie d'observer ici, comme le grand principe de ce que j'ai à vous dire; vérité que vous ne pouvez au reste raisonnablement méconnoître, puisqu'un bonheur que la nature fait chercher à tous les hommes avec tant d'empressemens & de soins, ne sçauroit être, par rapport à eux, un objet chimérique & imaginaire.

Mais où le découvrir, ce bonheur réel & solide, recherché généralement & comme poursuivi par tous les êtres de l'univers? Voilà, mes chers Auditeurs, le grand point dont il s'agit, & que j'ai maintenant à vous développer. Or pour vous convaincre en effet qu'il n'y a de vrai bonheur pour l'homme citoyen de la terre, que dans l'austérité même de la loi de Dieu, je ne m'arrêterai point à vous dire que le monde, & tout ce qu'il présente de biens, d'honneurs & de plaisirs, ne sçauroit faire un homme vraiment heureux. Eh! qu'est-il besoin de m'arrêter sur un principe que tout nous démontre, & dont la démonstration

se présente également à nous, soit dans l'infaillibilité de notre foi, soit dans les lumieres de notre raison, soit dans le sentiment de notre cœur, soit dans le témoignage de l'expérience ? Car si vous consultez votre foi, mes chers Freres, cette foi infaillible comme Dieu même, & qui doit régler les idées de l'homme chrétien, ne vous dira-t-elle pas qu'il ne peut y avoir de vrai bonheur pour l'homme rebelle à son Dieu, quels que puissent être d'ailleurs son état & sa fortune aux yeux du monde ? Car c'est ainsi qu'en parloit le saint homme Job, inspiré de Dieu pour nous instruire : Où est l'homme, disoit-il sans craindre la replique, où est le mortel qui ait osé résister à Dieu, & que l'audace de sa revolte n'ait pas mis en guerre avec lui-même ? *Quis restitit ei & pacem habuit ?* C'est le défi qu'il osoit porter à tous les pécheurs, prétendant qu'il n'y avoit point d'exemple d'un coupable vraiment heureux sur la terre. Si vous interrogez le jugement naturel de votre raison, ne vous dira-t-elle pas qu'un bonheur tel que celui Job. c. 9.

du monde, dont la conservation coûte mille fois plus de peines que sa jouissance ne peut avoir de douceurs; qu'un bonheur, que l'idée seule de la mort, qui en est le terme, fait évanouir comme un songe, ne fut jamais qu'un fantôme & une chimere de bonheur ? Car comment une raison chrétienne pourroit-elle méconnoître un principe dont la raison des sages Païens a reconnu la vérité, & qui a fait comme la base & le fondement de leur philosophie toute humaine ? Si vous écoutez le sentiment de votre cœur, de ce cœur immense dans ses desirs, & dont vous tâchez en vain de borner l'étendue par la petitesse des objets que vous lui présentez, ne vous dira-t-il pas, par le vuide affreux qu'il éprouve au milieu de tous les objets sensibles, que le bonheur des sens ne fut jamais celui du cœur; que le monde entier, tout vaste qu'il est, n'est pas capable de le remplir ? Et que ce monde fût-il mille fois plus grand & plus aimable encore, le dernier des hommes, dès qu'il pense en être raisonnable,

n'y trouveroit pas assez de charmes pour se satisfaire ? Enfin si vous aimez mieux vous en fier à l'expérience de tous les siecles, ne vous répondra-t-elle pas également, que tout le bonheur du monde, n'a pu faire encore la félicité d'un seul homme ? Que si quelques-uns de ces heureux du siecle osent à certains momens vanter leur félicité, c'est au plus dans la folle ardeur de la passion, & dans l'yvresse actuelle du péché ; & qu'au premier instant de lumiere & de réflexion, s'ils en sont encore capables, il n'en est pas un seul dans la multitude qui ne s'écrie, comme le plus sage des Rois, que ce prétendu bonheur dont il s'étoit vainement flaté, n'est en effet qu'amertume, qu'affliction de cœur & d'esprit ? *Omnia vanitas, & afflictio spiritûs.* Eccles. c. 1.

Or, mes chers Auditeurs, quand votre foi, quand votre raison, quand votre cœur, quand l'expérience de tous les tems concourent à démontrer l'impuissance du monde à rendre l'homme heureux, pouvez-vous en

desirer de nouvelles preuves ? Et si le doute pouvoit porter ses nuages sur de pareilles vérités, l'esprit capable de s'en laisser obscurcir, ne pourroit-il pas se défier de l'évidence même ? Je vais donc plus loin, & vous supposant persuadés de ce principe inconteſtable, que le monde environné de tous ses charmes, n'a pas le pouvoir de faire un seul heureux sur la terre ; je veux vous convaincre aujourd'hui, que c'est dans la pratique de la loi de Dieu, toute austere qu'elle vous paroît, que l'on goûte ce bonheur solide auquel vous aspirez même dans cette vie mortelle ; *Pax multa diligentibus legem.* Ou plutôt, portant la chose encore plus loin, mais sans aller au-delà des bornes du vrai, je veux vous convaincre que c'est l'austérité même de la loi de Dieu, (oui cette austérité qui vous allarme, cette rigueur apparente qui vous rebute) qui doit faire ici-bas votre vrai bonheur.

Psal. 118.

Mais que d'obstacles, Seigneur, à cette persuasion que je me propose, & lorsque le témoignage de tous vos

élus, qui ont peuplé la terre depuis l'origine des siecles, n'a pas seulement eu la force de persuader au monde que les peines de votre loi ne sont point incompatibles avec le bonheur de l'homme; qui suis-je, moi, pour vouloir convaincre ce monde aveuglé par l'amour propre, que ces peines même attachées à votre loi, sont l'unique source des douceurs qui peuvent rendre le cœur humain vraiment heureux? Je parlerai cependant, ô mon Dieu! &, soutenu de votre grace, j'oserai présenter au monde une vérité qu'il ne regarde comme un paradoxe insoutenable, que parce qu'il n'a pas sçu la pénétrer & l'approfondir. Ecoutez-moi donc, mes chers Freres, sans aucun de ces préjugés, qui anéantissent dans tant d'esprits la force des vérités chrétiennes, & commencez, pour comprendre celle que je vous propose, par vous former une idée juste de ce que l'on doit appeller un homme heureux; vous conviendrez, sans doute, que c'est uniquement notre cœur qui doit décider de la vraie félicité, & que lui seul peut en être le juge infail-

lible ; parce que c'eſt dans lui que ſe forment tous les ſentimens qui font ou le vrai bonheur, ou le malheur réel de l'homme ſur la terre.

Le vrai bonheur eſt donc celui qui ſiege dans le cœur de l'homme, & qui le contente ; qui fixe les deſirs, les perplexités, les inquiétudes du cœur ; qui le met à l'abri des troubles, des agitations, des dépits, des deſeſpoirs que l'on voit regner dans preſque tous les états ; & dont les ſouverains ſur leur trône ſont peut-être moins exempts, que les derniers de leurs ſujets. Or, mes chers Auditeurs, je n'ai beſoin que de cette idée ſi juſte & ſi ſimple, que la raiſon nous trace du vrai bonheur, je n'ai beſoin que de cette idée lumineuſe, pour vous perſuader ici, ce qui vous paroît preſque incroyable, ſçavoir, que l'auſtérité même de la loi de Dieu eſt ce qui doit vous rendre véritablement heureux. Pourquoi ? Premierement, parce que c'eſt l'auſtérité de la loi de Dieu qui détruit dans nous tout ce qui s'oppoſe au vrai bonheur. Secondement, parce que c'eſt l'auſtérité de la loi de Dieu, qui nous

fait goûter les consolations dont dépend le vrai bonheur. Enfin, parce que c'est l'austérité de la loi de Dieu qui nous affermit & nous maintient pour jamais dans la possession du vrai bonheur. Trois idées que je reprens dans le même ordre, & qui méritent toute votre attention. Il s'agit de votre bonheur, mes chers Freres; & quelle consolation pour moi, si je pouvois contribuer à vous rendre heureux, en vous apprenant du moins ce que c'est que de l'être!

Oui, c'est l'austérité, & l'austérité seule de la loi de Dieu, qui détruit tout ce qui s'oppose de notre part au vrai bonheur. Eh! n'est-ce pas en effet dans le contentement & la satisfaction du cœur, comme je l'ai dit d'abord, que consiste le vrai bonheur de l'homme? Or qui pourroit s'opposer dans nous à cette pleine satisfaction du cœur, seule capable de faire des heureux? Ce n'est pas évidemment, non ce n'est point là ce qui peut s'opposer ici-bas à notre bonheur, cette foule de maux passagers qui nous affiegent, & qui ne sçauroient affecter que le

corps & les sens. Supposez tant de maux réunis sur la tête d'un seul homme, si vous supposez son cœur soumis & tranquille, comme il peut l'être au milieu de tant de traverses, vous pourrez dire que c'est un homme souffrant; mais vous ne direz pas avec vérité, que ce soit un homme mécontent & malheureux. C'est donc au-dedans de nous, & au fond même de notre cœur, que se forment tous les orages qui troublent dans nous la sérénité du vrai bonheur, dont la paix de l'ame est le principe. C'est-à-dire, mes chers Freres, que ce qui s'oppose de notre part au véritable bonheur, c'est l'esprit d'inquiétude qui nous agite; c'est l'amour du plaisir qui nous possede; c'est l'orgueil qui nous rend sensibles; c'est l'envie d'avoir qui nous ronge; c'est la jalousie qui nous dévore; c'est la colere qui nous emporte; c'est la haine qui nous envenime; c'est le ressentiment qui nous aigrit; c'est la tristesse qui nous accable; c'est le dépit qui nous desespere oui, c'est uniquement de ces mouvemens déréglés, dominans tour à tour

ou

ou en même tems dans notre cœur, que se forment ces sourdes tempêtes qui banniſſent de notre ame ce calme intérieur, cette paix aimable, de laquelle, comme de son principe, dépend notre véritable bonheur.

Le moyen donc, mes chers Auditeurs, je dis le moyen infaillible & néceſſaire pour détruire dans notre cœur tout ce qui s'oppoſe à sa félicité, n'eſt-ce pas d'anéantir, du moins de réprimer continuellement dans nous tant de vains, de criminels deſirs qui nous troublent, de calmer tant de paſſions vives qui nous agitent, de soumettre en tout les sens à la raiſon, & la raiſon à Dieu ? N'eſt-ce pas de combattre l'orgueil par d'humbles ſentimens de soi-même ; l'amour du plaiſir par la mortification des sens ; l'envie d'avoir par le détachement de tout ; la colere & le reſſentiment par l'esprit d'humilité & de douceur ; la vengeance & la haine par l'oubli & le pardon de l'injure ; la triſteſſe, le dépit, le desespoir, par l'acquiescement aux ordres de la Providence ? Le moyen, en un mot, de détruire

tout ce qui s'oppose à la félicité du cœur, n'est-ce pas d'étouffer dans le cœur même tout ce qui en fait le trouble & l'agitation, en y portant le déréglement & le desordre ? Cette suite d'idées porte en quelque maniere avec soi la grace de la persuasion, & pour se rendre à leur évidence, il n'est pas besoin de recourir à la foi, il ne faut qu'interroger le bon sens & la raison.

Or si vous conservez encore au milieu du monde quelque connoissance de la religion de Jesus-Christ, ne sont-ce pas là, Chrétiens, les effets qu'elle opere ou qu'elle travaille à opérer dans nos personnes, par cette austérité même, dont la seule pensée nous allarme & nous fait frémir ? N'est-ce pas ce silence, ce calme des passions humaines qui doit résulter nécessairement de tout ce qu'il y a dans notre religion de gênant, de mortifiant pour l'amour propre ? Rappellez-vous tous les préceptes que cette religion vous impose ; examinez tous les conseils qu'elle vous donne ; considérez tant de pratiques, même par-

ſiculieres, qu'elle inspire à des Chrétiens fervens qui font voir au milieu du ſiecle toute la régularité des cloîtres. A quoi tendent ces préceptes, ces conſeils, ces pratiques ſecrettes ou apparentes du Chriſtianisme, conſidérées par rapport à nous-mêmes? N'eſt-ce pas toujours à combattre la cupidité, à réprimer tous ſes deſirs, à captiver tous ſes penchans, à dompter tous ſes caprices; & à tenir ainſi dans la ſubordination tant d'ennemis domeſtiques, dont le cœur qui leur donne naiſſance, quand il ne les domine pas, devient la premiere victime, & ſe rend eſſentiellement malheureux? Car c'eſt uniquement à cet empire ſur les paſſions, que ſe rapporte l'auſtérité vraiment chrétienne dont je parle. Et l'auſtérité d'ailleurs la plus ſpécieuſe, qui ne crucifieroit que la chair & les ſens, qui n'attaqueroit, pour ainſi dire, que l'homme extérieur, ſans pénétrer juſqu'aux deſirs & aux ſentimens les plus intimes de l'ame, capables d'y jetter le trouble & le desordre, cette auſtérité allât-elle dans nous juſqu'à égaler la

souffrance du martyre ; non, ce ne seroit dès-lors qu'une austérité pharisaïque, qui ne seroit pas celle de Jesus-Christ, & qui ne pourroit être inspirée par l'esprit de sa religion ; qui, dans la doctrine de S. Paul, ne demande à ses disciples, d'autre circoncision que celle du cœur ? *Circoncisio cordis in spiritu, non litterâ.*

Ad Rom. 2. 2.

C'est donc l'austérité même de la loi de Dieu qui doit détruire, du moins affoiblir dans notre ame ces mouvemens déréglés, ces passions turbulentes, dont l'empire toujours tyrannique s'oppose à notre vrai bonheur. Je dis plus encore, & je prétends que depuis le premier péché de l'homme qui lâcha la bride aux passions humaines, il nous étoit impossible d'être jamais heureux sans le secours d'une loi austere & mortifiante. Je prétends que depuis la revolte permise aux passions, pour peine du premier péché, la loi la plus austere dans ses préceptes doit nous paroître en effet la plus douce, & la plus propre à nous rendre heureux ; & que la loi la moins sévere en elle-même, doit nous paroître la

plus dure en effet, & la plus ennemie de notre bonheur. Pourquoi ? Parce qu'il n'y avoit qu'une loi vraiment austere dans ses maximes, qui pût réparer le ravage que le péché avoit fait dans notre cœur, c'est-à-dire, qui pût donner un frein à des passions revoltées dont le tumulte est incompatible avec la paix de l'ame, seule capable de nous rendre heureux & de nous satisfaire.

Or, mes chers Auditeurs, après de telles réflexions fondées sur la raison même, nous plaindrons-nous encore comme tant de mondains, de l'austérité, de la sévérité excessive de la loi de Dieu ? Oserons-nous encore regarder cette loi sainte, comme un joug insupportable, ennemi du vrai bonheur, que nous cherchons ici-bas ? Non, non, Seigneur, nous ne serons plus assez aveugles pour murmurer desormais d'une austérité nécessaire à notre bonheur, & ce sera là au contraire le sujet de nos plus vives actions de graces. Si, par impossible, ô mon Dieu, vous aviez pu nous imposer une loi, telle que la loi du monde ;

c'eſt-à-dire une loi qui flatât la chair & les ſens, qui donnât carriere à tous les appétits de la nature, & entretînt dans nos cœurs le regne des paſſions qui enfantent par-tout la miſere ; ce ſeroit-là de quoi nous aurions droit de murmurer & de nous plaindre. Voilà ce que nous pourrions juſtement regarder comme une loi cruelle, & vraiment ennemie de notre bonheur ; parce que ſous l'empire d'une loi ſi douce en apparence, il nous ſeroit impoſſible de vivre contens & vraiment heureux. Mais une loi, telle que la vôtre, ô mon Dieu ! qui n'a de ſévérité que contre nos ſens, nos deſirs, nos paſſions, ennemis déclarés de la paix & de la félicité de notre cœur, une loi ſi douce dans ſa ſévérité, Dieu ſouverain, eſt le plus grand don que vous ayez pu nous faire, & ce ſera là deſormais le ſujet éternel de notre reconnoiſſance.

2°. Mais ce n'eſt pas aſſez pour rendre l'homme heureux, de détruire dans ſon ame, tout ce qui s'oppoſe au vrai bonheur ; il faut de plus lui faire goûter la conſolation dont dépend en effet

le vrai bonheur, & c'eſt cette conſolation ſupérieure à tous les plaiſirs des ſens que nous aſſure encore l'auſtérité même de la loi de Dieu ; vérité la plus étrange & la plus myſtérieuſe aux yeux de l'homme du monde. Car voilà, ſur quoi l'homme mondain paroît plus ferme encore dans ſon préjugé, & s'obſtine à ne rien croire, de quelques lumieres que la vérité s'environne pour pénétrer ſon eſprit & le perſuader. On croira ſans peine, du moins fera-t-on profeſſion de croire les plus impénétrables myſteres que la foi préſente à l'eſprit humain ; unité de nature & multiplicité de perſonnes en Dieu, un Dieu fait homme, un Dieu ſoumis aux miſeres de la vie & aux horreurs de la mort pour le ſalut de l'homme ; ces myſteres adorables & qui paſſent toutes nos lumieres, on les croira ſans balancer, & l'on ſe glorifiera même de ſa foi ſur tous ces points. Mais qu'il y ait de vraies douceurs, des conſolations ſolides, au milieu des croix, des ſouffrances, des auſtérités, que nous impoſe la loi de Dieu ; ou plutôt que

ces croix, ces austérités, ces souffrances, soient elles-mêmes la source féconde de ces pures délices dont dépend sur la terre notre vrai bonheur ; c'est ce que l'on n'a pu réussir encore à persuader au monde, & sur quoi il paroît déterminé à ne jamais se rendre.

Cependant, mes chers Auditeurs, fut-il jamais une vérité plus incontestable, & mieux démontrée, une vérité même qu'il soit plus facile de croire, quand on la considere sans prévention ? Et Jesus-Christ ne nous eût-il pas attesté mille fois que son joug est doux & aimable ; *Jugum enim meum suave est* : c'est-à-dire que ce qu'il y a de pesant & d'onereux, de pénible & d'austere dans la pratique de sa loi, porte avec soi la douceur & la consolation qui doivent nous rendre vraiment heureux, indépendamment, dis-je, de ces oracles réitérés, sortis de la bouche de Jesus-Christ, n'avons-nous pas d'ailleurs, de quoi nous convaincre pleinement d'une vérité, la plus intéressante pour nous qui puisse être, dès qu'elle est le gage assuré de notre bonheur.

Matth. c. 11.

Car enfin, pour détruire jusques

dans sa racine l'incrédulité du monde sur un point si honorable à la religion ; quel peut donc être, mes chers Freres, l'objet de vos doutes & de vos défiances, quand on vous parle des consolations que Dieu attache à l'austérité même de sa loi ? C'est un miracle, je le veux ; mais doutez-vous que Dieu puisse opérer ce miracle, tout incroyable qu'il vous paroît ? Doutez-vous qu'il veuille l'opérer ; doutez-vous qu'il l'opere en effet ? Si vous doutiez que Dieu pût opérer ce miracle de grace, eh quoi ! vous dirois-je, le Dieu que vous adorez, n'est-il pas le même Dieu qui fit ressentir à un S. Paul, non-seulement l'abondance, mais la surabondance de la joie dans le sein des tribulations ; qui fit goûter à un saint André des charmes, des délices ineffables dans le supplice de la croix ; qui fit éprouver à un saint Laurent le rafraîchissement au milieu des flammes ? Or si Dieu, quand il lui plaît d'user de sa puissance, fait servir efficacement au bonheur de l'homme, jusqu'aux chaînes qui l'accablent, & aux supplices même qui le détruisent ; lui seroit-il moins possible de faire

trouver à l'homme de vraies douceurs dans l'austérité modérée & supportable de la religion sainte dont il est l'auteur ?

Douterez-vous que Dieu veuille opérer ce miracle en faveur de l'homme, de lui préparer des consolations dans le sein de l'austérité même ? Eh ! mes chers Freres, Dieu pouvoit-il disposer autrement les choses depuis le péché ; & si ce Dieu d'amour a voulu, comme il l'a voulu en effet, que l'homme pût être heureux sur la terre depuis ce péché fatal, n'étoit-ce pas une espece de nécessité pour lui-même d'attacher le bonheur qu'il nous destinoit, à la pratique d'une loi austere & mortifiante pour la nature ? Vous ne voyez pas ce qui pouvoit obliger Dieu à faire dépendre notre bonheur, de tout ce qui nous captive & nous mortifie. Mais quoi ! ne voyez-vous pas qu'il ne peut y avoir de douceur solide & capable de contenter l'homme, sans la paix & la tranquillité de l'ame ? Ne voyez-vous pas encore que cette paix, cette tranquillité qui fait le principe du vrai bonheur, ne pouvoit s'ac-

corder dans l'homme avec le regne & la tyrannie des passions? Il falloit donc pour nous faire goûter sur la terre des douceurs capables de nous rendre heureux, il falloit donc une loi qui nous apprît & nous obligeât à nous priver des plaisirs du monde, à nous élever au-dessus des sens, à réprimer nos vains desirs, à dompter toutes les passions qui nous troublent. Oui, c'est à de tels sacrifices qui font proprement le fardeau de la loi de Jesus-Christ, qu'il devoit attacher la paix & le bonheur de l'ame; en sorte que sans une loi de ce caractere, & qui nous obligeât à de telles rigueurs, non, Dieu, tout Dieu qu'il est, & tout porté qu'il peut être à nous rendre heureux, ne pouvoit faire ici-bas notre vrai bonheur. *Tollite jugum meum*; *& invenietis requiem animabus vestris.* Ibid.

Enfin douterez-vous que Dieu opere en effet ce miracle, pour la félicité de l'homme, d'attacher de vraies douceurs aux plus austeres pratiques de sa loi? Mais quelle espece de témoins pourra mériter votre confiance, mes chers Auditeurs, si vous la refusez à

tant de milliers de personnes vertueuses qui ont fait l'ornement de l'église, depuis l'établissement du Christianisme ? A qui croirez-vous, si vous ne croyez-pas à la parole de tant de saints, de tant de solitaires & de religieux, de tant d'ames vraiment chrétiennes au milieu du monde même, qui non-seulement publient hautement leur bonheur au milieu des austérités de leur vie ; mais qui n'éprouvent de contentement, de satisfaction de cœur, qu'autant qu'elles sacrifient leurs corps par un long martyre au Dieu crucifié qui les anime ; mais qui loin de craindre d'excéder sur ce point, ne font jamais assez au gré de leur ardeur ; mais qui regardent comme une grace signalée de la part des ministres de Jesus-Christ qui les gouvernent, la liberté qui leur est donnée, (la seule liberté dont elles sont jalouses,) celle de contenter de plus en plus l'esprit de mortification & de souffrance qui les anime ?

Si, dis-je, mes chers Auditeurs, vous ne cédez pas au témoignage de tant de personnes de tout âge, de tout

état, de tout caractere, dont les mœurs s'accordent avec les discours, pour persuader au monde, qu'elles goûtent le vrai bonheur à souffrir pour Dieu dans la pratique entiere de sa loi, si loin de vous rendre à l'infaillibilité de ce témoignage, vous osez, comme le monde profane, taxer tant d'illustres témoins, soit de prévention, ou de simplicité, soit d'artifice & de dissimulation, malgré l'éclat du génie, la supériorité des vertus, & de toutes les vertus qui les ont distingués pour la plûpart. Si vous êtes parvenus à ce point d'incrédulité sur le bonheur que Dieu attache à l'austérité de sa loi; le seul parti qui me reste à prendre est donc celui du silence, parce que si les témoignages que je vous présente sont sans effet sur vos esprits, il n'en est plus sur la terre qui soient capables de vous convaincre, & vous ne méritez pas dès-lors que l'on s'arrête encore à vous persuader.

Vous demandez cependant ce que c'est que cette douceur qui prend sa source dans les rigueurs appatentes de la loi de Dieu. Mes chers Freres,

c'eſt ſelon ſaint Paul, quelque choſe de plus aimable & de plus charmant que tout ce que l'on peut dire, ou penſer. *Pax Dei quæ exuperat omnem ſenſum.* C'eſt, pour le définir, ce qui demanderoit de ma part un langage que je n'ai pas, & de la vôtre un cœur qui vous manque; de ma part le langage des Anges & de Dieu même, pour m'exprimer dignement; & de la vôtre le cœur & l'intelligence des Saints pour me comprendre. Si cette réponſe trop générale ne vous ſatisfait pas; cette douceur que vous deſirez connoître, pourois-je vous dire, c'eſt ce qui rendoit heureux le ſaint roi David, qui, ſous l'empire même de l'ancienne loi, de cette loi de juſtice & de rigueur, ſe ſentoit comblé d'une joie ſecrette qui inondoit toute l'étendue de ſon ame; *Juſtitiæ Domini rectæ, lætificantes corda.* C'eſt ce que reſſentoit ſaint Auguſtin qui, au milieu des larmes, des ſoupirs, des ſaintes rigueurs de ſa pénitence, étoit ſaiſi d'admiration ſur le ſentiment du plaiſir divin qu'il trouvoit à ſe priver de tous les plaiſirs; *Quàm dulce fuit carere voluptatibus!*

Ad Philipp. c. 4.

Pſal. 18.

C'eſt ce qui pénétroit le cœur de ſaint Bernard ; c'eſt ce qu'éprouvoit ſaint Bernard, qui ſous le poids de ſa regle, la plus terrible pour la nature, aſſuroit que cette vie auſtere étoit pour lui la ſource de la plus ſenſible conſolation ; *Apud Deum ipſa tribulatio magna quædam conſolatio eſt.* Cette douceur, c'eſt ce qu'éprouvent encore parmi vous ces Chrétiens fervens, que Dieu conſerve dans tous les tems au milieu du monde même & de la cour, pour y ſervir d'exemples ; ces Chrétiens fideles au conſeil comme au précepte de la loi, & dont vous plaignez peut-être la vie triſte & retirée ; mais qui ne changeroient pas la rigueur prétendue de leur ſort, dirai-je, avec la douceur du vôtre ? Je dis plus, avec la fortune des ſouverains de la terre, & qui, s'il leur étoit permis de s'expliquer ici, publieroient à la face des autels, la vérité de ces conſolations que vous refuſez de reconnoître.

Que ſi vous vous obſtinez à demander encore, en quoi donc peut conſiſter cette douceur ſi vantée que Dieu

attache à l'austérité de sa loi ; ah ! Chrétiens, si je ne craignois de dégrader ici à vos yeux les dons du ciel, en prétendant vous les faire reconnoître ; cette douceur, (vous dirois-je, pour contenter autant qu'il est en moi la curiosité pardonnable de vos desirs,) cette douceur dont vous ignorez le sentiment, c'est cette joie ineffable que l'on éprouve, lorsque l'on peut penser avec quelque justice, que l'on est dans l'ordre & le devoir, que l'on rend chaque jour à Dieu tout ce qui lui est dû, & que l'on fait répondre toutes ses œuvres, aux principes de la foi que l'on professe. Cette douceur, c'est ce calme délicieux de la conscience, où l'ame se repose, comme dans le sein de Dieu, & que le sage appelle un éternel festin; *Secura mens, quasi juge convivium.* C'est cette confiance filiale qui la rassure sur le passé, le présent & l'avenir; trois idées dont chacune porte avec soi sa peine pour l'homme mondain, & qui concourent ensemble, quand il réfléchit, à lui inspirer les plus mortelles allarmes. Cette douceur, c'est la consolation de retracer dans soi-même l'auguste image de Jesus-Christ,

Prov. 6.

souffrant & pénitent sur la terre ; c'est ce plaisir supérieur à celui de toutes les vengeances humaines, le plaisir de venger un Dieu qu'on aime aux dépens d'une chair coupable, & de lui témoigner ainsi surement, qu'on l'aime en effet, & non en parole, infiniment plus que soi-même. Cette douceur, c'est une vive lumiere qui pénetre toute la capacité de l'esprit, & en dissipe tous les nuages ; c'est un sentiment qui ravit, qui transporte le cœur, & en bannit les moindres amertumes ; c'est un goût, c'est un attrait singulier pour Dieu, dont toute l'ame est saisie ; c'est un plaisir pur que le vrai amour fait naître, & dont un seul moment dédommage d'un siecle entier de vos plaisirs. *Melior est dies una in atriis tuis, super millia.* Cette douceur, c'est un dégoût du monde, plus satisfaisant que tous les goûts qui affectent votre ame ; c'est ce qui fait que le monde & ses pompes les plus brillantes ne touchent plus, n'inspirent même que le mépris, & que toutes ses fortunes ne sont pas même pour une ame l'objet du moindre desir, & Psal. 83.

le ſujet de la plus légere tentation.

Ibid. *Elegi abjectus eſſe in domo Dei, magis quàm habitare in tabernaculis peccatorum.* Cette douceur, c'eſt une onction d'autant plus pure en elle-même & plus ſolide, qu'elle paroît imaginaire au jugement de l'homme mondain. Car ſi ſon eſprit, infecté qu'il eſt des idées du monde, pouvoit eſtimer cette conſolation dont je parle, & la faire goûter au cœur; je concluerois delà que c'eſt donc un ſentiment tout humain, une joie, une volupté ſenſuelle & terreſtre, qui n'a rien de ſupérieur au plaiſirs frivoles ou groſſiers, que le monde préſente; mais parce que l'homme mondain, ſelon la parole de ſaint Paul, n'eſt pas même en état de concevoir quelle eſt cette onction ſecrette que tant de Saints ont éprouvée, & que l'on éprouve encore tous les jours dans l'auſtérité de la loi de Dieu; *Animalis homo non percipit ea quæ ſunt ſpiritûs*, j'ai droit de conclure de ſon incrédulité, que cette douceur qui lui paroît chimérique, eſt donc une joie toute ſainte, une volupté ſpirituelle & céleſte, une douceur

vraiment divine, qui par avance fait goûter sur la terre quelques sentimens de ces délices éternelles que le ciel nous prépare.

Ne demandez donc plus, Chrétiens du monde, ce que c'est que cette douceur plus qu'humaine, que Dieu voulut attacher à l'austérité même de sa loi; car c'est ce qu'il ne tient qu'à vous de connoître intimement par votre expérience propre & personnelle; & malheur à vous, si vous n'avez jamais goûté par vous-mêmes ce don de Dieu dont l'expression passe la portée de l'esprit de l'homme, parce qu'il s'ensuit delà que votre cœur ne fut jamais dévoué pleinement & sincerement à la loi de Dieu; & que le partage de vos sentimens entre le Dieu que vous adorez, & le monde dont vous êtes idolâtres, vous mit toujours hors d'état de goûter cette douceur dont tant de témoins vous répondent. Mais venez à ce moment, vous dis-je avec le Prophete, soumettez-vous au joug que le Seigneur vous impose; & que le sentiment de votre félicité vous apprenne, vous persuade enfin, com-

bien ce Seigneur eſt doux pour ſes ſujets fideles. *Guſtate, & videte, quoniam ſuavis eſt Dominus.*

C'eſt ce que j'ai déjà fait, oſez-vous me répondre ; oui, je me ſuis tourné vers Dieu, j'ai voulu m'aſtreindre à tous les devoirs de ſa loi ; & je n'y ai point rencontré ce vrai bonheur que vous me promettez ; & je n'y ai même trouvé que le déplaiſir de cette gêne, de cette contrainte perpétuelle qui la caractériſent. Mon Dieu ! que répliquer à cet outrage que le monde oſe vous faire : prenez donc ici la défenſe de votre propre cauſe, ou m'inſpirez vous-même, pour la ſoutenir ; *Exurge, Deus, & judica cauſam tuam.* Souffrirez-vous qu'on élude ainſi la vérité de votre parole divine ; & qu'il y ait un ſeul homme ſur la terre, du moins parmi les enfans de votre égliſe, qui regarde comme chimérique, ce bonheur ineffable dont votre loi eſt le principe. Non, mes chers Auditeurs, jamais votre témoignage, quel qu'en puiſſe être le poids, n'aura la force d'affoiblir celui du Seigneur. Vous avez tourné vos ſentimens vers

ce Dieu ſuprême, me dites-vous, & vous n'avez point rencontré le vrai bonheur dans l'exercice auſtere de ſa loi. Mais, ſans vous répondre ici, ce qui n'eſt que trop vrai peut-être; que le ſentiment de votre cœur, en ſe portant vers Dieu, ne ſoupiroit qu'après les conſolations, les douceurs promiſes à ſes vrais disciples; vue trop intéreſſée & trop humaine, pour que Dieu daignât vous communiquer libéralement ſes faveurs: ſans vous répondre encore ce qui peut être également vrai; que votre cœur ne s'eſt tourné vers Dieu, que dans l'impuiſſance abſolue de retourner au monde, c'eſt-à-dire que ce Dieu ſouverain & jaloux du premier rang, a été comme le dernier objet de votre confiance, & qu'il n'a reçu de vous, pour m'exprimer ainſi, que les reſtes d'un cœur rebuté du monde, & par la raiſon ſeule que le monde le rebutoit & n'en vouloit plus; (motif trop bas & trop ſervile, pour que Dieu vous reçût en pere & vous fit part de ſes douceurs divines.) Sans parler de ces motifs viciés qui, corrompant devant Dieu

votre prétendue fidélité à sa loi, ont dû vous ravir la récompense de vos services, souffrez seulement que je vous le demande, & répondez de bonne foi.

Est-il bien vrai, mon cher Frere, qu'en vous attachant à la loi de Dieu, votre sacrifice ait été pour lui un holocauste de la plus agréable odeur, selon le terme de l'écriture; *Holocaustum in odorem suavissimum Domino*; c'est-à-dire un sacrifice sans restriction, sans réserve & sans partage? Non, convenez-en devant ce Dieu qui voit le fond de vos consciences; vous aurez voulu, contre la parole expresse de Jesus-Christ, servir tout à la fois deux maîtres incompatibles dans leur empire; donner à Dieu une partie de votre cœur, & réserver l'autre pour le monde. Vous aurez prétendu, par une alliance aussi scandaleuse qu'elle est commune, vous aurez prétendu accorder ensemble les parties de plaisirs les plus mondaines, avec les œuvres les plus apparentes de la piété, l'esprit de recueillement & de priere, avec le goût & la passion du jeu; le

Num. c. 5.

luxe du monde, avec la modestie & la simplicité chrétienne; l'usage ordinaire des sacremens, & la dissipation habituelle des compagnies; vous aurez cru pouvoir goûter tout à la fois & les vraies douceurs qui soutiennent les élus, & les vains plaisirs qui amusent les enfans du siecle: vous faire comme un état mitoyen, où la vie ne seroit ni criminelle, ni pénitente, & qui vous tiendroit dans l'éloignement du desordre, sans vous approcher plus près de la vertu. Car voilà, sans rien outrer, quel est le caractere de la plûpart des Chrétiens du monde, qui néanmoins se croyent fideles, & s'applaudissent même de leur fidélité. Or, je l'avoue, pour l'intérêt même de la gloire divine; non, des ames ainsi partagées ne sont point faites pour éprouver les consolations attachées à la loi de Dieu, de ce Dieu jaloux des moindres rapines que le monde peut lui faire dans le sacrifice de nos cœurs, de ce Dieu qui cesseroit d'être ce qu'il est, s'il pouvoit s'accommoder de quelque partage avec le monde. Mais donnez-moi des

Chrétiens livrés sans réserve à tous les devoirs de leur religion ; des Chrétiens, tels que j'ai lieu de penser qu'il s'en trouve en grand nombre, & du plus haut rang, dans cette auguste assemblée ; c'est à ces cœurs pleinement religieux que j'en appelle, pour justifier la parole du maître, dont ils pratiquent la loi. Interrogez-les en effet vous-mêmes, & si dans leur multitude il en est un seul qui ne se félicite pas de l'avantage de son choix, un seul qui ne se croye payé comme au centuple de sa fidélité, par le bonheur réel qui l'accompagne ; dites alors, j'y consens, dites que je vous trompe, ou que je me trompe moi-même, sur l'idée du vrai bonheur dont je prétends que la loi de Dieu seule est le principe. Mais où le découvrirez-vous, mes chers Auditeurs, ce vrai Chrétien mécontent sous l'empire de la loi divine ? Il n'existe point, il n'exista jamais, & j'ose dire, Seigneur, d'après vos oracles, que vous ne permettrez jamais qu'il existe. Et voilà ce qui suffit sans doute pour vérifier la proposition que j'ai avancée, que c'est l'austérité

ſtérité de la loi de Dieu qui fait goûter à l'homme les conſolations dont dépend le vrai bonheur. Mais j'ai dit encore que c'eſt l'auſtérité de la loi de Dieu qui nous affermit & nous ſoutient jusqu'à la fin dans la poſſeſſion du vrai bonheur ; derniere vérité qui ſaiſit d'abord, pour peu que l'on ſçache penſer & réfléchir.

3°. Car, quand je pratique cette divine loi, ſans rien retrancher de l'auſtérité qui lui eſt propre, dès-là je deviens infailliblement un homme parfaitement ſoumis à Dieu, un homme pleinement détaché du monde, un homme ſaintement ennemi de moi-même. Or dès que mon cœur eſt fixé dans ces diſpoſitions ſaintes ; d'où pourroit venir encore l'altération de ma félicité préſente, & ne ſuis-je pas en droit de défier également le ciel, la terre & l'enfer, de me troubler un moment dans ſa poſſeſſion, puisqu'elle eſt également inaltérable & du côté de Dieu à qui je ſuis parfaitement ſoumis ; & du côté du monde dont j'ai pleinement détaché mon cœur, & du côté de moi-même, dont j'ai

conçu cette sainte haîne, qui écarte de ma part tous les sujets de trouble & de désolation. Encore quelques momens, s'il vous plaît.

Bonheur inaltérable du côté de Dieu, dès que mon cœur est parfaitement soumis à ses ordres, par l'observation pleine & entiere de sa loi. Eh ! quelle disgrace en effet, ce Dieu tout puissant qu'il est ; quelle espece de calamité & d'infortune peut-il m'envoyer alors, qui me trouble & me déconcerte ; persécutions, infirmités, atteintes portées à mes biens, ou à ma réputation ; non, quelque dur que me paroisse ce plan de providence sur ma destinée, il n'affectera point le sentiment de mon bonheur, parce que cet ordre de decrets divins qui semble troubler le cours de ma vie, se présente à moi sous l'image souveraine de mon Dieu, & des tendresses même de son amour ! Je me soumets donc à tout ce qu'il ordonne de mon sort, je le bénis même des disgraces qu'il m'envoye, loin d'en murmurer & de me plaindre, & desormais incapable de le glorifier dans l'éclat

de la prospérité & du succès ; je me réjouis de pouvoir le glorifier encore dans le sein des tribulations dont il seme le cours de ma vie. Ainsi tous les desastres que ce Dieu d'amour répand à dessein sur la terre, pour y troubler le faux bonheur des hommes, & les en détacher ; non, tous ces maux qui passent comme le nuage, ne peuvent avoir d'empire sur le bonheur que je possede, sur ce bonheur dont mon Dieu est le seul principe, & qui dès-là devient aussi éternel, aussi immuable que Dieu même.

Bonheur inaltérable du côté du monde, dès que j'en ai pleinement détaché mon cœur, par la dignité des sentimens que m'inspire la loi de Dieu. Eh ! que pourroit en effet le monde entier contre une sorte de bonheur auquel il est indigne de contribuer en rien ? Que les puissances les plus formidables de la terre se brisent, se renversent les unes les autres, par la rivalité ambitieuse de leurs projets, & le choc effroyable de leurs armées ; qu'elles paroissent s'accorder, dans leurs dissentions mutuelles, à

déſoler leurs provinces, à épuiſer le ſang de leurs royaumes, à bannir de l'univers les douceurs de la paix. Dès que mon cœur eſt pleinement détaché du monde, comme il doit l'être; eh! qu'importe à ce cœur ſans attache, le tourbillon continuel qu'entraîne ce monde tumultueux? Que peut faire pour mon bonheur ou mon infortune, le ſpectacle toujours indifférent à mon ame, de ſes combats, de ſes iniquités, de ſes fureurs? Non, puiſſans monarques, vainqueurs redoutés des peuples, vous ne pouvez rien ſur ces hommes plus grands que vous, dont la loi de Dieu fait le bonheur. Et comme la mer en furie n'a pas de quoi me faire trembler, quand je ſuis dans le port, à l'abri de la tempête; ainſi les orages que vous excitez ſur la terre, ne peuvent troubler ces cœurs plus qu'humains, que leur détachement du ſiecle met à l'abri de vos renverſemens & de vos desordres.

Bonheur inaltérable enfin du côté de nous-mêmes, dès que nous avons conçu contre nous-mêmes, cette ſainte haîne que nous inſpire l'évangile; par-

ce que l'effet essentiel de cette haîne, de cette rigueur évangélique dont je parle, est d'écarter loin de nous tout ce qui peut troubler de notre part le parfait bonheur dont nous jouissons, en bannissant toutes les passions de notre cœur, ou du moins en les tenant toutes sujettes à la raison. Ainsi plus de passions impérieuses qui regnent desormais dans notre ame, ou du moins plus de passions capables d'altérer le fonds de notre bonheur; c'est-à-dire, plus de colere, plus de haîne, plus de vengeance, plus de tristesse, si ce n'est par rapport à nous-mêmes, pour nous punir & nous affliger, quand il nous arrive encore d'être infideles à la loi de Dieu. Mais ces passions même, sanctifiées dans leur objet, c'est ce qui augmente notre bonheur, loin d'en affoiblir la douceur & la vivacité; parce qu'elles nous répondent d'une réconciliation parfaite avec le Dieu offensé par nos desordres, & qu'elles nous font goûter les pures délices de cette amitié ineffable dont ce Dieu réconcilié nous hono-

re, & qu'il nous permet d'avoir pour lui-même.

C'eſt donc l'auſtérité même de la loi de Dieu, qui doit rendre l'homme heureux dans la vie préſente, puisque c'eſt l'auſtérité de cette loi qui détruit dans ſon ame tout ce qui s'oppoſe au vrai bonheur, qui lui fait goûter les conſolations dont dépend le vrai bonheur, qui l'affermit & le maintient pour jamais dans la poſſeſſion du vrai bonheur. Si donc nous éprouvons encore dans le cours de la vie, des peines, des chagrins qui nous déſolent, non, ce n'eſt point, parce que nous pratiquons la loi de Dieu dans ſa plénitude, c'eſt plutôt parce que nous ne la pratiquons pas; & que nous ſommes toujours portés à nous ſouſtraire ſur quelque point au joug aimable du Seigneur. Car ſi nous gardions ſa loi dans le degré d'auſtérité qui lui eſt propre, elle ſçauroit bien nous garder nous-mêmes, comme parle l'écriture, en faiſant ceſſer, ſoit de notre part, ſoit de la part du monde, ſoit de la part de Dieu, tout ce qui peut être

la cauſe & le principe de nos peines ; *Qui cuſtodit præceptum, non experietur quicquam mali.* Eccl. c. 8.

Or, ſera-ce en vain que je vous aurai découvert ce principe de gloire & de bonheur inutilement cherché depuis tant de ſiecles, & qui fait encore aujourd'hui le problême & l'énigme du monde. Vous frémiſſez, dites-vous, de ce qu'il en coûte, pour trouver l'un & l'autre ſous l'empire de la loi de Dieu. Eh quoi, Chrétiens, prendrez-vous toujours les frayeurs puériles de l'amour propre, pour les allarmes de la raiſon ? & les oracles infaillibles de la foi ne triompheront-ils pas enfin dans votre eſprit des miſérables préjugés du monde? Faut-il donc vous dire encore que la peine attachée aux devoirs de la religion, n'eſt plus ce qu'elle paroît dès qu'on ceſſe de la craindre; que cette peine même eſt évidemment préférable à tous les plaiſirs terreſtres, puiſque ſa rigueur apparente, eſt ce qui met le comble à tous les deſirs de l'homme, & ce qui en fait, au jugement de la ſaine raiſon, ce qu'il y

a de plus grand sur la terre, & ce qu'il y a de plus heureux.

Vous frémissez de ce qu'il en coûte sous l'empire de la loi de Dieu ! Mais devant ce même Dieu qui voit le fond de vos cœurs, rendez témoignage à la vérité ; ne vous en coûte-t-il pas des peines, des travaux, des veilles, des fatigues, des austérités de toute espece, pour suivre la loi impérieuse des passions humaines qui vous gouvernent ; pour obéir à ces tyrans domestiques dont vous êtes volontairement esclaves ? Ne vous en coûte-t-il pas mille fois plus que Dieu ne demande à ses élus éternels, pour être au rang de ces élus passagers du monde, qui sont les réprouvés du ciel, c'est-à-dire, pour devenir ce que l'on appelle des grands & des heureux, des hommes riches & puissans selon le monde ?

Vous frémissez de ce qu'il en coûte sous l'empire de la loi de Dieu ! Eh bien je veux qu'il vous en coûte en effet des peines réelles, comme vous le prétendez. Pouvez-vous craindre

quelques sacrifices toujours approuvés de la raison, & qui enfantent surement la vraie félicité; tandis que vous ne craignez pas ces sacrifices de chaque jour & de chaque instant, que vous êtes forcés de faire aux caprices du monde; tandis que vous ne craignez pas ce pénible & ennuyeux martyre que le monde fait subir hautement à ses favoris les plus illustres, pour la possession d'un bonheur qui ne sera jamais qu'imaginaire.

Vous frémissez de ce qu'il en coûte sous l'empire de la loi de Dieu! Ah! mes chers Auditeurs, si de pareilles craintes peuvent tomber sur ces hommes foibles & pusillanimes, dont le monde chrétien n'est que trop rempli, pourroient-elles convenir à des hommes tels que ceux qui m'écoutent, à des héros qui vont au-devant des fatigues & des périls pour le service du prince & de la patrie, qui dans les combats semblent chercher la mort, plutôt qu'ils ne semblent la craindre; qui se picquent d'être encore plus grands par les sentimens de leur ame, que par l'éclat du grade qui les éleve,

& le luſtre de la naiſſance ; & qui ſe croiroient deshonorés aux yeux du monde, ſi de toutes les craintes humaines, la plus raiſonnable & la plus juſte, qui eſt celle de la mort, paroiſſoit influer ſur leur conduite, & préſider à la moindre de leurs démarches.

Vous frémiſſez de ce qu'il en coûte ſous l'empire de la loi de Dieu ! Seigneur, ce n'eſt point à l'homme ; c'eſt à vous ſeul de perſuader ici. Parlez vous-même par votre grace à mes Auditeurs ; faites-vous goûter un moment à eux ; ils changeront bientôt de langage ; ils vous aimeront ; ils vous ſerviront ; ils vous béniront ; ils ſe féliciteront de leur bonheur ; & devenus heureux pour le tems, ils le ſeront encore pour l'éternité. C'eſt ce que je vous ſouhaite au nom du Pere, &c.

DISCOURS

POUR LE MERCREDI

DES CENDRES.

Memento homo quia pulvis es, & in pulverem reverteris.

Souvenez-vous que vous êtes poussiere, & que vous retournerez en poussiere. Ces paroles sont tirées du troisiéme chapitre de la Genese.

MADAME,

SI c'est un devoir pour les prédicateurs de l'évangile, d'annoncer fréquemment au peuple chrétien, les grandes vérités; les vérités frapantes de la religion, telles que la certitude de la mort, & l'incertitude du mo-

ment, où chacun des hommes doit être sa victime ; c'est sur-tout aux grands du monde & à la cour, que de pareilles vérités doivent se faire entendre, parce que c'est principalement dans le sein des cours, que l'on aime à les bannir de sa mémoire, pour vivre tranquillement dans l'oubli de Dieu, & des préceptes de sa loi. Et en effet, mes chers Auditeurs, descendans que vous êtes d'un pere coupable, ainsi que les derniers des hommes, héritiers que vous êtes de son péché, comme vous deviez l'être de ses privileges, c'est une vérité d'expérience, depuis ce jour fatal, que ce qu'il y a de plus grand sur la terre n'y paroît que pour mourir, que chaque pas vous avance, que chaque instant de la vie vous précipite vers le tombeau, & souvent avec plus de rapidité que les hommes vulgaires. Mais, ô prodige d'aveuglement! cette image de la mort, si familiere à vos regards, n'a-t-elle pas cessé de vous fraper ? Oui, vous voyez, malgré vous-mêmes, les générations se succéder d'âge en âge, & disparoître successivement

comme les flots qui vont se briser au rivage, tomber avec l'abondance des feuilles desséchées à l'approche des hivers ; le torrent des choses humaines coule à vos yeux, & emporte tout dans son cours rapide ; en moins d'un siecle, la face de la terre renouvellée, se couvre de nouveaux habitans, qui feront à leur tour la proie de la mort. Et quoiqu'environnés de ce spectacle, vous semblez ignorer que vous serez bientôt une partie de cette poussiere universelle, reste infortuné du genre humain. C'est à quoi l'on ne pense point dans vos états ; ou si l'on y pense, c'est avec cette langueur de réflexion qui n'opere rien sur l'ame, & la laisse jouir avec le corps, d'une vie qui ne devroit être qu'une préparation à mourir. Devenu moins sage que coupable, par les leçons que l'on reçoit à tous les instans, toujours on se laisse surprendre, comme l'oiseau & le poisson qui se jouent, l'un dans les eaux, l'autre dans les airs, toujours on se laisse séduire à l'appas du présent ; toujours on s'empresse d'éta-

blir sa demeure sur la terre, comme si l'on devoit l'y fixer.

Aveugles mortels, viens-je donc ici vous dire, comme le Prophete, ouvrez, ouvrez enfin les yeux, & considérez le terme fatal où vous devez aboutir; c'est de quoi transformer les plus grands pécheurs parmi vous, dans les plus illustres pénitens : *Memorare novissima tua, & in æternum non peccabis.* Oracle divin, dont la vérité se manifesteroit tous les jours sensiblement dans vos personnes, si vous sçaviez méditer sur la mort. Qu'elle soit donc aujourd'hui le sujet de vos plus sérieuses réflexions; & pour vous faire recueillir de cette pensée salutaire tout le fruit qu'elle doit produire sur vos cœurs, je réunis tout à la fois dans ce discours, & ce que la mort a de certain, & ce qu'elle a d'incertain relativement à tous les hommes : rien de plus certain que la mort même, rien de plus incertain que son moment, deux idées auxquelles je m'arrête.

Rien de plus certain que la mort; idée la plus propre à renverser toutes

les ſortes d'obſtacles qui s'oppoſent à votre pénitence ; c'eſt la premiere propoſition, & le ſujet de la premiere partie.

Rien de plus incertain que le moment de la mort ; idée la plus propre à retrancher tous les retardemens de votre pénitence ; c'eſt la ſeconde propoſition, & le ſujet de la ſeconde partie.

Quel bonheur pour vous, Grands, heureux de la terre ! & quelle conſolation pour moi, ſi je pouvois graver dans vos eſprits ces deux idées auſſi ſalutaires qu'elles ſont terribles ; c'eſt la grace que je vous demande, ô mon Dieu ! par l'interceſſion de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

L'ENCHANTEMENT du monde & de ſes vanités, l'eſtime & l'amour déréglé de ſoi-même, la crainte d'une vie auſtere & mortifiée ſous la loi ſévere du Chriſtianiſme ; voilà les trois

grands obstacles qui de tout tems s'opposerent à la conversion des hommes coupables, & sur-tout des hommes nés dans le sein de la grandeur & de l'élévation. Or, pour renverser ces obstacles si puissans à la conversion des grands & des riches du monde, quoi de plus efficace que la pensée de la mort, devenue l'objet de leurs réflexions profondes ? Et que leur présente en effet, & que nous présente à tous cette pensée terrible, il faut mourir un jour ? Ah ! Chrétiens, trois idées également simples & frapantes pour tout esprit éclairé de la foi ; je veux dire, la séparation éternelle du monde, la destruction humiliante de l'humanité, le passage du tems à l'éternité. En trois mots, voilà ce que c'est que la mort, & en même tems, voilà de quoi renverser les principaux obstacles à la conversion de l'homme éloigné de son Dieu ; pourquoi ?

Parce que la séparation éternelle du monde, au moment de la mort, est ce qu'il y a de plus propre à détromper l'homme & du monde & de ses vanités.

Parce que la destruction humiliante de l'humanité au moment de la mort, est ce qu'il y a de plus capable d'anéantir dans l'homme, l'estime & l'amour de lui-même.

Parce que le passage du tems à l'éternité, au moment de la mort, est ce qu'il y a de plus efficace, pour faire évanouir toutes les craintes de cette vie austere & mortifiée qui constitue la vie chrétienne & pénitente. Réflexions que je vous prie de méditer avec moi, mes chers Freres, & qui nous apprendrons sûrement à mieux vivre, en nous apprenant ce que c'est que de mourir.

1°. L'enchantement du monde & des vanités du monde, c'est ce que j'ai marqué, comme le premier obstacle à la conversion de l'homme, & à son retour vers le Dieu offensé dont il a encouru l'éternelle disgrace. Mais pour triompher de cet obstacle qui paroît invincible à tant de mondains, quel moyen plus puissant, que la pensée du divorce éternel que la mort les obligera de faire avec le monde qui les enchante! Que le cœur humain

demeure épris en effet, & comme enyvré de ſes charmes frivoles, lorſque ſaiſi par le ſentiment vif du bien préſent, il ſe dérobe à lui-même le triſte avenir qui doit l'en ſéparer. Une telle yvreſſe jointe à l'oubli ordinaire de la mort n'a point de quoi me ſurprendre. Alors je vois ſans étonnement les hommes avides de s'épuiſer en efforts & en intrigues, pour la poſſeſſion de quelques richeſſes, la jouiſſance d'un plaiſir, la gloire d'une place qui les diſtingue du vulgaire, je les vois ſans étonnement, dans une agitation continuelle, dans ce mouvement rapide & laborieux qui depuis tant de ſiecles regne dans l'univers, courir çà & là, comme des inſenſés, & prenant, tantôt l'ambition, tantôt la volupté ou l'intérêt pour guides, ſe fouler aux pieds les uns les autres, pour monter à ce degré de l'élévation d'où la mort doit les précipiter; immoler le plaiſir innocent de vivre, à une vie de plaiſirs coupables; ſe diſputer, s'arracher tour à tour avec fureur, une portion de cette terre qui doit les abſorber tous dans ſon ſein.

Oui, je vois sans étonnement & sans surprise ces mysteres si multipliés, (dirai-je de l'iniquité ou de la folie humaine ?) Ainsi doivent agir des hommes mortels, qui, frapés de la présence continuelle des objets terrestres, ne pensent jamais sérieusement qu'ils doivent tôt ou tard s'évanouir pour eux, & qui en éternisent en quelque sorte la jouissance, par l'oubli volontaire du terme qu'ils doivent avoir.

Mais réveillons l'idée puissante de la mort dans ces hommes qui vivent comme s'ils ne devoient jamais mourir. Que ce même monde qui les charme, ô mon Dieu ! leur soit présenté comme une scène passagere qui ne doit durer qu'un tems ; que les richesses, les honneurs, les plaisirs du monde, paroissent à leurs yeux à travers les ombres de la mort, qui plus terribles que les ténebres prodigieuses de l'Egypte, doivent éclipser pour eux toutes les fortunes, ainsi que tous les astres de l'univers : *Extende manum tuam in cœlum, & sint tenebræ super terram Ægypti.* Ah ! Chrétiens, à ce Exod. c. 9.

moment, quelle révolution subite se feroit dans les cœurs les plus mondains ? Quelle froideur, quelle indifférence y prendroit la place de ces desirs passionnés qui les transportent vers les objets sensibles ? Prévenant alors par une vue anticipée ce jour de dépouillement universel où l'homme sera laissé seul à lui-même, qu'ils prendroient bien d'autres impressions de ces derniers momens, où la passion affoiblie, & abbatue par la langueur du corps, ne sera plus en état de leur imposer, & que le souvenir du divorce éternel, qu'il leur faudra faire avec le monde, dont l'amour les possede, leur feroit bientôt sentir le vuide infini qu'il laissoit dans leurs cœurs !

Car, j'ose le dire, & vous en conviendrez avec moi, Grands du monde, il ne fut jamais le vrai langage du cœur humain, ce langage téméraire & impie, devenu trop ordinaire, qui fixe le bonheur de l'humanité dans la possession de l'instant présent, & ne lui permet pas de craindre & de s'inquiéter sur l'avenir. Non,

un pareil système ne sçauroit qu'être l'effet d'un libertinage outré, qui force & détruit les plus nobles, les plus naturels sentimens du cœur de l'homme. Destiné qu'il est à la possession d'un bien infini dans sa perfection & dans sa durée, ce cœur, malgré lui-même, ne sent-il pas diminuer la force de ses attachemens, à mesure qu'il sent le peu de fonds qu'il doit faire sur les biens passagers qui le captivent? Dites-nous en effet, mes chers Auditeurs, quels sont entre les biens terrestres, ceux qui attirent singulierement toutes vos complaisances? Ne sont-ce pas sur-tout ces biens moins exposés à l'instabilité des choses humaines, moins sujets aux caprices de la fortune & de la faveur, aux révolutions du tems & des saisons, ces biens qui ne dépendant que de vous-mêmes, ne vous soumettent point à l'empire d'un maître qui peut vous les ravir à son gré, à la rivalité des curieux qui pourroient vous en dépouiller? Ne sont-ce pas de tels biens qui méritent, & avec raison, vos préférences sur tout autre? Mais supposons des biens

dont vous n'auriez que le simple usage, des biens qui ne seroient à vous que par emprunt, sous obligation de les rendre au jour marqué ; des biens même dont vous auriez la propriété, mais seulement pour un tems, sans pouvoir fonder sur eux de longues espérances ; de tels biens n'auroient sans doute, & ne devroient avoir que le dernier rang dans vos affections & dans vos desirs.

Or, mes chers Auditeurs, dans cette disposition naturelle qui vous porte à chercher, sur-tout dans la vie présente, des biens stables, des biens propres, des biens permanens, vous seroit-il possible de vous attacher encore aux biens du monde, si vous pensiez que la mort qui les a ravis à tant de milliers d'hommes dont avant vous fut peuplée la terre, doit également les anéantir pour vous-mêmes ? Cœurs humains, il vous faudroit donc des biens stables & assurés, pour contenter ici-bas vos desirs ; & vous vous attacheriez aux biens du monde, dont la mort qui vous suit à chaque pas, peut vous déposséder en mille ma-

nieres, ſans vous en aſſurer la poſſeſſion, pour une année, pour un jour, pour un moment ! Il vous faudroit donc des biens uniquement dépendans de vous-mêmes ; des biens propres dont vous jouiſſiez en maîtres, ſans crainte d'un domaine étranger qui les enleve ou les partage ; & vous vous attacheriez aux biens du monde, dont le maître ſouverain, qui eſt Dieu, ne vous a cédé que l'uſage paſſager, qu'il vous redemandera, quand vous vous y attendrez le moins, ainſi qu'à tant d'autres, qui les poſſéderent avant vous, lorsqu'ils comptoient encore ſur une poſſeſſion tranquille de pluſieurs années ! Il vous faudroit même, au jugement de votre cœur, des biens durables & permanens, égaux pour la durée à l'immortalité de l'eſprit qui vous anime ; & vous vous attacheriez aux biens du monde qui ne peuvent ſurvivre au corps, & dont une partie ne descend quelquefois avec vous dans vos tombeaux, que pour y partager votre ſort, & venger Dieu, par leur deſtruction, de vos attachemens indignes pour eux !

Non, mes chers Auditeurs, je ne voudrois que cette disproportion infinie que la nature a mise entre les penchans de vos cœurs, & des biens soumis à l'empire de la mort; je ne voudrois que cette disproportion, si vous sçaviez y réfléchir, pour vous détromper du monde en un moment, & pour substituer un dégoût salutaire à vos attachemens serviles. Eh quoi! vous diriez-vous alors à vous-mêmes, frapés du néant de ces faux biens, au souvenir seul de la mort qui doit vous en dépouiller pour jamais: Eh quoi! dans peu d'années il me faudra quitter ce monde que j'adore! Tout ce qui fait aujourd'hui mon bonheur, s'enfuira loin de moi, & il ne me restera qu'un regret stérile dans cet abandon universel! Alors, alors, plus de monde pour moi, plus d'univers; non plus de cieux, plus de terre, plus de richesses, plus d'honneurs, plus de plaisirs; non plus de société, plus de patrons, plus d'amis, plus de parens, plus de famille; alors, tout ce qui existe, tout ce qui m'occupe, tout ce qui me plaît, sera pour moi, comme s'il n'avoit

n'avoit jamais été ! Et je m'empresse, & je me fatigue encore à poursuivre ce qui doit si-tôt m'échaper ? Non, dira le mondain le plus passionné pour les vains objets dont il fait son bonheur, fuis dès-à-présent loin de moi, monde perfide qui n'a rien que de périssable & de passager à m'offrir ! tandis que tu as pu me distraire, jusqu'à effacer de mon esprit l'idée de ce moment inévitable qui doit nous séparer pour toujours ; ma folie, toute indigne qu'elle étoit d'un homme raisonnable & chrétien, pouvoit du moins se couvrir de quelque légere excuse ; l'oubli affecté de la mort me laissoit assez de foiblesse, pour dévorer dans ces momens tes dégoûts & tes ennuis, & pour paroître sans honte au rang de tes esclaves.

Mais voici enfin le moment de lumiere qui m'a dessillé les yeux ; j'ai descendu en esprit, comme le Prophete, dans les régions de la mort ; je l'ai vue, cette mort redoutable à tous les amateurs de tes plaisirs & de tes pompes, m'arracher subitement du

milieu de tes fêtes, anéantir pour moi dans un moment ce que tu me fis acheter au prix de mes plus belles années, & me faire rentrer dans les entrailles de la terre, tel que j'en étois
Isa. 38. sorti : *Ego dixi vadam ad portas inferi.* Je t'ai vu alors, monde si fier de ta puissance, je t'ai vu sans force & sans pouvoir, incapable d'arrêter & de suspendre un seul instant le coup fatal qui m'étoit préparé, fuir & disparoître à mes yeux, comme le songe dissipé par le réveil. Eh! comment m'aurois-tu sauvé de l'écueil du tombeau, dont tu n'as pas sçu garantir les riches, les grands, les voluptueux, qui t'ont servi depuis plus de cinquante siecles? Ne compte donc plus desormais sur mes vœux & mes empressemens; c'est ici que je triomphe à mon tour, par le mépris que je fais de tes dons, fussent-ils mille fois plus grands, leur peu de durée m'en desabuse pour toujours: *Ego dixi vadam ad portas inferi.*

Oui, Chrétiens, c'est ainsi que s'exprimeroient vos douleurs sur la meilleure partie de vos jours passés dans

l'esclavage du monde ; c'eſt ainſi que vos cœurs retrécis, pour ainſi dire, par la petiteſſe des objets dont vous vous êtes laiſſé remplir, reprendroient leur premiere capacité, & reviendroient à leur nature infinie dans ſes deſirs, ſi dans un esprit de foi, vous fixiez les yeux ſur le moment qui doit vous ſéparer de tout ce qui vous environne. Mais loin que ce ſoit là ce qui vous occupe, n'eſt-ce pas à quoi vous auriez horreur de penſer ? Trop perſuadés, hélas! du pouvoir qu'auroit ſur vous cette idée victorieuſe des attachemens les plus forts, ne vous êtes-vous pas fait un art funeſte d'en écarter le ſouvenir, parce que ce ſouvenir vous trouble & vous dégoûte des objets de votre prétendu bonheur ? Ne le regardez-vous pas en effet comme le poiſon mortel de votre vie ? Et ne diroit-on pas enfin que vous vivez encore ſous cette loi où l'attouchement ſeul d'un mort devenoit une ſouillure ? Oui, ſi le ciel, par un trait de cette grace rigoureuſe, ſi propre à vous toucher, ordonne à la mort de pénétrer dans vos familles ; ſi vous voyez tomber à

vos côtés quelqu'un de vos amis & de vos proches, bientôt une fuite précipitée vous dérobe la vue d'un objet trop capable de vous faire ſentir le néant du monde, pour vous être ſupportable. Vous ne cherchez qu'à effacer une image trop importune, par la diſſipation & l'étourdiſſement des plaiſirs tumultueux du monde. Vous ne voulez pas même que ces hommes, à qui vous confiez le ſoin de vos vies, vous préviennent ſur le triſte moment qui doit rompre tous les liens qui vous attachent à la terre. Et pour ne vous pas contriſter, il faut qu'ils different cet avis trop tardif, jusqu'au dernier inſtant, où cette penſée ſubitement offerte à l'esprit de l'homme affoibli par la force du mal, ne ſçauroit guères produire dans ſon ame, que le trouble & le desespoir.

Enfans des hommes, jusqu'à quand vous ferez-vous une étude de vous ſéduire & de vous tromper vous-mêmes ? *Filii hominum, ut quid diligitis vanitatem, & quæritis mendacium.* L'oubli volontaire de la mort où vous aimez à vivre, retardera-t-il d'un mo-

Pſal. 4.

ment ſes pas & ſes atteintes ? Et puiſqu'elle doit enfin vous ſéparer du monde pour toujours ; eh pourquoi ne pas vous occuper, du moins à certains momens, de cette ſéparation néceſſaire, dont le ſouvenir médité & réfléchi vous en feroit prévenir les amertumes, par un détachement libre & méritoire de votre part ? Rien donc de plus propre que la penſée de la mort, conſidérée comme la ſéparation éternelle du monde, à vous détromper de ce monde & de ſes vanités, dont l'enchantement fait le premier obſtacle à votre pénitence. Que ſi vous conſidérez maintenant la mort, comme la deſtruction humiliante de l'humanité, eſt-il rien de plus propre à détruire dans vous cette eſtime, cet amour déréglé de vous-mêmes, qui devient un obſtacle plus terrible encore de votre part, à cet eſprit pénitent qui doit réconcilier le coupable avec ſon Dieu ?

2°. Mais quoi ! mes chers Auditeurs, pour humilier l'homme, & faire naître dans ſon ame ce mépris de lui-même, commandé par l'évangile, faut-il donc le rappeller à ce dernier mo-

ment où le monde ne sera plus pour lui, & où il cessera d'être pour le monde ? Et la vue seule de ce qu'il est, même dans l'éclat de la plus belle vie, ne suffiroit-elle pas pour le préserver des plus légers sentimens de l'orgueil & de l'amour propre ? Sur quelque partie de lui-même en effet qu'il tourne ses regards, que de miseres, de foiblesses, d'infirmités qui le dégradent ! *Homo natus de muliere repletur multis miseriis.* S'agit-il de sa volonté ? Qu'y verra-t-il autre chose, qu'irrésolution & incertitude de ce qu'elle veut elle-même, & de ce qu'elle doit vouloir, que foible inclination pour le bien, que penchant violent pour le mal, qu'indépendance affectée pour enfreindre les ordres du ciel, que soumission pleine de bassesse pour obéir à la passion qui commande ? S'agit-il de son entendement ? Qu'y découvrira-t-il ? que des vues bornées & incertaines, insensibles au caractere distinctif du faux & du vrai ; qu'une confiance présomptueuse qui le porte à juger de ce qu'il ne voit pas, même de ce qu'il ne peut voir ; & qui le rend

Job. 13.

dans ſes déciſions presque toujours favorable à la cupidité dont les ténebres offusquent le peu de lumieres qui lui reſtent ? S'agit-il de ſon cœur ? Que lui offrira-t-il ? que des deſirs impétueux, des nœuds outrés, des projets extravagans, des amours inſenſés ; que des ſentimens vifs & animés pour les objets qui lui ſont interdits, qu'un éloignement décidé pour l'ordre le plus légitime, pour les préceptes de la raiſon, les loix de la ſociété, & l'empire de la religion ? S'agit-il enfin de ſon imagination ? Qu'aura-t-elle à lui préſenter ? que des déréglemens, des biſarreries, des caprices qui le font changer de ſentimens & d'idées à chaque inſtant ; paſſer tour à tour de la plus ſombre triſteſſe à la plus exceſſive gaieté, & qui le rendent bientôt auſſi différent de lui-même, qu'il l'étoit déjà de l'homme raiſonnable ? Qu'il ſe conſidere enfin, ſoit dans l'ordre de la nature, ſoit dans l'ordre de la grace : dans l'ordre de la nature, ſon principe eſt le néant ; dans l'ordre de la grace, il eſt au-deſſous du néant même, c'eſt-à-dire pécheur. Que de titres

d'humiliation, supérieurs à tous les titres de noblesse & de grandeur dont peut s'enorgueillir l'humanité !

Oui, je le sçais, tout parle pour humilier ici-bas l'orgueil de l'homme, & cependant, plein de lui-même, l'homme paroît tirer vanité de son imperfection & de sa foiblesse. Il se déguise ses vices les plus grossiers sous le nom de vertus ; ou les fait disparoître sous l'assemblage pompeux des titres, des dignités qui le cachent à ses propres yeux, comme aux yeux des peuples. De quel principe a donc pu provenir dans le même être, ce mêlange bizarre de tant de foiblesse & de fierté, de tant d'amour propre & de bassesse ? Ah ! répond le Prophete, les hommes ont oublié qu'ils étoient mortels ; ils ont détourné les yeux de cette catastrophe terrible qui doit détruire les fondemens ruineux de leur fierté, & delà cet orgueil étrange, si peu convenable à ce qu'ils sont ; *Quia non est respectus morti illorum, ideò tenuit eos superbia.* Pr. 72. Présentez-leur seulement la cendre de la mort ; elle fut la punition de l'orgueil

humain dans le premier des hommes ; elle en ſera le remede efficace dans ſes descendans. Semblable à ce grain de ſable détaché de la montagne, dont parle Daniel, cette poignée de cendres, où la mort doit réduire les hommes les plus ſuperbes, briſera dans eux ce coloſſe d'orgueil, qui n'avoit pour fondement que la pouſſiere & l'argille. *De monte abſciſſus eſt lapis, & comminuit teſtam.* Eh ! comment leur folle préſomption ne viendroit-elle pas ſe briſer à cet écueil univerſel des paſſions humaines ? Parlez, qui êtes-vous, dirois-je à ces hommes ſans ceſſe infamés d'eux-mêmes ? Produiſez-nous les titres qui vous ſéparent à vos yeux du reſte des humains ? Dan. c. 2.

Quelle eſt la ſource de votre orgueil ? Seroient-ce les talens diſtingués de la nature ? étendue, pénétration de génie, capable des affaires les plus épineuſes, des productions les plus ſublimes, de la plus profonde politique ? Je ne vous dirai point ici que la modeſtie eſt ordinairement la compagne fidelle des grands talens, & qu'au jugement de l'expérience, elle

en fut toujours le plus sûr indice. Il faut à l'amour propre qui vous domine, des leçons plus efficaces & plus puissantes ; recevez-les de la mort. Encore quelques années de vie, & ce trésor de connoissances incertaines & bornées, dont vous êtes enflés, ne sera plus. Aux seules approches de cette mort qui ne discerne pas plus les talens que les grandeurs, vos idées confuses & sans ordre, annonceront le délire & la folie substitués à la culture & à la sagacité de vos esprits, jusqu'à ce fatal instant qui détruira, sans retour, le fruit de tant d'années de veilles & de travaux. Pensée qui rendoit Salomon humble & modeste, au milieu des trésors de sagesse & de science qu'il possédoit, ne suffiroit-elle pas, cette pensée même, pour étouffer dans vos esprits l'orgueil d'un vain sçavoir toujours si approchant de l'ignorance ? *Unus & stulti & meus occasus erit.* Eccli, c. 2.

Quelle est la source de votre orgueil ? Seroient-ce les dons de la faveur ou de la fortune ? Opulence sans bornes, emplois éclatans, dignités

brillantes ? Je pourrois vous dire qu'un pareil lustre ne fut pas toujours le prix du mérite, qu'il devint même souvent le salaire honteux de la foiblesse & du crime. Mais de telles réflexions changées d'ordinaire en autant de vérités pour les hommes de fortune & d'opulence, les irriteroient plutôt que de les réformer. Qu'ils écoutent donc le langage de ce jour, si redouté des grands & des riches du monde ; jour où la mort faisant rentrer la nature dans ses droits, renversera ces distinctions frivoles de rang & d'état qui doivent trop souvent leur origine à l'usurpation ; rapprochera le plus fier conquérant, du plus vil de ses soldats ; le plus grand magistrat, du plus humble de ses cliens ; & le maître le plus impérieux, du plus soumis de ses esclaves. Cette poussiere commune du tombeau, Heureux du siecle, ne fait-elle pas disparoître à vos yeux cette inégalité de fortune qui ne vous laisse que du mépris pour le commun des hommes ! *Parvus & magnus ibi sunt, & servus liber à Domino suo.* Job. c. 6.

Quelle est la source de votre or-

gueil ? Seroient-ce les préſens fortuits de la naiſſance ? Réputation, gloire, grands noms hérités d'une longue ſuite d'ancêtres, victimes de leur zele, pour la défenſe de l'égliſe ou de l'état? Souvent, hélas ! la raiſon vous fit entendre que la gloire des peres, loin d'honorer des enfans qui ne leur reſſemblent pas, ne ſert qu'à mieux dévoiler leur foibleſſe, & l'impuiſſance où ils ſont de s'élever jusqu'à eux. Mais la raiſon, trop foible contre l'amour propre, n'a rien gagné jusqu'à ce jour ſur votre orgueil obſtiné. Mieux inſtruits par les cendres de vos ancêtres, conſidérez un moment ce qu'ils ſont, leurs héritages, leurs noms, leur gloire paſſée qui vous annoncent ce qu'ils furent, vous annoncent encore mieux ce qu'ils ne ſont plus; & le titre de mortel, ſupérieur à tous les titres qu'ils vous ont laiſſés, ne vous dit-il pas ce que vous êtes vous-mêmes; c'eſt-à-dire un peu de pouſſiere animée, & dont la mort venant à déranger les foibles organes qui la font agir, la confondra bientôt avec cette terre, que vous foulez avec tant d'arrogance & de fierté. Au-

jourd'hui vous vivez comme des dieux, & demain peut-être vous mourrez comme des hommes. *Dii estis, & sicut homines moriemini.* Pſal. 81.

Quelle eſt la ſource de votre orgueil? Seroient-ce ces graces extérieures, ces attraits, ces agrémens naturels, ſoutenus de tous les charmes de l'artifice, que peut inventer l'envie de plaire? Vainement vous rappellerai-je ici ce que l'on vous dit tant de fois, ſans vous perſuader, que la beauté eſt une ombre paſſagere, une glace facile à ternir, une fleur dont un ſouffle peut altérer l'éclat, un tréſor expoſé ſans ceſſe aux ravages du tems & des maladies; votre fierté toujours égale a ſurvécu à l'image de tant de périls, qui vous laiſſent encore l'eſpérance d'échaper à ces disgraces ſi communes; un coup d'œil ſur la difformité de la mort vous en dira plus que tous mes discours. Venez donc, ſuivez-moi, ouvrez ce tombeau; *Veni & vide.* Y voyez-vous cette beauté trop fameuſe qui fut ſon idole à elle-même, & celle de tant d'adorateurs profanes? Dans les bras de la mort que préſente-

t-elle à vos yeux ? Un cadavre défiguré qui inspire plus d'horreur & de dégoût dans un instant, qu'il n'inspira d'amour & de passion dans les plus belles années de sa jeunesse. Mais quoi ! vous frémissez à cet aspect, femmes du monde ; vous fuyez ; voilà cependant la destinée inévitable qui vous attend. Considérez ces restes effrayans de la beauté humaine, reconnoissez-vous aux traits hideux qu'ils vous présentent. Ainsi ce corps, le sujet de votre vanité, l'objet de vos complaisances, sera-t-il l'objet affreux des regards du monde ? Ainsi fuiront à votre aspect vos amis, vos proches,
Ps. c. 14. vos adorateurs insensés ; *Concidit cadaver tuum, & operimentum tuum erunt vermes.*

Quelle que puisse être enfin, mon cher Auditeur, la source fatale de cet orgueil aveugle, qui ne vous laisse d'estime & d'amour que pour vous-même, je vous rappelle à cet état de destruction où l'empire de la mort vous réduira. Du milieu de ses ténebres, partira le trait de lumiere & de grace que Dieu vous réservoit encore.

Ce tombeau qui doit abſorber enfin tout ce qui vous diſtingue aux yeux du monde, abſorbera d'avance, pour ainſi parler, cet amour propre qui vous aveugle & qui vous joue; & la vue de ce que vous ſerez un jour, vous inſtruira mieux que toute l'éloquence humaine, de ce que vous êtes en effet. Dans ces momens de vaine eſtime pour vous-même, où l'illuſion de l'orgueil vous fait accroire, que vous êtes quelque choſe; non, ſi cette idée vous éclaire & vous guide, non, dès-lors je ne crains plus de voir dans vous ces hauteurs inſupportables, ces dédains, ces mépris outrageans, pour tant d'hommes de même eſpece & de même nature que vous; ces haînes, ces averſions, ces antipathies éternelles pour quiconque n'a pas la baſſeſſe de plier devant vous; ces fureurs ridicules qui vous ſaiſiſſent, dès que l'on manque aux moindres déférences que l'on vous doit, ou que vous prétendez vous être dues. Dès-lors je ne crains plus de voir dans vous, ces jalouſies ſecrettes ou éclatantes de tous les mérites qui oſent vous faire

ombrage ; cette malignité constante à déprimer tout ce qui attire les plus justes applaudissemens, sans paroître chercher votre suffrage ; cet attachement opiniâtre à vos propres idées, que vous regardez vous-même, & voulez faire regarder au monde comme des oracles. Autant de fruits malheureux de cet excès d'orgueil & d'amour propre, où vous entretient l'oubli seul de la mort, & qui ne tiendront point contre le souvenir de l'état humiliant où elle doit vous réduire, vous & tous vos mérites purement humains : *Quia non est respectus morti illorum, ideò tenuit eos superbia.*

Je sçais néanmoins, comment notre orgueil anéanti par cette destruction désolante pour l'humanité, met tout en œuvre pour en affoiblir l'horreur & la crainte à nos yeux. C'est en effet cet orgueil toujours regnant jusques sous la loi du Christianisme, qui persuade aux sages & aux héros du monde, que c'est une vertu de mépriser la mort, & une lâcheté de la craindre ; qui porte les grands du siecle, à faire étaler le luxe & la magnificence, jus-

ques sur les tombeau qui doivent renfermer leurs cendres ; pour ôter aux ombres de la mort ce qu'elles ont d'effrayant, par le spectacle de la vanité mondaine. C'est ce même orgueil qui établit pour les hommes fameux, la vaine pompe de ces éloges funebres, qui loin de les venger du triomphe de la mort sur toute leur grandeur, ne servent qu'à illustrer sa victoire & la faire mieux connoître, en exagérant le mérite & l'éclat des victimes qu'elles vient d'abbatre & d'immoler sans retour. C'est ce même orgueil qui dans tous les tems a flaté les esprits distingués par leur culture & leur capacité, qu'ils renaîtroient dans les monumens durables de leur sçavoir ; les peres, qu'ils renaîtroient dans leurs enfans également héritiers de leurs biens & de leurs vertus ; les citoyens zelés, que la gloire de leurs services se perpétueroit avec leur patrie ; les bienfaiteurs généreux, que leurs bienfaits éterniseroient leur souvenir dans mille cœurs reconnoissans ; les amis tendres & passionnés, que la meilleure partie d'eux-mêmes, c'est-à-dire la

tendresse de eur ame passeroit dans celle de leurs amis, pour leur donner au-delà du tombeau, des pleurs& des regrets éternels. C'est enfin cet orgueil qui a dit, depuis la naissance du monde, à tout ce qu'il y a d'hommes célebres & distingués pendant leur vie, que leurs noms & leur gloire transmis à la postérité la plus reculée, leur répondoient d'une immortalité qui les vengeroit de la loi commune.

Mais hélas ! vains artifices, pitoyables ressources de l'amour propre, pour adoucir à l'homme, l'idée humiliante de cette destruction fatale dont ne peut se garantir l'humanité ! Reconnoissez ici votre illusion & votre erreur, mortels orgueilleux. Eh ! que peuvent communiquer à l'homme qui n'est plus, soit les trophées de la victoire, soit les monumens de la vanité, soit les éloges de la flaterie ? Que peuvent donner à l'homme une fois enseveli dans l'ombre du tombeau, & les retours de la reconnoissance, & les regrets de l'amitié, & les transports de l'estime & de l'admiration la

plus juſte de la part du monde ? Vous le ſçavez, un être chimérique aſſujetti à la mémoire fragile des hommes, qui lui ſurvivent, tandis que ce qu'il étoit ici-bas, que ce qui le diſtinguoit ſelon le monde, ne ſera plus que cendre & pouſſiere. Non, il n'eſt point de vraie conſolation pour l'orgueil de l'homme, contre la penſée humiliante de la mort, puiſqu'il ne faut que cette penſée pour détruire dans ſon ame, l'eſtime & l'amour dont il eſt épris pour lui-même ; & pour faire naître dans ſon cœur cette humiliation profonde, dont le ſentiment eſt la diſpoſition prochaine à l'eſprit de pénitence. Enfin le dernier obſtacle qui s'oppoſe à la réconciliation de l'homme coupable avec ſon Dieu, ſur-tout s'il eſt né dans l'opulence & dans la grandeur, c'eſt la crainte d'une vie auſtere & mortifiée ſous la loi ſévere du Chriſtianisme. Mais qu'il conſidere la mort, comme le paſſage du tems à l'éternité, c'eſt de quoi lui faire vaincre la frayeur qu'il a conçue de cette vie auſtere & pénitente qui

doit être son partage, depuis le péché.

3°. Et en effet, mes chers Auditeurs, quel courage ne doit pas inspirer à l'homme dans les combats continuels, que l'exercice de la vertu demande, le souvenir de ce moment unique, qui doit décider irrévocablement de son éternité ? Eh ! que ne fait-on pas tous les jours, pour s'assurer une situation heureuse pendant quelques années qui restent à passer sur la terre ? Travaux, chagrins, dégoûts, ennuis, tout est dévoré. Repos, santé, réputation même, tout est sacrifié, pour l'assurance d'un état, dont la durée, malgré les plus sages mesures, ne peut égaler au plus que celle de la vie. Eh ! que sera-ce donc, Chrétiens, si à l'idée d'une fortune temporelle & passagere, vous substituez dans vos esprits l'idée plus puissante encore d'un état qui commence à la mort pour ne finir jamais ? Et cette unique pensée pourroit-elle ne pas être un principe efficace de mouvement & d'action, pour un cœur chrétien, fût-il devenu le plus lâche de tous les cœurs,

& le plus ennemi des auſtérités de la vie chrétienne ?

Car enfin, doit ſe dire à lui-même tout homme éclairé des lumieres de la foi ſur les ſuites éternelles de la mort ; je ſçais que, de quelque côté que l'arbre tombe, il y demeurera, c'eſt-à-dire que le moment de ma chute décidera de mon ſort éternel ; *Lignum in quocumque loco ceciderit, ibi erit.* Je ſçais que ce ſort irrévocable eſt attaché aux efforts continuels de la vie préſente, & que Dieu, ſans chercher dans moi ce mérite digne de la grace de la perſévérance, (mérite que nul mortel n'eſt capable d'acquérir,) ne refuſera pas néanmoins à la ferveur de mes œuvres, cette grace du dernier inſtant qui doit décider le bonheur de mon éternité. Or, le courage plus qu'humain qui fait les vrais pénitens devant Dieu, ce feu ſacré de la charité, ce zele des bonnes œuvres, que Jeſus-Chriſt eſt venu allumer parmi ſes diſciples, ne feroit-il pas dans vos cœurs l'effet naturel de ces réflexions ſalutaires, ſi vous en étiez pénétrés par la méditation, comme vous

Eccli. c. 11.

devez l'être ? Mais qu'arrive-t-il ? Le voici, mes chers Auditeurs, & voici en même tems, ce qui doit arrêter le fruit de ces idées si puissantes par elles-mêmes : c'est que si vous pensez quelquefois à la mort, malgré l'horreur qu'elle vous inspire, c'est toujours en faisant effort, pour détourner les yeux de l'abîme de l'éternité où elle nous précipite. On pense à la mort sans doute ; & comment n'y pas penser, au milieu d'un monde composé d'hommes mortels qui tombent à chaque instant sous ses coups ? Mais comment, & pourquoi pense-t-on à ce terme fatal où doivent aboutir tous les hommes ? Vous le sçavez, si ce n'est pas pour prévenir, autant qu'il est possible, ou pour différer ses atteintes ; si ce n'est pas pour assurer contre ses surprises, le succès d'une intrigue ; pour régler des intérêts dont une mort précipitée pourroit décider contre nos volontés. Si l'on pense à la mort, vous le sçavez, si ce n'est pas, pour se faire des principes qui la fassent regarder d'un œil tranquille & indifférent, pour chercher des raisons de n'y pas penser, &

même de la mépriſer, par une fauſſe idée de bravoure, auſſi peu ſéante au Chrétien, qu'elle eſt peu naturelle à l'homme. Et vous ſçavez ſi jamais l'on y penſe, tout Chrétien que l'on eſt, pour la méditer comme le commencement de l'éternité. Voilà, dit un Pere de l'égliſe, ce qui rend le cœur de l'homme ſi peu ſenſible à la crainte de la mort, & ſi indolent à s'y préparer. On ne la craint pas, dit ce Pere, parce que l'on ſe plaît à fermer les yeux ſur l'abîme éternel qui la ſuit. *Nil timent, quia nil vident.*

Mais méditez la mort, comme le commencement de l'éternité, vous, Philoſophes indolens, qui paroiſſez l'attendre de ſang froid, ſans la deſirer ni la craindre, & bientôt votre foible philoſophie déconcertée, vous laiſſera ſurpris vous-mêmes du peu de ſolidité de ſes principes qui vous raſſurent. Vous n'inſulterez plus alors, comme des ames vulgaires & puſillanimes, cette multitude de Chrétiens, plus ſenſés que vous-mêmes, qui ne peuvent ſoutenir ſans frayeur l'aſpect de la mort dont le moment décidera

tout. Troublés & confondus comme eux, à la simple vue de l'immortalité qui doit la suivre, & qui fera de nous des élus ou des réprouvés, une activité raisonnable & chrétienne remplacera dans vous, cette indolence philosophique, dont l'homme qui ne pense pas au-delà du tems, se fait une gloire & un mérite même; & vous conviendrez que ne pas craindre la mort envisagée sous cet aspect, si ce n'est pas le plus grand effort de la sainteté qui fait les héros du Christianisme, c'est le trait le plus marqué d'extravagance & de folie dont l'humanité soit capable. *Nil timent, quia nil vident.*

Mais considérez la mort, comme le commencement de l'éternité, vous, hommes malheureux, livrés dans la vie présente, aux disgraces de la fortune & aux atteintes de la douleur; & alors, au lieu de ces mélancolies sombres & desespérantes, qui vous font détester la vie, appeller la mort à votre secours, & attenter sur vous-mêmes, pour terminer vos malheurs; vous recevrez cet état de tribulation

qui

qui vous désole, comme un présent du ciel, dont vous blasphêmez la Providence toujours pleine de bonté jusques dans ses rigueurs. Un siecle de peines, de souffrances, de calamités passageres, ne vous paroîtra point trop, quelle que soit votre impatience naturelle, pour vous disposer à cet instant décisif dont votre éternité dépend; & vous avouerez malgré vous-mêmes, que si vous avez eu la foiblesse de souhaiter la mort comme le dernier terme de vos miseres, c'étoit sans penser qu'elle devoit être le premier moment de votre sort immuable & éternel. *Nil timent, quia nil vident.*

Mais envisagez la mort, comme le commencement de l'éternité, vous, guerriers intrépides, qui paroissez, en toute occasion, voler au-devant d'elle & la chercher avec ardeur, loin de la craindre; & bientôt pleins d'un sage mépris pour cette bravoure imprudente, qui mille fois vous a fait risquer l'éternité, les périls de la mort inséparables de la gloire de votre état, éloigneront de vos mœurs cet esprit de licence qu'il semble traîner après

lui. Dans le sein du bruit & du tumulte des armes, vous n'en écouterez pas moins la voix de la conscience, qui vous rappelle au devoir. La pénitence chrétienne, mesurée dans vous, sur les occasions fréquentes de mort & de péché qui vous environnent, fera de votre fidélité même au Dieu des armées, le fondement de votre fidélité aux ordres du prince pour qui vous combattez. Vous n'affronterez plus le trépas, que lorsque Dieu le permet & l'ordonne, & votre valeur, réglée desormais par la religion, reconnoîtra la folie de cette jeunesse téméraire, qui ne cherche dans les combats qu'une mort glorieuse & couronnée de lauriers, sans réfléchir sur l'éternité heureuse ou malheureuse qui l'accompagne. *Nil timent, quia nil vident.*

Mais regardez la mort, comme le commencement de l'éternité, vous, vindicatifs insensés, que la fureur des duels saisit au moindre outrage fait à votre personne, ou à la dignité de votre rang; & le feu de la haîne & de la vengeance qui vous anime va s'éteindre à l'instant dans vos cœurs; &

la vue seule de l'éternité, prête à vous engloutir au sortir de la vie, va vous faire détester des combats également proscrits, par les loix de l'état & de la religion. Oui, fussiez-vous déjà dans l'arêne, acharné contre l'ennemi le plus odieux, si cette image de l'éternité se présente à vos esprits, le glaive dont vous êtes armés, vous tombera des mains. Toute la confusion qui peut accompagner aux yeux du monde cette douceur aussi raisonnable que chrétienne, ne balancera pas, dans votre estime, le danger prochain d'une mort qui vous précipite dans l'abîme de l'éternité. Pour vous soustraire à ce péril, seul vraiment à craindre, le sacrifice de la gloire du tems vous deviendra facile; &, comme les martyrs de l'église, vainqueurs des tyrans, aux dépens de leur honneur même, vous triompherez de la tyrannie des maximes du monde, moins honteux du deshonneur chimérique, dont vous couvrira le jugement des insensés, que de la passion farouche, qui jettant le trouble dans votre ame, vous précipitoit vers la

mort, sans vous laisser le moment de reconnoître l'avenir éternel qui la suit. *Nil timent, quia nil vident.*

Mais contemplez la mort, comme le commencement de l'éternité, vous, sages mondains, politiques éclairés, toujours remplis de mille vains projets renfermés dans les bornes du tems; & dédaignant alors ces plans magnifiques d'une vie glorieuse, que vous vous tracez à vous-mêmes, sur un avenir toujours incertain, vous ne songerez plus qu'à vous former le plan d'une vie pénitente & chrétienne, sur l'éternité assurée qui suit la mort. Confus de ces efforts incroyables, de ces immenses préparatifs, que vous faites sans cesse, pour illustrer une vie de quelques jours, une carierre de quelques pas que vous avez à parcourir, vous reconnoîtrez la vanité sensible de vos projets, le néant de ces grandes bagatelles, où vous êtes toujours plongés. Un acte de contrition, de pénitence; une œuvre de charité, de miséricorde; une pratique de piété chrétienne, un sentiment de religion, d'amour pour Dieu, vous

paroîtront alors quelque chose de plus grand, de plus relevé, que ces brillans embarras du siecle, qui n'ont nul rapport à cette éternité, dans le sein de laquelle vous fait entrer la mort; mais dont vous aimez à perdre le souvenir, pour être exempt de vous y préparer & de la craindre. *Nil timent, quia nil vident.*

Enfin ne séparez jamais de l'idée de la mort qui vous attend, l'image accablante de l'éternité qui la suit, vous tous, hommes pécheurs, si peu troublés à son aspect, dans le calme funeste dont vous jouissez; & j'ose répondre que vos consciences remplies d'effroi, succomberont, pour ainsi dire, sous le poids de cette unique pensée, dont vous n'osez faire l'objet ordinaire de vos réflexions: que cette idée seule, présente à vos esprits, portera surement la componction dans vos cœurs; & que cette vie austere dont le tableau effrayant pour l'amour propre, fait échouer tous vos projets de conversion & de pénitence, vous paroîtra trop douce encore, comparée avec l'éternité que

la mort vous présente, comme la peine ou la récompense infaillible de vos œuvres.

Eh ! n'est-ce pas en effet cette image de la mort, suivie de l'éternité, dans les principes de la foi, qui sous l'empire du Paganisme, soutenoit la patience, l'austérité, la ferveur de ces premiers Chrétiens, nos peres & nos maîtres dans la loi de Jesus-Christ ? N'est-ce pas cette image de la mort suivie de l'éternité, qui depuis la naissance du Christianisme, a peuplé les déserts & les solitudes de tant d'illustres pénitens, de saints anachoretes, dont la vie prodigieuse est une espece de mystere aux yeux du monde, & devient quelquefois l'objet de ses railleries & de ses blasphêmes ; parce que ce monde toujours inattentif au moment de l'éternité qui les occupoit sans cesse, ne peut sentir la force du principe plus qu'humain qui les faisoit agir? N'est-ce pas cette image de la mort suivie des profondeurs de l'éternité, qui remplit encore de nos jours, les monasteres & les cloîtres, de religieux fervens, de vierges

ſages & chrétiennes, qui ſe diſpoſent par une vie de ſouffrances, qui les fait mourir en quelque ſorte à tous les inſtans, à cette mort réelle qui doit fixer leur état pour jamais ? Et pour vous animer vous-même, mon cher Auditeur, à ce qu'il y a de plus rigoureux & de plus auſtere dans la vie chrétienne, que faudroit-il de plus que cette unique penſée qui a produit dans tous les âges du monde tant de miracles de converſion & de pénitence? Oui, Chrétiens, cette penſée qui nous rappelle à la fois, & la ſéparation éternelle du monde, & la deſtruction humiliante de l'humanité, & le paſſage du tems à l'éternité ; oui, cette penſée de la mort, ſi fertile en vertus, ſurtout depuis la connoiſſance répandue du Chriſtianisme, elle conſerve encore ſa fécondité de nos jours : & ſi vous ſçavez la méditer, elle ſera toujours capable de vous détromper du monde & des vanités du monde, de détruire dans vous l'eſtime & l'amour de vous-mêmes, de diſſiper toutes vos craintes ſur cette vie auſtere & mortifiée que le Chriſtianisme vous impoſe ;

en un mot elle aura toujours la vertu de renverser tous les obstacles qui s'opposent à votre pénitence ; j'ajoute, de retrancher tous les délais de votre pénitence, c'est ce qui va faire le sujet de la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

L'ARREST de mort est porté contre tous les hommes, depuis le moment qu'ils existent, *Statutum est omnibus hominibus semel mori.* Mais quand s'exécutera sur chacun d'eux ce terrible arrêt ? De quelle maniere, en quelles circonstances s'exécutera-t-il ? Ce sont là, Chrétiens, de ces secrets, réservés à Dieu seul, comme au souverain arbitre de nos jours. Soumis au cours ordinaire de la Providence, & condamnés dès-lors à ignorer jusqu'à la fin, si le moment actuel de notre vie, ne sera pas le dernier qui nous reste à couler sur la terre, nous ne pouvons nous assurer que de l'instant présent dont nous jouissons, à peine

Ad Hebr. c. 9.

commencé, qu'il a ceſſé d'être. Toutes les lumieres, ou plutôt toutes les conjectures humaines ſur l'avenir, ne nous ôteront pas cette incertitude où Dieu a voulu nous laiſſer vivre ſur le moment qui doit nous arracher au monde, aux richeſſes, aux honneurs, aux plaiſirs, ainſi qu'aux miſeres, aux chagrins & aux humiliations du monde.

Or, mes chers Auditeurs, c'eſt cette incertitude du moment fatal de l'éternité, qui, ſelon la maxime du ſage, doit déterminer efficacement l'homme coupable, à retrancher tous les retardemens de ſa pénitence; *Non tardes converti ad Dominum.* Pourquoi? Parce que pour peu qu'il differe à ſe repentir, il doit toujours craindre d'être ſurpris par la mort, dans l'impénitence où il veut continuer de vivre. Raiſonnez en effet, tant qu'il vous plaira, Chrétiens, qui vous flatez d'être à l'abri de pareilles ſurpriſes, ce ſera toujours une inſigne témérité de votre part, pour ne pas dire une extravagance & une folie, de Eccli. c. 5.

compter, dans la grande & unique affaire de votre salut, sur un avenir toujours soumis à l'incertitude de la mort. Car, examinez sincerement ici, sur quoi vous fondez cette espérance frivole, que le tems ne vous manquera pas au besoin, & que ces momens prochains, ou éloignés, que vous destinez à la pénitence, ne seront pas prévenus par celui de la mort. Ce n'est pas sans doute sur les lumieres de la raison que vous fondez cette espérance qui vous rassure contre de pareilles surprises. La raison vous dit sur ce point que vous pouvez être surpris par la mort, comme vous pouvez ne pas l'être. C'est encore moins sur la foi de l'expérience que peut se fonder un pareil espoir. L'expérience vous dit qu'il est plus probable que vous serez surpris par la mort, si vous différez à vous convertir, qu'il n'est probable que vous ne le serez pas. Ce n'est pas enfin sur les promesses de l'écriture que vous pouvez présumer d'une pénitence tardive & différée. L'écriture vous dit que vous serez infailliblement surpris par la mort, si

vous différez à vous convertir. Trois réflexions, dont la force réunie ne vous permet pas de différer un moment à revenir à Dieu. Ne perdez rien de cette importante morale, Chrétiens téméraires, vous qui vous faites un jeu de risquer le salut de votre ame, à tous les instans de votre vie.

1°. Interrogez d'abord votre raison, pour juger sainement des délais téméraires de votre pénitence; je ne dis pas cette raison présomptueuse qui a cru pouvoir pénétrer dans les ténebres de l'avenir, qui a osé chercher la connoissance de cet avenir toujours inaccessible à ses foibles lumieres, dans les astres du firmament, dans les entrailles des animaux, dans les traits les plus indifférens dont l'auteur de la nature a marqué ses ouvrages; cette raison, également aveugle & téméraire, crédule & superstitieuse, qui abuse évidemment de ses connoissances, pour s'égarer sur ce qu'il n'est pas en son pouvoir de connoître, ne pourroit que vous égarer, que vous tromper vous-mêmes. Mais interrogez cette raison prudente & sa-

ge, qui ne se flate point de sçavoir ce qu'elle ignore, qui sçait les bornes que le ciel a prescrites à son intelligence, & qui n'entreprend point de les passer; cette raison d'autant plus éclairée dans ses jugemens qu'elle présume moins de ses lumieres, ne vous dira-t-elle pas que tous ses efforts étant inutiles, pour percer les profondeurs de cet avenir qui lui cache le terme invisible de vos jours, elle ne peut vous garantir avec certitude, un seul moment de vie. Que si vous pouvez vivre encore une longue suite d'années, vous pouvez également mourir, à l'instant que je parle, & que l'un & l'autre étant également possible, c'est une imprudence inexcusable de différer une pénitence, dont le moment toujours attendu, ne viendra peut-être jamais.

Eh! qu'auriez-vous à répliquer, Chrétiens impénitens, à cette raison victorieuse de vos vains prétextes, qui vous retiennent dans la disgrace de votre Dieu? Lui opposerez-vous ces apparences trompeuses, qui nourissent dans tous les hommes l'espoir

d'une longue vie ? La force, la santé, la jeunesse, les précautions de la sobriété, le pouvoir des remedes humains ? Mais la raison vous répliquera, que ce ne sont point là de surs garans de la vie parmi cette foule d'accidens qui la menacent de toutes parts. Qu'à considérer seulement cette variété presque infinie de ressorts délicats & fragiles, dont dépend la vie du corps humain, c'est une espece de prodige que l'homme puisse vivre un seul jour, & conséquemment que vous courez autant de nouveaux risques de réprobation, que vous passez de nouveaux instans dans le crime. Or, courir à tous les instans le risque d'une éternité malheureuse, avoir sans cesse un enfer à craindre, & risquer à tous les instans de s'y précipiter soi-même, n'est-ce pas là de quoi faire à la fois l'opprobre de l'homme raisonnable, & celui de l'homme chrétien ?

Opposeriez-vous à la raison qui vous presse de retourner à Dieu, cette incertitude même du dernier moment qu'elle employe, pour condam-

ner vos délais imprudens ? Car voilà, mes chers Auditeurs, la vaine ressource qui vous reste contre la juste crainte d'être surpris dans le péché, & qui devroit sans cesse troubler vos cœurs. Sans considérer que vous pouvez être surpris par la mort dans l'habitude du crime, vous vous contentez de penser que peut-être vous ne le serez pas ; & l'incertitude même de la mort, ainsi considérée du côté favorable à votre indolence, ne sert qu'à vous retenir de plus en plus dans cette indolence même. Mais la raison répliquera, que le parti le plus sûr, est l'unique parti que doive prendre l'homme sensé, quand il s'agit d'assurer son éternité, & que rien n'est plus capable de dégrader l'homme, que de le voir traiter l'affaire éternelle de son salut, avec moins de prudence, que les affaires même du monde. Or convenez de bonne foi, esprits habiles & éclairés pour faire le mal, selon l'expression du Prophete, vous qui ne cessez d'être sages que dans le seul point où il vous est important de l'être, *Sapientes, ut faciant mala :* convenez qu'il n'en

Jerem. c. 4.

eſt point parmi vous, pour qui l'incertitude d'un moment qui doit décider d'une affaire d'honneur, ou d'intérêt, ne fût un motif toujours preſſant de vigilance ou d'action, ſur-tout ſi le ſuccès pouvoit dépendre de ſon attention & de ſon activité. Convenez que rien ne pourroit alors vous diſtraire du ſoin qui vous poſſéderoit. Que les parties de plaiſir, les amuſemens, les converſations, les ſpectacles du ſiecle, laiſſeroient à peine quelques traces dans votre ame; que toujours diſpoſés à ſoutenir votre gloire ou votre intérêt, vous vous reprocheriez comme une imprudence, de paſſer un ſeul jour, où le moment de la déciſion pourroit vous ſurprendre, hors d'état de défenſe; & que ſi vous étiez ſurpris en effet, vous ſeriez les premiers à vous condamner vous-mêmes, comme la cauſe de votre infortune.

Revenez maintenant ſur vous-mêmes, vous dit ici la raiſon, eſprits qui vous picquez en tout de ſageſſe & de prudence. Ce moment incertain qui doit décider à votre égard, je ne dis

pas d'un vain honneur, ou d'un léger intérêt, mais du seul intérêt, de la seule gloire qui doit toucher vivement votre cœur, c'est le moment irréparable de la mort. La promptitude de votre retour à Dieu par la pénitence, peut en assurer le bonheur; le moindre retardement dans le repentir, peut le rendre malheureux: votre sort qui en dépend une fois décidé deviendra irrévocable. Si vous êtes malheureusement surpris, vous ne pourrez en accuser que vous-mêmes. Quel autre parti vous reste-t-il donc à prendre, que de calmer par un prompt retour vers le Dieu offensé les cruelles inquiétudes, que doit traîner après soi le retardement d'une pénitence déjà trop différée? Retardement qui ne fait que trop voir, que votre sort éternel n'entra jamais dans l'économie de votre prudence toute humaine. *Sapientes ut faciant mala.*

Enfin opposerez-vous à la raison qui réprouve tous vos délais à rentrer en grace avec Dieu, les frayeurs, les allarmes de l'amour propre, à la vue d'une pénitence qui doit durer

peut-être un grand nombre d'années, si vous la commencez dès ce moment? Ah! mon cher Frere, la raison la moins subtile ne vous découvre-t-elle pas la vanité de ce frivole prétexte? Si je commence à me convertir dès ce moment, dites-vous, peut-être que je me prépare une pénitence de trente, de quarante, de cinquante années: mais peut-être aussi ne s'agira-t-il pour vous que d'une année, que d'un jour, que d'un moment. Peut-être que le ciel vous réserve la plus longue vie: mais peut-être aussi a-t-il marqué dès la jeunesse le terme de vos jours. On a vu des pénitens vivre un siecle dans les pratiques les plus austeres; mais combien en a-t-on vu offrir leur sacrifice, & le consommer presque dans le même instant?

Mais quand il s'agiroit pour vous de plusieurs années de pénitence, en est-ce trop, pour vous délivrer de cette crainte qui doit empoisonner tous vos momens, celle d'être surpris par la mort dans l'état du péché? En est-ce trop pour réparer la perte de tant d'années déjà passées dans l'inutilité,

& peut-être dans le crime ? En eſt-ce trop à côté de l'éternité qui ſeule doit être la meſure & la regle des idées de l'homme chrétien ? Ainſi vous parlera la raiſon, dès que vous l'appellerez à votre conſeil, Chrétiens imprudens, qui différez de rentrer ſous l'empire de la grace ; ainſi vous parlera-t-elle, appuyée ſur cet unique principe démontré par ſon évidence, que le moment de la mort étant incertain, vous pouvez en être ſurpris dans l'habitude du péché, comme vous pouvez ne pas l'être. Ce n'eſt donc point la raiſon qui vous raſſure contre les ſurpriſes de la mort, Chrétiens qui différez ſans ceſſe à vous convertir ; je n'ai beſoin que de ſes lumieres, pour vous regarder ſur ce point comme des inſenſés. Ecoutez maintenant la voix de l'expérience ; elle condamne vos retardemens plus ſenſiblement encore. La raiſon vous a dit ſeulement que vous pouvez être ſurpris dans l'état criminel, d'où vous différez à ſortir, comme vous pouvez ne pas l'être. L'expérience va plus loin, elle vous annonce qu'il eſt infiniment plus probable que

vous ſerez ſurpris par la mort, qu'il n'eſt probable que vous ne le ſerez pas.

2°. Et en effet, mes chers Auditeurs, s'il eſt vrai que la plûpart des Chrétiens ſont viſiblement ſurpris par la mort dans les différens âges de la vie ; s'il eſt également vrai, que parmi cette multitude de Chrétiens que la mort ſurprend tous les jours ; le grand nombre eſt de ceux qui, comme vous different, à ſe convertir. Ne devez-vous pas conclure avec moi ſur le témoignage de l'expérience, qu'il eſt plus probable que vous ſerez ſurpris vous-mêmes, & enveloppés dans le ſort déplorable de la multitude ? Or, douteriez-vous en premier lieu, que le grand nombre de Chrétiens ſoit réellement ſurpris par la mort ? Pour vous en convaincre, fixez votre ſouvenir ſur tant de morts, & ouvrez les yeux ſur tant de mourans qui diſparoiſſent de jour en jour du ſein de vos familles ; n'étoient-ce pas, de votre propre aveu, ou ne ſont-ce pas, pour la plûpart, des Chrétiens qui vivoient ſans penſer ſérieuſement à mourir ; des Chrétiens qui durant le cours de

leur vie, ne faisoient point leur principale affaire de se disposer à mourir ; des Chrétiens qui au dernier moment de leur carriere, auroient besoin d'une toute autre préparation que de celle de la vie, pour se disposer à mourir ? Or, dès que le grand nombre des Chrétiens, aux approches de la mort, auroient besoin de s'y préparer encore, dès-là je les regarde comme des hommes infailliblement surpris par une mort imprévue. Pourquoi ? Parce que de quelque maniere que la mort les frape, elle ne leur laisse point le tems nécessaire à la préparation dont vous convenez vous-mêmes qu'ils auroient besoin dans ces derniers momens.

Car enfin, quelque grande que puisse être la variété des accidens qui font aboutir l'homme au terme fatal du tombeau, l'expérience vous apprend, comme à moi, qu'il n'est, pour ainsi m'exprimer, que trois routes différentes pour nous y conduire. En effet, ou bien la mort est tout-à-fait subite & imprévue. C'est un accident, tel qu'il en est une infinité de possibles pour

chacun des hommes, & qui ne laisse nul intervalle entre la mort & la santé la plus parfaite ; & vous avouerez sans doute que l'homme qui arrive par cette voie au terme de la mort, sans avoir eu le tems même de sentir le coup mortel qui l'arrache au monde, n'a pas eu le moment de s'y préparer, & de se convertir. Ou bien la mort est moins rapide & moins précipitée dans le coup dont elle frape sa victime, mais également prompte & subite, si vous la considérez relativement à la conscience & au salut. C'est un assoupissement mortel, c'est un égarement d'esprit, c'est un transport violent dont le premier effet est d'ôter au mourant l'usage des sens & de la réflexion; & vous avouerez aussi qu'une telle mort qui ne permet pas au moribond de se connoître, qui commence par le priver de la vie raisonnable & naturelle, le met conséquemment dans l'impuissance absolue de se convertir. Ou bien enfin la mort s'annonce par un mal de langueur, qui tient le moribond long-tems suspendu, entre la crainte de la mort & l'espéran-

ce de la vie ; & alors même tout ce qui l'environne, ne contribue-t-il pas à le priver du tems nécessaire pour se préparer efficacement à bien mourir ?

C'est un ami, c'est une épouse, c'est un fils, qui s'accordent à le flater que son mal n'a rien de mortel : chacun conspire à nourrir son ignorance sur le danger éminent de son état. *Nescit quòd tempus prætereat, & mors appropinquet.* On craindroit de l'allarmer & d'aggraver son mal, en lui rappellant le souvenir & lui proposant la réception des derniers sacremens de l'église. Cependant la mort s'avance à grands pas vers cet homme, qui ne soupçonne pas encore ses approches au moment même qu'elle est prête à l'immoler. Déjà elle est peinte sensiblement sur son visage ; ses yeux à demi éteints vont bientôt se fermer pour jamais à la lumiere. Ah ! c'est alors que l'on s'empresse, mais inutilement, de lui fournir tous les secours dont l'église munit chacun de ses enfans aux approches redoutables de la mort. Le tems n'est plus pour cet homme mondain, qui ne vit encore

Eccli. c. 11.

que pour disputer quelques malheureux momens d'une vie animale qui le fait languir ; & malgré la durée des maux sous le poids desquels il succombe enfin, il meurt avec aussi peu de préparation devant Dieu, que si la mort l'avoit frapé tout à coup sans annoncer ses approches : exemples funestes que l'expérience renouvelle tous les jours sous vos yeux, & qui n'ont cessé de vous fraper, Chrétiens, que parce qu'ils sont devenus trop ordinaires.

Il est donc vrai que le grand nombre des Chrétiens est visiblement surpris par la mort, puisque, de quelque maniere qu'elle les ravisse au monde, elle ne leur laisse point le tems nécessaire à la préparation dont ils auroient évidemment besoin dans ces derniers & terribles instans. Mais seroit-il moins vrai que parmi cette foule de Chrétiens, que la mort surprend, le grand nombre est de ceux qui different, comme vous, l'ouvrage de leur conversion ? Ah ! mes chers Auditeurs, pour peu que vous ayez d'usage des mœurs du monde, vous jugerez

que c'eſt par de pareils retardemens que tant de Chrétiens ſe voyent conduits aux portes de la mort, ſans avoir penſé ſérieuſement à rentrer en grace avec Dieu. Il eſt peu de Chrétiens en effet qui ne veuillent enfin ſauver leur ame. Tous, ſi vous exceptez un petit nombre de libertins, qui, dans le ſein du Chriſtianisme, ont perdu le don de la foi par un juſte châtiment du ciel; tous éprouvent quelque deſir de converſion & de ſalut qu'ils ſe promettent d'effectuer un jour. Ils ſont même intimement perſuadés, pour la plûpart, qu'il ne faut pas différer ſa pénitence à la mort, & que les pénitences tardives ſont presque toujours fauſſes & ſans mérite, malgré l'édification apparente qui les accompagne. Mais ſi, par une contradiction trop commune d'idées & de conduite, ils ne croyent pas devoir conſacrer encore à l'exercice de la pénitence le tems préſent dont ils jouiſſent, le ſeul tems néanmoins dont ils peuvent ſe répondre, parce qu'il eſt le ſeul qui ſoit en leur pouvoir : de là ces délais de converſion, toujours réitérés, où la mort inattendue

inattendue vient enfin les surprendre. Oui, voilà le grand principe de ces morts funestes, qui font trembler les Ministres de l'Eglise sur le sort éternel de tant de Chrétiens, qui les appellent à leur secours, quand le tems n'est plus de les secourir, & qui devroient vous faire trembler pour vous-mêmes, Chrétiens imprudens, qui différez sur mille vains prétextes de rentrer en grace avec Dieu.

Eh! ne différoient-ils pas, comme vous, à borner leurs desirs & leurs projets ambitieux, à prendre enfin des sentimens dignes des disciples d'un Dieu humilié, ces hommes, que vous voyez mourir sous vos yeux, possédés encore du desir le plus vif de s'aggrandir & de s'élever au-dessus de leur état, au moment même où il ne doit plus y avoir pour eux sur la terre ni fortune, ni état, ni dignité, ni grandeur?

Ne différoient-ils pas, comme vous, à retrancher la licence effrénée de leurs mœurs, & à réparer devant Dieu la dissolution de leurs plaisirs, ces hommes, que vous voyez mourir encore

esclaves des voluptés sensibles ; que vous voyez mourir sans avoir jamais efficacement rompu les liens funestes qui les attachoient au crime encore plus qu'à la vie, en ne les attachant à la vie que pour l'amour du crime même ?

Ne différoient-ils pas, comme vous, à éclaircir leurs soupçons trop légitimes sur la possession injuste de leurs richesses, ces hommes, que vous voyez mourir, possesseurs d'un bien injustement acquis, retenu plus injustement encore, & toujours multiplié par les artifices de la cupidité, aux dépens de tous les droits violés de la charité & de la justice ?

Ne différoient-ils pas, comme vous, à mettre ordre à leur conscience par un examen sérieux, ces hommes, que vous voyez mourir, aveuglés sur l'état de leur ame, sans avoir jamais bien pénétré le fonds d'une conscience dont ils craignoient de percer les horreurs, d'une conscience chargée d'une infinité de crimes, dont ils se déguiserent toujours l'énormité, la multitude & le scandale ?

Ne différoient-ils pas, comme vous, à s'occuper uniquement de la grande affaire de leur salut, ces hommes, que vous voyez mourir encore occupés de mille affaires du monde, qui ne sçauroient plus desormais les intéresser en rien, & qui absorbent cependant le peu d'attention dont ils sont capables dans les derniers instans qui leur restent pour se disposer à paroître devant le souverain Juge ?

Ne différoient-ils pas enfin, comme vous, à se convertir, tant de Chrétiens visiblement surpris au moment de la mort, que vous avez vu répandus dans vos sociétés, & que vous en avez vu disparoître ? Ne remettoient-ils pas, comme vous, à s'y préparer, de jour en jour, de mois en mois, d'année en année? Oui, présomptueux sur l'avenir, comme vous l'êtes dans la jeunesse, ils comptoient sur la raison propre de l'âge mûr pour l'exécution de leurs projets. Parvenus à l'âge de maturité, ils remettoient de nouveau à cet âge plus avancé, où les passions, devenues moins vives, semblent répondre d'une conversion facile. Toujours l'illusion

de l'amour-propre prolongeant à leurs yeux la vraie durée de leurs jours; ils n'ont jamais cru le moment du coup de la mort auſſi proche qu'il étoit d'eux. Ils ſe ſont vus au bout de la carriere, dont ils penſoient avoir encore une partie conſidérable à parcourir; & ils ont abouti, comme vous, à comparoître, les mains vuides, au tribunal du Seigneur, après une vie telle que la vôtre, féconde en deſirs & en projets de converſion pour l'avenir, & toujours ſtérile pour le préſent en ſentimens & en œuvres de pénitence. *Et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus ſuis.* Pſal. 75.

Car n'eſt-ce pas là, mes chers Auditeurs, au jugement de l'expérience que vous conſultez en tout, comme le premier oracle, n'eſt-ce pas là le progrès preſque infaillible de ces délais ſi ordinaires en fait de converſion, & dont vous craignez ſi peu pour vous-mêmes les terribles ſuites? Or après tant d'exemples funeſtes, dont vous êtes malgré vous les témoins, vous raſſurerez-vous encore dans vos retardemens téméraires à vous convertir,

sur la foi de la multitude dont vous suivez la trace? Oui, sans doute, il est vrai, & il n'est que trop vrai, que le grand nombre des Chrétiens differe, comme vous, à se réconcilier avec Dieu; mais est-il moins vrai que presque tous les Chrétiens sont visiblement surpris par la mort? Est-il moins vrai que parmi cette multitude de Chrétiens, que la mort surprend tous les jours au milieu de vous, le grand nombre est de ceux dont vous imitez les retardemens insensés? Et puisque vous marchez de plein gré par la même route, pouvez-vous éviter d'aboutir au même terme? Loin de vous rassurer, leur exemple même est donc ce qui devroit vous faire trembler sur votre état.

Cependant, me dites-vous, ne voit-on pas tous les jours mourir en vrais Chrétiens quelques-uns de ces hommes qui différoient leur conversion depuis long-tems? Ainsi, le croyez-vous avec le monde, mon cher Auditeur, parce qu'il est de votre intérêt de le croire ainsi, & de regarder les moindres apparences de religion, dans

les derniers instans, comme la preuve suffisante d'une mort vraiment chrétienne. Mais ne vous trompez-vous pas en effet, ainsi que le monde ? Ne prenez-vous point, comme lui, dans ces morts prétendues saintes, dont le souvenir vous rassure, les dehors apparens de la pénitence pour la réalité même ? Que la mépriſe est facile sur ce point, sur-tout quand elle flate l'amour-propre & favorise la passion ! Qu'il est aisé de confondre, dans les mourans, les pleurs que leur fait verser le regret seul de quitter le monde, avec les larmes que devroit leur arracher la douleur de la pénitence ! Et combien en est-il alors qui gémissent bien moins des desordres de leur vie, que de la nécessité fatale où ils sont d'y renoncer ?

Mais, je le veux, tant de Chrétiens imprudens qui different, sans crainte, à changer de conduite & de mœurs, ne périssent pas toujours victimes de leur témérité, & quelques-uns plus heureux que sages parmi eux, échaperont au sort de la multitude. En est-ce donc assez, mon cher Audi-

teur, pour vous rassurer dans cet état d'impénitence, d'où vous ne pouvez vous résoudre à sortir encore? Eh, quoi? l'expérience du monde vous persuade, quand elle vous offre l'exemple de quelques mourans, dont les délais à se convertir n'aboutissent pas à une mort évidemment funeste; & cette même expérience ne vous persuade pas, en vous offrant l'exemple d'une infinité d'autres, malheureusement surpris, en tenant une conduite telle que la vôtre? Un seul exemple qui paroît autoriser, du moins excuser votre imprudence, suffit à calmer vos craintes & vos inquiétudes sur votre état, & mille autres qui la condamnent ne vous intimideroient pas? Non, Chrétiens, si l'intérêt du salut vous touche encore, vous n'abuserez point ainsi, pour vous perdre, des lumieres les plus sensibles & les plus propres à vous éclairer, je veux dire des lumieres de l'expérience. Les fréquentes surprises de la mort, qu'elle offre sans cesse à vos regards, vous feront considérer, comme un défaut visible de sagesse, le moindre retardement

de la pénitence; & s'il falloit un motif encore plus puissant, pour vous engager à ne plus differer, l'Ecriture va vous le présenter. Il est infiniment plus probable que vous serez surpris par la mort, qu'il n'est probable que vous ne le serez pas: c'est ce que la voix de l'expérience vient de vous faire entendre. Mais l'Ecriture, plus terrible dans ses menaces, vient vous annoncer qu'il est certain que vous serez surpris par le dernier moment, si, lorsque la grace vous a parlé, vous a pressés vivement, comme elle fait à cette heure même, vous différez encore à vous convertir.

3°. Ici, mes chers Auditeurs, que ne pouvez-vous, avec justice, m'accuser d'exagération, dans l'exposé que j'ai à vous faire d'une vérité qui doit faire craindre une mort funeste, pour le grand nombre de ceux à qui je parle? Mais vous tâcheriez en vain d'adoucir le sens terrible du texte sacré sur la mort imprévue dont il menace le coupable qui differe à solliciter son pardon. En vain voudriez-vous vous déguiser la certitude de sa

mort malheureuse : l'écriture est si claire, si expresse sur ce point, que plus on la médite, & plus l'évidence oblige à croire, qu'il sera infailliblement surpris dans l'état où il ne craint pas de vivre, malgré la connoissance qu'il a du péril qui l'y menace. Qu'il me suffise de vous indiquer ici quelques-uns de ces textes effrayans sur le sort funeste qui vous attend, parmi tant d'autres qu'un discours entier ne contiendroit pas.

Ecoutez-moi donc quelques momens, ou plutôt écoutez Dieu même dans les livres saints dont il est l'auteur, pécheurs téméraires, qui différez à vous convertir. Car c'est à vous que parle ce Dieu, l'arbitre suprême de vos jours, quand il dit par un Prophete, qu'il a bandé son arc, préparé ses fleches, & que le trait de sa colere va vous percer si vous ne vous convertissez pas : *Nisi conversi fueritis, arcum suum tetendit, sagittas suas ardentibus effecit.* Ps. 7. C'est à vous que parle ce Dieu irrité de vos délais, quand il dit par un autre Prophete, que le soleil se couchera pour les pécheurs en

plein midi, & que les ombres de la nuit se répandront sur leurs yeux au
Amos, c. 8. milieu du jour : *Sol occidet in meridie, & tenebrescere faciam in die luminis.* C'est à vous que parle ce Dieu vengeur, quand il dit par la bouche du Sage, à quiconque aura mépriſé la voix de sa grace, qu'il se rira lui-même de leur calamité derniere, & les insultera jusques dans les bras de
Prov. c. 1. la mort : *In interitu vestro ridebo, & subsannabo vos.* C'est à vous que parle ce Dieu de justice, quand il annonce par son Apôtre, qu'il ne reste à l'homme qui péche encore, malgré la connoissance qu'il a reçue de la vérité, qu'une attente terrible de ses jugemens au sortir du monde : *Peccantibus post acceptam notitiam veritatis relinquitur terribilis expectatio judicii.*
Ad Hebr. c. 12. C'est à vous que parle ce Dieu dont la bonté vous rassure contre lui-même, quand il dit par le même Apôtre, que le moment de paix & de sureté pour le pécheur, sera le moment décisif de son éternité, le moment où la mort
Prov. c. 29. inattendue viendra le surprendre. *Cùm dixerint pax & securitas, tunc repen-*

tinus eis superveniet interitus. C'est à vous enfin que parle ce Dieu menaçant, quand il dit dans son évangile, pour le faire mieux entendre, qu'il paroîtra tout-à-coup comme un voleur, *sicut fur ;* qu'il choisira le moment précis où il n'est pas attendu, *Quâ horâ non putatis ;* que cette nuit même où le coupable se répond d'un repos tranquille & assuré, le plongera dans le sommeil éternel de la mort : *Stulte, hâc nocte animam tuam repetent à te.* Et que pour avoir négligé de chercher son Dieu dans le moment favorable, la mort dans le crime consommera sa réprobation. *Quæretis me, & non invenietis, & in peccato vestro moriemini.* Luc. c. 12. Joan. c. 7. & 8.

Je ne sçais, Chrétiens, quel sentiment s'éleve ici dans votre ame, ou plutôt je m'assure que ces textes multipliés n'ont pu manquer d'y faire naître une frayeur salutaire. Que vous les regardez, tels qu'ils sont en effet, comme autant d'arrêts foudroyans contre les délais téméraires de votre conversion ; & qu'ils vous convainquent pleinement, que si vous diffé-

rez encore de vous rendre aux instances de la grace, avec des connoissances aussi infaillibles sur le sort qui vous menace, vous serez certainement surpris par la mort. Parcourez en effet, examinez, méditez à loisir tous les textes sacrés où il s'agit de retardemens de la pénitence, vous n'en découvrirez pas un seul qui vous rassure sur votre état; tous vous parleront de maniere à vous persuader qu'une mort funeste sera votre partage, si vous ne conjurez pas la colere du ciel par un prompt retour à Dieu.

Si, pour éluder tant de menaces célestes, vous vous appuyez sur ce, qu'à consulter l'évangile même, ceux dont le travail n'aura commencé que sur la fin du jour, recevront de la main libérale du pere de famille la récompense de ceux qui auront porté le poids du jour & de la chaleur; non, vous dirai-je alors, mes chers Auditeurs, non, cette figure de l'évangile, si propre en apparence à vous rassurer, ne peut fournir un prétexte vraiment raisonnable à vos retardemens. Concluez, à la bonne heure,

de la bonté d'un tel maître, qui doit être pour vous le symbole de la bonté infinie de votre Dieu; concluez que ce Dieu de miséricorde est prêt de vous recevoir selon sa promesse, quel que soit l'instant qui vous rappelle à lui, pourvu que votre retour soit sincere : *Invocabitis me, & vivetis.* Concluez que si vous voulez vous convertir à ce moment, fussiez-vous dans un âge avancé & dépourvus de tout fruit de pénitence, les thrésors immenses de la grace divine vous seront toujours ouverts. Voilà ce que peut signifier, quoique dans un sens non littéral, cette figure de l'évangile, dont il est si facile & si ordinaire d'abuser dans le monde, pour continuer à vivre dans l'éloignement de Dieu. Mais elle ne signifie pas que vous arriverez à cet âge avancé, que vous vous promettez d'atteindre, sans autre fondement que votre témérité. Mais elle ne signifie pas que si vous prostituez au monde le moment que Dieu vous laisse encore, pour vous mettre en état de travailler au grand ouvrage de votre conversion, il vous réserve un mo- Jerem. c. 29.

ment plus favorable pour réparer la perte volontaire du premier. Mais elle ne signifie pas que si vous différez opiniâtrement de répondre à ses invitations présentes, il s'engage à vous presser dans l'avenir par des invitations nouvelles.

Que dis-je ? Et ne suis-je pas en droit d'employer contre vous cette figure même, dont vous pourriez abuser, pour couvrir l'imprudence de vos retardemens à rentrer en grace avec Dieu? Quels sont-ils en effet, ces hommes, qui, après un travail de quelques heures, reçoivent la récompense d'un jour entier de peines & de fatigues? Ce sont des hommes, dit expressément l'écriture, qui, dans un loisir involontaire, attendoient un travail qui ne dépendoit pas d'eux : *Nemo nos conduxit.* Et vous, Chrétiens, qui différez de rentrer dans le devoir, ne vivez-vous pas dans une oisiveté toujours volontaire sur l'ouvrage de votre conversion que Dieu laisse en votre pouvoir, avec les secours de la grace, prête à vous secourir dans tous les tems? Ce sont des hommes dociles à la pre-

Matth. c. 20.

miere invitation du pere de famille qui les envoie travailler à la culture de sa vigne : *Ite & vos in vineam meam.* Ibid.
Et vous, Chrétiens, n'avez-vous pas résisté mille fois aux sollicitations du Seigneur, qui vous rappelloit à la pratique de sa loi par la voix de sa grace & celle de ses ministres ? Cette figure évangélique n'a donc rien qui favorise, elle n'a rien même qui ne condamne vos retardemens téméraires.

Mais écoutez maintenant, & méditez ces figures désolantes qui retracent à la fois & votre conduite & votre malheureux sort ; Jerusalem abuse des menaces réitérées de ses Prophetes, & toujours impénitente laisse passer l'heureux moment de la visite du Seigneur : son infidélité obstinée sera bientôt suivie de la plus affreuse désolation, de l'anathême le plus terrible sur les peres coupables & leurs malheureux descendans : *Non relinquetur* Luc. c. 19.
in te lapis super lapidem, qui non destruatur. Des vierges imprudentes ont différé d'un moment les préparatifs nécessaires à la réception de l'époux céleste, dont elles devoient attendre

l'arrivée dans une continuelle vigilance ; il ne faut que ce moment de négligence, de leur part, pour faire des vierges folles & réprouvées, des vierges exclues pour jamais de la pré-
Matth. c. 25. sence de leur divin époux : *Amen dico vobis, nescio vos.* Le serviteur présomptueux à compté sur le retardement d'un maître sévere, pour demeurer dans l'inaction sur ses intérêts qui lui sont confiés, & pour abuser des jours de son absence ; il est surpris par le retour inopiné du maître qu'il n'attend pas, & précipité par son ordre
Ibid. dansles ténebres extérieures : *Inutilem servum ejicite in tenebras exteriores.* Les conviés du pere de famille ont différé sous divers prétextes, de se rendre au festin préparé pour eux ; d'autres, à l'instant, sont destinés à remplir leurs places, & la salle du festin
Luc. c. 14. ne s'ouvrira plus pour les recevoir : *Nemo virorum illorum . . . gustabit cœnam meam.*

C'est de ces figures également sensibles & frapantes que vous devez apprendre quelle sera votre éternelle destinée, Chrétiens imprudens, vous

qui n'êtes pas toujours disposés à la visite du Seigneur dont vous ignorez l'heure & le moment. Il faudroit faire violence à tous les traits de l'écriture, pour vous donner lieu d'espérer que vous ne serez pas infailliblement surpris dans l'état où vous êtes. Après cela, s'il est encore des hommes dans le Christianisme, dont on puisse répondre avec vérité, qu'ils terminent saintement une vie telle que la vôtre, c'est donc une exception aux loix générales de la Providence divine : c'est donc un vrai miracle dans l'ordre de la grace : c'est donc un de ces prodiges extraordinaires, que Dieu opere quelquefois, pour manifester au monde ses plus grandes miséricordes ; *In laudem gloriæ gratiæ suæ.* Or ne seriez vous pas des hommes étranges & inconcevables, de compter sérieusement que Dieu dérogera en votre faveur, aux loix ordinaires posées par sa sagesse, & ne devez-vous pas croire au contraire, que le fils de l'homme que vous n'attendez pas, aussi fidele dans ses menaces, que dans ses promesses, paroîtra tout-à-

Ad Ephes. c. 1.

Luc. c. 12. coup pour vous surprendre ; *Quâ horâ non putatis filius hominis veniet.*

Que faudroit-il encore, mes chers Auditeurs, pour vous déterminer à une pénitence également prompte & sincere ? La raison vous presse par ce premier motif déjà si puissant, que vous pouvez être surpris par la mort dans le péché, comme vous pouvez ne l'être pas. L'expérience vient au secours de la raison, pour vous annoncer qu'il est plus probable que vous ſérez surpris dans votre état, qu'il n'est probable que vous ne le ſerez pas. L'écriture d'un ton plus effrayant encore, vous fait entendre en mille endroits, que vous ſerez certainement surpris par la mort, si vous différez à vous convertir à Dieu. Non rien ne sera capable de vous vaincre, si de telles réflexions ne remportent pas sur votre cœur une pleine victoire. Quiconque n'est pas réveillé par ce coup de tonnerre, dit un docteur de l'église, il n'est pas endormi, il est mort. Ne vous plaignez donc plus ; lâches Chrétiens, ne vous plaignez plus, comme vous l'osez faire

trop souvent, que vous manquez de ces graces qui animent votre foiblesse contre les frayeurs d'une vie pénitente. Ne reprochez plus au Ciel, qu'il n'a point pour vous ces secours puissans, qui répriment tout-à-coup les assauts de la cupidité rebelle au joug qu'on lui impose. Eh ! quel secours en effet pouvez vous desirer que le ciel ne vous accorde à tous les instans? Scachez penser & réfléchir en hommes; sçachez vous pénétrer de l'incertitude de la mort, & de la certitude de ces surprises pour qui ne l'attend pas. Cette idée jointe à la grace intérieure qui ne vous manqua jamais, va vous déterminer aux plus généreux efforts de la piété chrétienne.

A Dieu ne plaise que je prétende borner ici les bontés infinies du Ciel à votre égard. Mais seriez-vous en droit de vous plaindre du Dieu des miséricordes, quand vous possédez à chaque instant de la vie, une de ces graces, à laquelle on ne peut refuser de se rendre, que lorsque l'on se refuse aux régles les plus ordinaires de la prudence chrétienne, & qui au-

soit son effet infaillible sur votre cœur, si la grande & unique affaire de votre salut, pouvoit vous intéresser, autant que les affaires même du monde. Cette grace toujours lumineuse qui se joint aux lumieres de votre raison, au flambeau de l'expérience, & aux clartés de la révélation, pour vous éclairer à chaque pas, n'est-elle pas la grace la plus sensible que Dieu puisse accorder à l'homme sur la terre, pour ranimer son indolence dans la voie du ciel.

Conclusion. Qu'elle soit donc toujours présente à nos esprits, cette pensée de la mort si odieuse, & cependant si salutaire au monde : qu'elle préside au plan de nos entreprises, qu'elle soit l'ame de nos œuvres, qu'elle soit la regle de nos passions, qu'elle répande l'amertume sur les plaisirs & les fêtes qui nous amusent; que le moment du réveil nous la présente, & qu'elle nous suive jusqu'à l'instant du sommeil. Dans tous les âges, tous les états, toutes les situations de la vie, plaçons-nous souvent dans cette derniere position, où tous les hommes doivent se trouver

enfin, entre le ciel & la terre, Dieu & le monde, le tems, & l'éternité. Que cette pensée nous accompagne, qu'elle nous occupe à chaque pas, puisqu'à chaque pas la mort peut nous fraper & nous surprendre. Vous me demandez ici, ce que vous deviendrez au milieu du monde, & comment y pouvoir vivre, si votre esprit est sans cesse frapé de cet objet lugubre?

Ce que vous deviendrez, mes chers Auditeurs? En deux mots je vais vous l'apprendre; tout ce que vous n'êtes pas en effet, & tout ce que vous devez être: c'est-a-dire des hommes vraiment Chrétiens supérieurs à tous les événemens, incapables de toutes les bassesses qui menent à la fortune & à la grandeur; des hommes au-dessus du tems, des hommes de l'éternité, des hommes aguerris contre les traits & les suites de la mort, par l'image fréquente que votre esprit s'en retracera.

Ce que vous deviendrez avec ces idées de mort au milieu du monde? Des hommes dégoûtés de ce monde fastueux qui vous perd; détachés de

ces biens passagers qui vous corrompent ; ennemis de ce corps de péché qui vous soumet à l'empire de la mort ; & uniquement occupés de cette ame spirituelle que son immortalité éleve au-dessus du ravage des siécles. Ce que vous deviendrez ! De vrais sages, toujours attentifs & vigilans sur eux-mêmes, comme étant sans cesse aux portes du ciel ou de l'enfer, toujours au moment fatal du passage de l'éternité.

Ce que vous deviendrez avec ces idées de mort au milieu du monde ? Ah ! ne craignez point que cette image lugubre porte dans votre ame cette langueur, cette indolence, qui amortit le sentiment & l'action dans l'humanité. Si vous y fixez habituellement les yeux, l'inaction de votre part, ne sera que pour le crime, & toute votre ardeur se ranimera pour la vertu. Hommes d'étude, oui, vous travaillerez encore à devenir des philosophes, des sçavans, mais de cette sçience, de cette philosophie qui fait les humbles fideles, & qui apprend également à bien vivre & à bien mourir. Juges de la Terre, vous prononcerez encore

des arrêts de vie & de mort, vous déciderez des plus grands intérêts qui partagent les hommes, mais comme si le trepas devoit vous surprendre au moment de la décision, pour vous faire comparoître vous-mêmes devant le tribunal de Dieu. Courtisans fideles, vous n'en serez pas moins assidus à suivre les princes; vous ne craindrez pas moins de leur déplaire; mais vous craindrez plus encore d'offenser le Roi des Rois, qui d'un seul coup peut perdre & l'ame & le corps. Peres de famille, vous gouvernerez toujours vos maisons, avec cet empire dont vous a révetu la nature, mais comme étant prêts d'en répondre au Dieu de justice, le premier pere de tous les hommes.

Ce que vous deviendrez avec ces idées de mort au milieu du monde? Eh bien, je le veux, cette image ennemie de vos fêtes & de vos plaisirs, vous affligera d'abord, vous contristera, vous troublera; mais hélas! que ne peut-elle vous affliger, vous contrister, vous troubler assez, pour réveiller le remords assoupi de vos con-

ſciences, & vous obliger de rentrer promptement en grace avec Dieu ? Je descend en esprit dans les abîmes éternels de l'enfer : & là quel ſpectacle déſolant ſe préſente à moi ! Quelle foule de victimes de tout âge, de tout état, qui n'y ſeroient jamais tombées, ſi elles avoient eu ſur la terre, pour obtenir leur grace, un jour, une heure, un moment de plus. La mort qu'elles n'attendoient pas encore, les a privées pour jamais, de ce jour, de cette heure, de ce moment néceſſaire. Eh ! ne vous en privera-t-elle pas auſſi vous-mêmes ? Point de moment ſi rapide, où des milliers de coupables, dans l'étendue de l'univers, ne ſoient ſurpris par une mort précipitée, qui paroiſſoit auſſi éloignée pour eux que pour vous. Or qui vous a dit que vous n'allez pas être enfin de ce nombre, & que le Dieu de patience qui vous a ſupportés jusqu'ici, vous ſupportera plus long-tems ? Qui vous a dit que l'avertiſſement que Dieu vous donne ici par ma voix, n'eſt pas le dernier qu'il vous donnera ? Qui vous a dit que la mort n'a pas déjà reçu ſes ordres

ordres pour vous immoler au milieu de vos plaisirs; & que cette suite de jours, ou d'années que vous voulez encore prostituer au monde, ne sera pas enveloppée dans votre éternité? Psalm. 77.

L'Israëlite est dans la joie, dit l'écriture; à peine est-il rassasié des viandes que le ciel a fait pleuvoir dans son camp; *Adhuc escæ eorum erant in ore ipsorum.* Et c'est à ce moment même, poursuit le texte sacré, que le Seigneur irrité s'éleve contre Israël, que sa fureur éclate, & porte le ravage parmi ce peuple indocile, qu'il n'avoit engraissé de ses dons, que pour en faire un sacrifice à sa justice; *Adhuc escæ eorum erant in ore ipsorum, & ira Dei ascendit super illos.* Or, ne sera-ce pas ainsi, mon cher Auditeur, que Dieu, dont vos délais auront lassé la patience, prendra son tems pour éclater sur vous-même? Ne sera-ce pas à la suite de ces jours tumultueux, jours de jeux & de festins, de divertissemens & d'assemblées profanes; que Dieu choisira le moment qu'il destine à vous fraper; & puisqu'il est de la foi que Ibid. Prov. c. 29.

c'eſt au moment inattendu, au moment de ſérénité pour le coupable, que Dieu paroîtra pour le ſurprendre. *Cùm dixerint pax & ſecuritas, ſuperveniet interitus.* Le peu de crainte que vous avez maintenant de ſa venue, n'eſt-elle pas un nouveau ſujet pour vous d'appréhender ſes ſurpriſes ? Grand Dieu ! juge ſouverain de mes idées, de mes ſentimens & de mes œuvres, je ſerai donc toujours prêt à vous recevoir, toujours prêt à mourir, afin que le moment de la mort, quel qu'il puiſſe être, ſoit pour moi le commencement de l'éternité bienheureuſe. Je vous la ſouhaite à tous au nom du Pere, & du Fils, &c.

DISCOURS

POUR LE VENDREDI *D'APRÈS LE MERCREDI* DES CENDRES.

Sur la Charité chrétienne.

Ego autem dico vobis, diligite inimicos vestros, benefacite his qui oderunt vos.

Pour moi je vous dis, aimez vos ennemis même, faites du bien à ceux qui vous haïssent. Ces paroles sont tirées du chapitre cinquiéme de l'Evangile selon saint Matthieu.

MADAME,

IL n'est pas étonnant que ce fût un précepte bien extraordinaire & bien singulier pour les premiers disciples de Jesus-Christ, que celui de cette charité sublime qu'il leur prescrivoit,

de cette charité dont il se donnoit pour exemple, & qu'il annonçoit lui-même, comme une vertu dont nul législateur avant lui, n'avoit imposé la pratique au monde ; *Mandatum novum do vobis*. Eh comment en effet, sans la parole expresse de ce Dieu sauveur, comment des hommes auroient-ils pu se persuader qu'ils devoient aimer, jusqu'à leurs ennemis même, & répondre aux fureurs de la haîne par les bienfaits de l'amour ; mais ce qui me surprend, Chrétiens, & ce qui doit vous surprendre comme moi, c'est que ce commandement de la charité publié par Jesus-Christ depuis tant de siecles, soit encore presque ignoré de nos jours ; & qu'il y ait une infinité de Chrétiens, dont on pourroit dire avec vérité que ce commandement, tout ancien qu'il est, n'en est pas moins un précepte tout nouveau pour eux. *Mandatum novum.*

Car, combien ne voit-on pas de ces Chrétiens peu instruits sur un des points les plus essentiels de leur religion ; & qui ne connoissent ni l'étendue des devoirs que la charité leur

impose, ni la force des motifs qui la persuadent ? Or, voilà ce qui me détermine à vous entretenir aujourd'hui de la grande vertu du Christianisme, qui est la charité, de cette vertu devenue comme étrangere, non-seulement dans le commerce du grand monde, & dans le sein des Cours, où l'on aime, ou plutôt, où l'on ne paroît aimer que par intérêt ; mais encore dans les sociétés les plus édifiantes & les plus chrétiennes. Et pour entrer dabord dans mon sujet que je me propose de traiter dans toute son étendue, je viens vous développer ici, & le grand précepte de la charité chrétienne, & les motifs les plus capables de vous en persuader la pratique. Précepte de la charité dont Jesus-Christ notre modele nous découvrira toute la perfection : motifs de charité que nous fournira encore Jesus-Christ, considéré fous ses divers rapports avec l'homme.

Ainsi Jesus-Christ regle & modele de notre charité pour le prochain, ce sera le sujet de la premiere partie.

Jesus-Christ motif & principe de notre charité pour le prochain, ce sera le sujet de la seconde partie.

L'une aura de quoi confondre votre insensibilité pour tant d'hommes que vous n'aimez pas de la maniere dont Jesus-Christ ordonne de les aimer ; & l'autre aura de quoi ranimer pour eux dans votre cœur, toute la sensibilité dont vous êtes capables. Esprit saint, esprit d'amour & de charité, inspirez-moi vous-même dans ce discours, & préparez les cœurs de tous ceux qui m'écoutent ; c'est la grace que je vous demande, par l'intercession de votre sainte épouse. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

AIMER tous les hommes, comme l'on desire en être aimé soi-même, c'est la regle de charité que la loi naturelle avoit gravée dans tous les cœurs. *Omnia quæcumque vultis, ut*

Matth. c. 7.

faciant vobis homines, & vos facite illis. Mais quelque naturel que puisse être le desir de posséder l'amour universel des hommes, tous les cœurs n'y sont pas également sensibles. Il en est qui redoutent les traits de la haîne, sans se soucier des douceurs d'un amour mutuel & réciproque, & qui sont peu touchés des froideurs d'une indifférence qui ne laisse point lieu à leurs craintes & à leurs frayeurs; & pour de tels hommes, le desir trop foible qu'ils ont d'être aimés, ne sçauroit être la juste regle & la vraie mesure de l'amour sincere qu'ils doivent au prochain.

Moyse envoyé de Dieu vers Israël, lui porte un précepte qui perfectionne celui de la nature; vous aimerez le prochain comme vous vous aimez vous-mêmes, dit à son peuple ce nouveau législateur; *Diliges proximum tuum, sicut te ipsum.* Mais hélas! reprend ici saint Augustin, sçavons-nous bien ce que c'est que de nous aimer nous-mêmes. Voyez d'abord si vous sçavez ce que c'est que de vous aimer, dit ce saint docteur; & alors

Ad Rom. c. 13.

je vous recommanderai le prochain que vous pourrez aimer comme vous-mêmes. *Prius vide si nosti diligere te ipsum, & tunc commendo tibi proximum quem diliges sicut te ipsum.* Eh ! ne vaudroit-il pas mieux, en effet pour la plûpart des hommes devenir les objets de notre indifférence, & même de notre haîne, que de partager avec nous cet amour excessif de nous-mêmes qui n'aboutit que trop souvent à nous égarer & à nous perdre ? Mais la regle de charité que je viens vous présenter ici, mes chers Auditeurs, cette regle que nous a laissé Jesus-Christ, en quittant la terre, comme le testament de son cœur divin, ne nous laisse rien de pareil à craindre. Aimez-vous ici-bas les uns les autres, comme Jesus-Christ vous a aimés lui-même, *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem sicut dilexi vos.* Voilà tout à la fois & la regle & le principe de cette charité admirable qui doit réunir tous les cœurs chrétiens. Considérons attentivement le modele divin que nous avons à suivre, & discernons les vrais

Joan. c. 13.

caracteres de ſa charité qui doit être la meſure de la nôtre. Ici le cœur de Jeſus-Chriſt, ou le ſanctuaire de la charité va s'ouvrir à nos regards ! Attention, Chrétiens, à ces trois caracteres qui le diſtinguent. Charité du cœur de Jeſus-Chriſt, charité dont l'étendue embraſſe tous les hommes, & toutes les miſeres des hommes. Charité dont la condescendance ſe proportionne à tous les foibles & à tous les beſoins de l'humanité. Charité enfin dont la généroſité s'éleve au-deſſus des plus grands intérêts. Telle fut durant la vie mortelle de Jeſus-Chriſt, ſa charité pour tous les hommes, & telle ſera toujours celle de ſes vrais diſciples les uns pour les autres. *Ut diligatis invicem, ſicut dilexi vos.* Quel parallele plus terrible pour nous, mes chers Auditeurs, que celui d'un tel modele en fait de charité, avec des diſciples tels que nous ſommes. Reprenons néanmoins ; peut-être à force de nous confondre, ce modele divin ſervira-t-il à nous réformer.

1°. Charité du cœur de Jeſus-Chriſt,

(c'eſt le premier caractere que toute ſa vie nous a tracé ;) charité dont l'étendue ſans bornes embraſſe tous les hommes, & toutes les miſeres des hommes. Venez à moi vous tous qui gémiſſez ſous le poids de la peine, & je vous ſoulagerai ; *Venite ad me omnes qui laboratis, & onerati eſtis, & ego reficiam vos.* Ainſi s'exprime la charité immenſe de l'Homme-Dieu ; & vous ſçavez ſi l'événement a juſtifié ſes magnifiques promeſſes. Sur ſon paſſage l'ignorant eſt inſtruit, le pécheur juſtifié, le déſert ſtérile devient un lieu d'abondance ; l'aveugle eſt éclairé, le boiteux redreſſé, le muet parle, le ſourd entend, tous les maux diſparoiſſent ; & les miracles, qu'opere ſa charité toute puiſſante, annoncent par-tout le bienfaiteur univerſel du genre humain. *Pertransiit benefaciendo & ſanando omnes.*

Matth. c. 11.

Act. c. 8.

Mais quoi ! Eſt ce donc à des cœurs humains, bornés dans leurs affections, à des hommes foibles & impuiſſans, que doit ſe propoſer un modele infini dans ſon amour, & dont l'amour peut tout faire pour celui qui en eſt

l'objet? Oui, Chrétiens, c'eſt à vous que je le propoſe, ce modele divin; ou plutôt c'eſt lui-même qui ſe propoſe à votre imitation, & qui vous ordonne de le ſuivre, quand il s'agit d'aimer les hommes. Non pas qu'il exige ſur ce point une égalité parfaite entre lui & vous, il faudroit avoir ſon cœur, pour ſçavoir aimer comme il aime, & ſon pouvoir abſolu pour manifeſter comme lui ſon amour. Mais voici du moins ce que l'étendue de ſa charité exigera toujours de la vôtre; c'eſt que dans la multitude des hommes qu'il aime, il n'en découvre pas un ſeul qui ne ſoit pour vous l'objet d'un amour ſincere & véritable, & que vous ne ſoyez prêts d'aſſiſter ſelon votre pouvoir, dans toutes les miſeres de l'ame ou du corps qu'il peut éprouver. Sans cette diſpoſition de cœur qui s'étende à la fois, & à tous les hommes, & à toutes leurs miſeres, je ne vois plus dans vous qu'une charité humaine, une charité bornée, indigne d'un cœur chrétien, & qui reconnoît pour ſon modele le cœur de Jeſus-Chriſt. Ainſi que la foi divine

qui nous éclaire, la charité chrétienne, qui doit nous animer, fut toujours une, & indivisible dans son objet ; & comme il est vrai que la foi vous manque, si de tous ses articles un seul est excepté dans votre créance ; aussi la charité a-t-elle cessé d'habiter dans votre cœur, s'il est dans le monde un seul homme dont votre indifférence même soit le partage, & que vous n'aimiez-pas en effet. Je dis que vous n'aimiez-pas de cet amour sincere dont nous a aimé Jesus-Christ, & dont il nous aime encore. Car il ne s'agit pas ici de cet amour purement négatif qui consiste à ne point haïr, & qui se termine à l'indifférence pour la plûpart des hommes ; quand l'exemple de Jesus-Christ, modele de la charité qu'il prescrit à ses disciples, ne leur annonceroit pas que cette vertu exige autre chose de leur cœur, que l'exemption de ressentiment & de haîne, ils sçavent assez que c'est une vertu réelle & positive que la charité dans la loi de Jesus-Christ, & conséquemment que l'on ne peut en remplir le précepte sans un sentiment effectif

d'affection & d'amour, prêt à éclater dans l'occasion, sur quelque homme que ce puisse être.

Que si vous me demandez comment vous pouvez aimer sincerement des hommes, dont la distance des lieux & des conditions vous sépare; des hommes qui vous sont inconnus, & qui vous le seront peut-être toujours? Ah! Chrétiens, j'oserai vous répondre, que si vous l'ignorez encore, c'est que vous ignorez tout autre sentiment que ceux que vous inspire la nature ou la passion. Sans doute que ces amitiés humaines & naturelles, que ces amours, ces inclinations sensuelles, dont les cœurs chrétiens sont trop souvent remplis, ou plutôt souillés & profanés, ne se forment point sans la connoissance ou la familiarité de ceux qui en sont l'objet; mais ce n'est point ce tribut de sentimens vulgaires que vous impose cette charité universelle que je vous prêche. A Dieu ne plaise que je confonde ensemble des sentimens humains, ou même corrompus, avec ces sentimens célestes & toujours purs que la charité

de Jesus Christ doit inspirer à ses disciples. Ce qu'elle exige du Chrétien, par rapport à tous les hommes, cette charité divine, c'est ce sentiment intérieur qu'éprouvoit saint Paul, lorsqu'il alloit, pour ainsi dire, chercher tous les hommes dans le cœur de Jesus-Christ, où sa bonté les rassemble, pour les réunir également dans son propre cœur, autant qu'il est possible à l'homme d'imiter son Dieu.

Ad Philip. c. 1. *Cupio vos omnes in visceribus Christi.* C'est cette affection sans bornes qui faisoit dire au même Apôtre : Non, mes chers Freres, qui que vous soyez, mon cœur n'est point resserré pour vous; il s'est dilaté pour vous contenir & vous aimer tous sans exception.

2. ad Cor. c. 6. *Cor nostrum dilatatum est, non angustiamini in nobis.* C'est enfin cette compassion tendre & sensible qui faisoit dire à cet imitateur de Jesus-Christ : Quel est l'homme malheureux, l'homme infirme au milieu de vous, dont je ne partage pas le malheur ou l'infirmité, & que je ne sois prêt à soulager de tout mon pouvoir ?

2. ad Cor. c. 11. *Quis infirmatur & ego non infirmor?*

Or de tels sentimens ne peuvent-ils pas naître, & s'entretenir dans un cœur chrétien, sans être précédés par la connoissance de ces qualités réelles ou prétendues, qui forment les liaisons de la société humaine? Oui, mes chers Freres, on peut & on doit aimer Dieu, sans qu'il se fasse voir lui-même, & qu'il se montre à nous par la voie des sens. Ainsi, avec la proportion convenable, devons-nous aimer tous les hommes renfermés dans les entrailles de la charité de Dieu, quoique la distance des lieux & des conditions nous ôte le moyen même de les voir & de les connoître; *Ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.*

Quelle étrange morale viens-je de vous faire entendre, mes chers Auditeurs, & si vous en reconnoissez la vérité, comme tout Chrétien éclairé doit la reconnoître, quel retour de surprise devez-vous faire ici sur vous-mêmes? Répondez de bonne foi: échapa-t-il jamais à votre cœur mondain, un seul acte de cette charité universelle dont le sentiment n'exclut personne du privilege de ses bienfaits?

Hélas ! peut-être même cette idée de charité si noble & si généreuse, n'a-t-elle jamais pénétré dans vos esprits; prévenus que pour être charitables en Chrétiens, il vous suffit de ne haïr personne. Dès que vous avez sçu bannir de votre cœur, tout ressentiment contre un rival ou un ennemi qui traversoit vos desseins, vous avez regardé cette exemption de haîne, comme un effort héroïque de cette charité après lequel la plus sévere morale du Christianisme n'a plus rien à vous demander. D'ailleurs une amitié naturelle, bornée de votre part à un petit cercle d'amis & de proches, qui épuisent le peu de sentiment que l'amour propre vous laisse pour autrui; quelques dehors affectés de politesse toute humaine, pour ceux de votre rang avec qui vous avez à vivre; froideur & indifférence marquée pour le reste du monde; voilà, Chrétiens, comme vous en convenez vous-mêmes, quel est l'état & la situation trop ordinaire de votre ame. Et delà cette insensibilité pour la plûpart des miseres qu'éprouvent sous vos

yeux tant de Chrétiens, vos semblables & vos freres.

Car, sans avoir à vous reprocher ici la dureté de ces hommes indignes de leur existence, qu'un amour outré d'eux-mêmes a rendus le centre de leurs affections, & dont la tendresse réunie sur leur personne, ignore ce que c'est que de se répandre & de se communiquer; sans vous mettre au rang de ces hommes réservés au dernier siecle du monde expirant, & qui trouveront dans eux-mêmes, l'idole honteuse de leurs cœurs; *Erunt in novissimis diebus, homines sui amatores:* quelles bornes cependant, quelles restrictions infinies me découvrez-vous dans cette espece de charité qui vous rassure? Parcourez d'un coup d'œil, l'étendue de ces miseres trop communes que doit embrasser la charité de l'homme chrétien, pour ne pas dégénérer de celle de Jesus-Christ, son unique modele; miseres dans les rigueurs de l'indigence, dans les douleurs de l'infirmité & de la maladie qui affiegent nos jours; miseres dans l'ignorance & les imper-

fections de l'esprit, dans les foiblesses & les fragilités du cœur ; dans les défauts de caractere & de tempérament ; dans les caprices & les bizarreries de l'humeur ; miseres dans tous les vices dont la source intarissable est dans nous-mêmes, & jusques dans nos vertus, quelquefois moins supportables dans la société que nos vices ; miseres des différens âges & des divers états de la vie. Voilà, Chrétiens, c equi doit être à vos yeux l'objet de la charité ; & l'oserez-vous dire, que cet amas de peines, d'infirmités & de foiblesses, soit réellement l'objet de la charité qui vous anime. Ah ! si quelques malheureux semblent avoir auprès de vous, quelque droit de se faire plaindre ; combien, combien d'autres, hélas ! sont exclus pour toujours des sentimens de votre compassion ?

Ainsi, mon cher Auditeur, votre délicatesse extrême dans tout ce qui regarde les soins du corps, vous fera souffrir à la vue de l'indigence, & vous excitera même à la soulager. Mais libéral par amour propre pour vous

contenter vous-même, plus que par charité, pour agir en Chrétien; vous donnerez généreusement à ceux-ci, parce qu'ils vous plaisent; & ne donnerez jamais à ceux-là, parce que ceux-là qui devroient vous être également chers, n'ont pas également le bonheur de vous agréer. Vous plaindrez, il est vrai, ces hommes infortunés, que des maladies habituelles retiennent comme fixés sur un lit de douleur. Mais ces hommes plus malheureux encore, livrés au chagrin & au desespoir, par la perte irréparable de leur honneur ou de leur liberté, ne vous offriront rien qui puisse émouvoir & affecter votre ame. Si la charité vous rend supportables quelques vices dans le cours de la société humaine, il en est d'autres dont la vue seule triomphera des bornes de votre patience. Vous excuserez, par exemple, les écarts passionnés d'un cœur tendre & voluptueux; & l'indignité d'une avarice sordide, vous fera fuir & déteſter l'ame basse qui en est atteinte. Vous pardonnerez aisément à l'ambitieux ses hauteurs & ses fiertés, & vous vous éleverez avec

force, contre le manege & l'intrigue d'un rival fourbe & impoſteur qui traverſe vos deſſeins. La charité pourra s'étendre dans vous, jusqu'à tolérer les vices de l'esprit, elle n'ira pas jusqu'à ſupporter les vices & les défauts du cœur. Que ſi vous excuſez charitablement dans le prochain, tout ce qu'il a d'imparfait & de défectueux; peut-être ne lui pardonnerez-vous pas des qualités & des vertus, aimables pour tout autre que pour vous, dont elles cenſurent le déréglement & le desordre. Chaque défaut, chaque vertu, chaque humeur, chaque caractere, chaque espece de beſoin & d'infirmité dans le prochain qui vous environne, donnera de nouvelles bornes à la charité dans votre cœur. Dites-moi l'espece de charité que vous croyez avoir, & je vous dirai celle qui vous manque? Dites-moi quels ſont les objets qu'elle embraſſe, & je vous dirai ceux auxquels elle ne s'étend pas. Or je le répete, ce n'eſt pas là la vraie charité de Jeſus-Chriſt, à laquelle doit aspirer tout Chrétien inſtruit de ſa religion. Cette charité qui embraſſe, com-

me celle de l'Homme-Dieu, tout ce qui peut, en ce monde, en devenir l'objet, & qui par l'étendue de ſes dons, ou du moins de ſes ſentimens ſans bornes, quand il eſt forcé de borner les effets de ſa bienfaiſance, fait de l'homme qui la pratique, une eſpece de divinité ſur la terre.

Non, j'en conviens, mes chers Auditeurs, & c'eſt ce que vous pourriez m'oppoſer uniquement ici; non, vous ne poſſédez pas, comme Jeſus-Chriſt, ce pouvoir ſuprême qui opere les prodiges au gré de la charité, & qui donne à cette vertu l'étendue de la toute-puiſſance. Mais ſouvent, ne pouvez-vous pas, ſans le ſecours triomphant du miracle, imiter dans la ſphere bornée de votre pouvoir, imiter du moins en partie la charité immenſe de votre Dieu? Non, vous ne pouvez-pas, comme Jeſus-Chriſt, commander en maîtres à la maladie & à l'infirmité; mais ne pouvez-vous pas du moins, la conſoler, la ſoulager, la rendre ſupportable par vos bienfaits? Vous ne pouvez pas, comme Jeſus-Chriſt, multiplier le pain, pour raſſaſier une multitude

affamée ; mais ne pouvez-vous pas répandre sur cette multitude, une partie de ces biens dont vous jouissez, & que multiplie tous les jours votre insatiable convoitise ? Vous ne pouvez-pas, comme Jesus-Christ, substituer, parmi les hommes, le sçavoir à l'ignorance, la fermeté raisonnable de la foi, aux prejugés opiniâtres de l'incrédulité, & les sentimens du plus chaste amour, à la corruption d'un cœur dominé par la passion ; mais ne pouvez-vous pas, par la voie d'une instruction facile, précautionner l'ignorant contre le piege tendu à sa simplicité ? Mais ne pouvez-vous pas par vos discours & votre exemple, ranimer dans vos familles & vos sociétés, la foi chancelante & timide, dans ce tems d'irreligion ? Mais ne pouvez-vous pas soutenir avant sa chute, l'innocence ou la pudeur prête à succomber dans l'un & l'autre sexe sous le poids de l'indigence ? Plaignez du moins, cœur chrétien, plaignez les miseres humaines que vous ne pouvez consoler, consolez celles que vous ne pouvez soulager, soulagez celles que

vous ne pouvez guérir. Non tant d'étendue dans les soins, ou les sentimens de la charité, n'a rien qui soit au-dessus du cœur de l'homme. Ce cœur est assez vaste, pour ne pouvoir être entierement rempli, que par la possession de son Dieu. Un cœur capable de contenir son Dieu, & l'infinité de ses perfections, peut bien embrasser tous les hommes, & la multitude de leurs miseres; *Ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.*

2°. Mais j'ai dit encore, charité du cœur de Jesus-Christ, charité dont la condescendance se proportionne à tous les foibles, & à tous les besoins de l'humanité. Qui me donnera, mes chers Auditeurs, de vous développer dans Jesus-Christ, cette condescendance pleine de charmes; cette douceur inaltérable qui d'un Dieu vivant sur la terre, fit un Dieu de toutes les humeurs, de tous les caracteres, de tous les états; & présenta au monde dans sa personne toutes les vertus humaines, associées à toutes les perfections de la divinité? Ouvrez avec moi l'évangile, & voyez-

y ce Dieu de sageſſe s'abbaiſſer jusqu'à des enfans que la raiſon n'éclaire point encore ; proportionner l'éclat de ſes lumieres divines, à l'esprit groſſier de quelques disciples ſans culture ; traiter avec les pécheurs les plus reconnus, moins en Dieu, qu'en pere & en ami ; & gagner leur cœur par ſon affabilité, avant que de les convertir par la force de ſa grace. Par tout vous reconnoîtrez ce Roi de clémence qui fait disparoître ſa grandeur ſous l'attrait de la bonté ; & dont la charité pleine d'égards, pour m'exprimer avec le Prophete, ranime le flambeau qui fume encore, loin de l'éteindre ; & releve le roſeau à demi rompu, loin de le briſer & de l'abbattre ;

Matth. c. 12. *Arundinem quaſſatam non confringet, & linum fumigans non extinguet.*

Il vous charme ſans doute, il vous ravit, Chrétiens, ce caractere admirable de la charité dont Jeſus-Chriſt vous offre le modele. Vous aimez à le voir briller dans ce Dieu-Homme, & dans ceux de ſes disciples qui le retracent, quoique foiblement, à vos yeux ; mais peut-être regardez-vous

ce

cet esprit de condescendance, comme un point de perfection & de conseil, dans l'exercice de la charité chrétienne; & dont le défaut n'intéresse en rien cette charité essentielle dont vous êtes redevables au prochain; erreur, illusion grossiere de votre part, dont il est également facile & important de vous détromper. Combien de fois, en effet, le défaut de cet esprit de condescendance qui sçait se proportionner aux foibles & aux forts, & se faire dans la société tout à tous, combien de fois ce défaut seul, a-t-il produit les plus funestes effets par rapport à la charité que Jesus-Christ nous ordonne, par la voie de l'exemple & du précepte? Vérité dont je ne voudrois d'autre preuve, que l'expérience confirmée de jour en jour, par mille nouveaux traits que l'usage du monde ne vous permet pas d'ignorer.

Je ne dis rien ici des suites terribles de ce défaut de douceur, & de condescendance dans ces hommes distingués par leur caractere, que Jesus-Christ à chargés du soin de son peuple, & qu'il a substitués à sa place, pour lui

ramener les brebis égarées d'Israël ; soit par le sacrement de la réconciliation dans le tribunal de la pénitence ; soit par la voie de l'instruction dans le ministere de la parole. Ministres qu'ils sont d'un Dieu, sauveur du monde, malheur à leur prétendu zele, si au lieu de compâtir à la foiblesse des coupables, dans le tribunal de la pénitence, & de leur inspirer le repentir, par des paroles de douceur & de paix ; ils n'ont à leur présenter que des rebuts amers, des reproches outrageans, des anathêmes, des malédictions plus capables d'en faire des desespérés, que des pénitens ; malheur à leur éloquence prétendue, si chargés d'instruire les peuples, ils cherchent la regle & la mesure de l'instruction qu'ils adressent au monde, dans la culture & la capacité de leur propre génie, plutôt que dans l'esprit peu éclairé des hommes confiés à leurs soins ; & si, ne pouvant se résoudre à tempérer les foibles lueurs d'une imagination toute humaine, par la divine simplicité de l'évangile, ils se consolent du peu de fruit de leurs discours, par l'idée flateuse d'un sça-

voir qui les met au-dessus de la portée du vulgaire. Malheur encore une fois à ces ministres infideles; puisque, faute de sçavoir condescendre à la foiblesse des pécheurs, ou à l'ignorance des simples; ils rendent stériles les plus puissans moyens de salut, dont l'Homme-Dieu leur avoit confié le trésor pour leurs freres; & dès-lors manquent aux devoirs les plus essentiels de la charité de Jesus-Christ.

Je reviens à vous, mes chers Auditeurs, & je découvre dans les mœurs propres de vos conditions, mille exemples plus capables encore de vous faire sentir la nécessité de cet esprit de douceur & de condescendance, pour conserver les droits de la charité chrétienne au milieu du monde. Car remontez à la source d'une infinité de divisions & de troubles, qui anéantissent le regne de la charité, jusques dans le sein de l'église de Jesus-Christ; & vous jugerez que ces sentimens de haîne, d'inimitié, de vengeance qui séparent tant de familles, n'eurent souvent d'autre principe,

qu'un manque d'attention, d'égards, de complaisance, dans certaines conjonctures critiques, où l'on devoit penser à ménager la délicatesse, ou, si vous voulez, la foiblesse d'autrui.

Et pour entrer dans le détail, n'est-ce pas ce défaut de condescendance, mon cher Auditeur, qui vous a fait un ennemi irréconciliable de cet homme dont vous redoutez les ressentimens, sans que néanmoins, vous ayez eu jamais rien à démêler, l'un ou l'autre, du côté de l'intérêt? Il se sera élevé dans un entretien de société, quelqu'une de ces légeres disputes que le fil de la conversation fait naître sur les sujets les plus indifférens. Si vous n'aviez-pas contrarié ouvertement l'idée de votre frere; si vous aviez sçu condescendre à cet attachement opiniâtre qu'il marquoit pour ses propres idées; la paix de la charité qui doit regner sur les disciples de Jesus-Christ, vous uniroit encore. Mais loin d'avoir cette condescendance, pour la délicatesse de son amour propre, vous aurez paru vouloir l'emporter dans la dispute, avec

hauteur. Vous vous ſerez prévalu pour l'humilier, de ce trait de ſimplicité, ou d'ignorance, qui lui ſera peut-être échapé. La vivacité de l'entretien a donné lieu dans le moment, à ces paroles aigres & piquantes, dont on ne perd guères le ſouvenir; & bientôt après, à cette averſion déclarée qu'il vous témoigne, & que vous lui rendez vous-même en toute rencontre.

N'eſt-ce pas ce défaut de condeſcendance chrétienne, qui a rompu l'union de ces deux amis, qu'un goût mutuel attachoit l'un à l'autre, & rendoit presque inſéparables? Pour les aliéner réciproquement & les desunir ſans retour, il n'a fallu que le refus peu obligeant dans l'un, de ſe gêner quelques momens, pour le ſervice ou l'intérêt de l'autre, dont la ſenſibilité exceſſive lui devoit être aſſez connue. Delà ce refroidiſſement mutuel qui a cauſé dans leurs cœurs la ruine de l'amitié, & bientôt après celle de la charité, qui rarement ſubſiſte entre deux amis, qui ont ceſſé de l'être.

N'eſt-ce pas ce défaut de condeſcen-

dance, qui sépare trop souvent des époux, malgré toutes les considérations divines & humaines, qui conspirent à les maintenir dans cette union sainte dont ils ont fait le vœu réciproque au pied des autels? Pour prévenir ces séparations d'éclat, toujours scandaleuses, malgré l'air de justice qui quelquefois les accompagne, il n'auroit fallu de la part d'une épouse, que renoncer à certaines visites, certaines liaisons trop marquées dont un mari, peut-être bizarre, exigeoit le sacrifice; & de la part de celui-ci, que quelques ménagemens placés à propos, pour l'humeur vive ou difficile d'une épouse. Mais l'un & l'autre se sera obstiné à ne vouloir se gêner & se captiver en rien, dans sa maniere de vivre, ou de penser. Delà, les mécontentemens, les aigreurs, les querelles domestiques, qui se terminent enfin par ces divorces publics, devenus si ordinaires de nos jours; & qui font gémir tous les véritables Chrétiens.

N'est-ce pas enfin ce défaut de condescendance, qui, après avoir fait naî-

tre dans une société chrétienne, le trouble & la discorde, les fomente & les entretient durant des années, & des siecles ? Pour rapprocher deux cœurs malheureusement aliénés, que faudroit-il souvent ? Une visite, une honnêteté, une de ces politesses humaines qui ne signifient, même selon le monde, ni grandeur, ni bassesse d'ame de la part de celui qui les présente. Mais personne ne veut commencer sur ce point, & faire les premieres avances de la réconciliation. On croiroit se deshonorer de faire ainsi les premiers pas, c'est-à-dire de s'accommoder à la foiblesse de son frere, qui, à la honte de sa religion personnelle, qui devroit l'obliger à vous prévenir, demande qu'on le prévienne lui-même. Et delà ces inimitiés éternelles dans les familles, qui passent souvent de race en race, & dont un moment de complaisance de votre part auroit arrêté le progrès.

Or, mes chers Auditeurs, si le défaut de ces ménagemens charitables que la religion prescrit, ne sçauroit manquer d'avoir dans le commerce

de la vie humaine, ces effets funestes dont vous êtes tous les jours les témoins; ne suit-il pas de cette morale, que la sensibilité ou la délicatesse de nos freres, doit nous faire regarder comme une suite de devoirs, ces attentions, ces réserves, ces déférences, dont vous avez cru pouvoir vous dispenser jusqu'ici? Dites, tant qu'il vous plaira, que votre frere s'offense mal à propos pour un si foible sujet; & que c'est moins à vous, qu'à sa délicatesse extrême, que doit s'attribuer cette indifférence, cette inimitié devenue publique, & dont on vous fait responsable; je vous réponds avec saint Paul, que si votre frere eût tort de s'offenser de ce qui fut le principe de votre desunion, vous n'en êtes pas plus justifié à son égard. Quoi donc! disoit cet apôtre de la charité de Jesus-Christ, laisserez-vous périr votre frere, parce qu'il est foible? & sa foiblesse même, qui vous est connue, n'est-elle pas une raison pour vous de le ménager & de le respecter? *Peribit infirmus in tuâ scientiâ frater.*

1. ad Cor. c. 8.

S'il étoit en votre pouvoir, mon

cher auditeur, de réformer les hommes à votre gré, & de leur ôter cette sensibilité extrême qui n'est qu'un effet de l'imperfection humaine, peut-être alors pourriez-vous avoir pour eux moins de condescendance, sans violer les droits de la charité chrétienne; parce que la charité ayant pour objet des créatures plus parfaites, acquerra alors elle-même, dans la pratique, plus de force & de perfection. Mais tandis que les hommes seront foibles, sensibles, délicats, comme ils sont, (& ils le seront toujours,) la charité qui prend sur elle, pour ainsi dire, toute l'imperfection des créatures qu'elle a pour objet, la charité elle-même aura cette délicatesse, cette sensibilité, cette foiblesse, qui la rend si difficile à ménager dans le cours de la vie, & qui l'expose en mille occasions à s'altérer, & à périr même entierement, si l'on ne prend sur soi d'avoir mille attentions pour la conserver. Et par conséquent c'est à vous, qui que vous soyez, de vous prêter à tant de mé-

nagemens qu'elle exige, à raison de la foiblesse de vos freres.

Que si vous vous plaignez au reste du joug insupportable que cette espece de charité vous impose, ah! mes chers auditeurs, je n'ai pour vous confondre, qu'à produire ici ce que vous faites tous les jours, pour acquérir ou conserver les bonnes graces d'un ami, d'un protecteur, d'un grand. Quelle gêne, en effet, quelle contrainte dans vos actions, vos discours, jusques dans vos gestes & vos manieres, pour ne laisser rien échaper qui choque l'humeur ou les inclinations de celui dont vous ménagez avec tant d'art l'amitié, ou la faveur. Or, pourquoi n'exigeroit-on pas de vous dans la religion, pour l'intérêt de la charité, ce que vous faites tous les jours dans le monde, pour un leger intérêt de fortune? Et si vous pouvez bien vous astreindre à mille égards, mille attentions gênantes, pour ne pas blesser la délicatesse d'un certain monde à qui vous voulez plaire; ne pouvez vous pas éga-

lement vous astreindre pour ne blesser en rien la délicatesse de la charité de Jesus-Christ; c'est-à-dire pour vous accommoder à toutes les foiblesses & à tous les besoins des hommes avec qui les loix de la nature & de la societé vous obligent de vivre ? *Ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.*

3°. Enfin, charité du cœur de Jesus-Christ, charité généreuse qui s'éleve au-dessus des plus grands intérêts. Vous le sçavez, mes chers auditeurs, à quel point l'homme Dieu a porté le desintéressement sublime de sa charité pour le genre humain. Tous ses intérêts, en qualité de Dieu Sauveur, n'ont-ils pas été pleinement sacrifiés au salut de l'homme ? L'intérêt de son domaine & de ses biens; il s'est fait pauvre lui-même, afin de nous enrichir des célestes trésors. L'intérêt de sa gloire, il s'est humilié jusqu'au néant, qui étoit notre partage, pour nous élever jusqu'à lui-même. L'intérêt de sa liberté, il a pris la forme d'esclave pour nous rendre ses freres, & nous donner le pouvoir admirable, comme parle son

Apôtre bien aimé, de devenir les enfans de Dieu. *Dedit eis potestatem filios Dei fieri.* Enfin, l'intérêt de son innocence & de sa vie. Il est mort, & mort en criminel pour nous décharger du crime, & nous épargner un éternité de malheur. Or, de ce desintéressement admirable que nous prescrit à tous Jesus Christ notre modéle, jugeons, Chrétiens, à quoi nous oblige la charité pour nos freres. Ce n'est pas en vain que Jesus-Christ nous ordonne de les aimer, comme il les a aimés lui-même. Il prétend donc que nous serons prêts, comme lui, de sacrifier, au besoin, nos intérêts les plus chers; & que nos biens, notre vie, notre honneur même, ne seront pas épargnés pour conserver le dépôt précieux de cette charité qu'il recommande éternellement à ses disciples. Oui, mes chers Auditeurs, c'est là ce qu'a prétendu ce Dieu législateur que vous adorez.

Mais que viens-je vous annoncer ici? disposés comme vous l'êtes, pour la plûpart, à suivre en tout les vues de l'intérêt propre aux dépens même de

l'intérêt du prochain qui ne devroit pas être moins sacré pour vous, que le votre ; déterminés que vous êtes par l'esprit du siecle, à conserver toujours cette délicatesse infinie, sur tout ce qui peut toucher vos droits, votre honneur, vos personnes ; sans égard pour les droits, l'honneur & la personne du prochain : dans cette situation de cœur si éloignée des sentimens de Jesus-Christ, si je présente à votre imitation des sacrifices rigoureux dont la charité vous impose ou l'accomplissement réel, ou la détermination fixe à les accomplir, quand le besoin le demandera ; ne m'accuserez-vous pas de vous apporter ici des maximes outrées & pleines d'exagération, des maximes inconnues de nos jours, au moins dans la pratique, & directement opposées à cet amour légitime de nous-mêmes, que la loi naturelle nous prescrit ? Tels sont, je le sçais, les préjugés dont on combat dans le monde, ce détachement généreux de tout intérêt qui sera toujours comme l'ame de la charité dans le Christianisme. Parlons cependant,

Si ce que j'ai à vous dire, ne vous persuade pas, du moins servira-t-il à vous instruire d'un devoir que vous cherchez peut-être à ignorer, & à justifier un jour le Dieu de charité qui vous jugera, non sur vos idées, où les idées du monde, mais sur celles de son évangile. Attention, s'il vous plaît.

Vous prétendez-donc, mon cher Auditeur, que l'on vous a fait tort dans vos biens, que l'on vous refuse ce qui vous est inconteſtablement dû; & sur ce principe dont vous ne soupçonnez pas même la vérité, vous produisez des titres évidens selon vous, & qui démontrent la justice de vos prétentions, devant tout tribunal où la passion ne préſidera pas? Mais dans cette supposition même, que le bon droit soit certainement de votre côté; supposition que je veux bien ne pas examiner rigoureusement ici; & dont il seroit peut-être facile de vous démontrer l'erreur; combien se peut-il trouver de circonstances, où la Justice même ne permet pas à des Chrétiens de poursuivre devant son tribunal,

les droits les mieux fondés. Car si c'est une maxime infaillible dans la religion, que le bien inestimable de la charité doit toujours être préféré à tous les biens d'un ordre inférieur; dès que le bien temporel que vous prétendez vous appartenir, sera vraiment incompatible avec le sentiment de la charité; il faudra donc en faire généreusement le sacrifice. Si donc l'expérience personnelle vous apprit plus d'une fois que vous n'êtes plus le maître de vous-même, dès que l'intérêt propre vous anime; si vous jugez que cette affaire où l'intérêt seul vous engage, vous emportera comme infailliblement à des médisances, des haines, des fureurs contre l'adversaire que vous attaquez, ou qui vous attaque devant les tribunaux de la justice humaine; dès-lors, quelque bien fondés que soient vos droits, je dis que vous ne pouvez plus les soutenir chrétiennement, du moins par vous-même. Pourquoi? Parce que ces haines, ces emportemens, ces médisances où l'intérêt vous engagera, causeront infailliblement dans votre

cœur, la ruine entiere de la charité ; & qu'il ne fut jamais permis, pour quelque bien temporel que ce puisse être, de sacrifier cette charité divine, qui, dans l'ordre de la religion, sera toujours préférable à tous les biens terrestres.

En vertu de ce même principe, si le débiteur que vous poursuivez est dans une situation critique qui le mette absolument hors d'état de vous satisfaire ; si toutes les procédures dont il est l'objet, ne doivent aboutir qu'à ruiner entierement sa fortune, & à le précipiter dans le desespoir, non, vous ne pouvez plus alors redemander chrétiennement, ce qui dans la rigueur vous étoit dû. Pourquoi ? Parce que la justice dont vous poursuivez les droits en pareil cas, devient une cruauté manifeste à l'égard de votre frere ; & détruit conséquemment, dans votre cœur, cette charité essentielle qu'il doit attendre de vous, selon les loix de la religion que vous professez. Donc par une conséquence nécessaire, & dont je voudrois graver l'idée dans tous les esprits chrétiens à qui je parle,

si l'on avoit pour la charité, les ménagemens & les égards qui lui sont dus, le procès seroit aussi rare dans le monde chrétien, qu'il y est ordinaire de nos jours. Parce que, tout indifférent qu'il est de lui-même, rarement arrive-t-il qu'il ne devienne criminel, à raison de mille circonstances capables de bannir du Christianisme, cette charité desintéressée que Jesus-Christ nous commande par le sacrifice qu'il nous a fait de tous ses intérêts propres; *Ut diligatis invicem, sicut dilexi vos.*

Je vais plus loin, & toujours fondé sur cette regle de charité que nous a laissé Jesus-Christ, comme le fondement de sa morale; je conclus delà qu'il est des occasions où l'intérêt même de la vie doit être sacrifié à l'intérêt infiniment plus grand de la charité. Et c'est la conséquence même qu'en tiroit S. Jean, l'interprete de son divin Maître. Jesus-Christ nous a fait connoître son amour, en donnant sa vie, pour assurer notre éternité, disoit-il aux Chrétiens de son tems; nous devons donc être prêts,

si la charité le demande, à mourir
1. Joan. c. 3. aussi pour nos freres. *Et nos debemus pro fratribus animas ponere.* Qu'il s'éleve en effet, mes chers Auditeurs, qu'il survienne parmi nous, ce qu'à Dieu ne plaise, une maladie contagieuse, une peste, quelqu'un de ces fléaux du ciel, que saint Cyprien appelle avec raison, les épreuves de la vraie charité ; dans ces occasions terribles, les Chrétiens que le mal épargnera, doivent-ils s'épargner pour le salut de leurs freres ; sur-tout si leur salut éternel est en péril ? N'est-ce pas alors que la vie des enfans doit être exposée pour celle des peres, celle des peres pour les enfans ; celle des domestiques pour les maîtres, celle des maîtres pour les domestiques ; & plus encore celle des pasteurs pour leurs troupeaux ? Si, graces au ciel qui nous gouverne & qui nous aime, ces occasions de charité sont rares dans l'église de Jesus-Christ, combien en est-il où l'on doit risquer sa santé, sa vie même pour assister des mourans dont le mal peut se communiquer, & nous entraîner avec eux dans le même tombeau ? Les

miniſtres de l'égliſe, les magiſtrats, tous les hommes publics, ne doivent-ils pas ſacrifier leur repos, leur ſanté, & quelquefois au risque de leur vie même; s'ils ne peuvent remplir autrement les devoirs que le public attend de leur miniſtere, à raiſon des emplois dont ils ſont chargés, ou dans l'égliſe, ou dans l'état. *Et nos debemus pro fratribus animas ponere.*

Mais du moins l'intérêt de votre honneur, j'entends de ce faux honneur dont le monde aveugle eſt idolâtre, & qui dès-lors devient aux yeux du mondain plus reſpectable que ſes biens & ſa vie même; cet honneur ſi cher & ſi reſpectable à vos yeux faudra-t-il auſſi vous en détacher? Le monde ne peut le croire, mon cher Auditeur; mais le Chrétien n'en ſçauroit douter qu'il n'y ait mille occaſions dans la vie où la charité exige de ſon cœur le ſacrifice de cette gloire chimérique; parce que le plus ſouvent on ne peut en ſoutenir les prétentions, ou réelles ou imaginaires, ſans ſe livrer à des haines, des fureurs, des vengeances, des combats

ſanglans, dont le monde fait un devoir, mais qui ſont évidemment incompatibles avec l'obligation qui nous eſt impoſée d'imiter la charité de Jeſus-Chriſt, qui nous ſacrifia ſur la terre à chaque moment de ſa vie, l'intérêt de ſa gloire & de toute ſa gloire. *Ut diligatis invicem, ſicut dilexi vos.*

Détachement généreux de tout intérêt propre & perſonnel, détachement toujours pénible à l'amour propre de l'homme le plus chrétien, je l'avoue. Mais voulez-vous, mes chers Auditeurs, vous adoucir la pratique de ce détachement qui vous paroît ſi rigoureux ? Conſidérez ces hommes, tels qu'il s'en trouve une infinité dans le monde chrétien, & dont les cœurs brûlent conſtamment des feux d'un amour impur ; voyez-les dans le feu de la paſſion ſacrifier ſans peine tous leurs grands intérêts qui vous étonnent. L'intérêt de leurs biens en proſtituant leurs revenus à mille folles dépenſes pour contenter l'avidité de cette idole de chair, à laquelle ils ont entrepris de plaire. L'intérêt de leur honneur, en s'aviliſſant par mille bas-

ſeſſes également criminelles & ridicules, qui les déshonorent tout à la fois aux yeux de Dieu & des hommes. L'intérêt de leur vie, en prenant les armes au moindre ſoupçon qui allume la jalouſie dans leur ame, pour combattre le rival dont ils redoutent la préſence.

Eh, quoi donc, mes chers Auditeurs, devez-vous dire, à la vue de ces prodiges d'iniquité qui ſont l'ouvrage d'un tel amour, quoi! le ſentiment de cette charité dont l'écriture compare la force à celle de la mort même, ne pourroit ſéparer dans nous ce détachement de tout intérêt, dont une paſſion inſenſée rend les hommes capables; & l'amour dont Dieu même eſt la regle, ſeroit-il moins généreux dans l'homme & moins puiſſant ſur ſon cœur qu'un amour aveugle & paſſionné, le principe du déréglement & du desordre? Non, ce n'eſt qu'au tribunal de l'amour propre que le détachement de tout intérêt peut paroître une morale outrée, quand il s'agit de conſerver la charité de Jeſus-Chriſt, puisqu'indépendamment de l'évan-

gile, l'expérience seule suffiroit pour nous persuader que l'attachement excessif à l'intérêt propre, quel qu'il puisse être, est une source intarissable de divisions & de troubles, & s'oppose même à la charité naturelle parmi les hommes. Mais ce n'est pas assez de vous faire connoître les devoirs de cette charité que Jesus-Christ nous commande, & dont il voulut être lui-même & la regle & le modele; je dois vous présenter encore des motifs proportionnés à l'accomplissement de ce grand précepte. Jesus-Christ regle & modele de notre charité pour le prochain, c'est ce qui a dû confondre l'indifférence & l'insensibilité de notre cœur dans la premiere partie; Jesus-Christ motif & principe de notre charité pour le prochain, c'est ce qui doit terminer tous les sentimens dont nous sommes capables dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

POUR vous engager à cet amour de charité pour le prochain, que le Christianisme vous prescrit, je pourrois sans doute vous représenter, mes chers Auditeurs, que de l'accompliſſement seul de cette loi dépendent les plus grands intérêts que vous ayez, en qualité d'hommes & de chrétiens, à ménager sur la terre. L'intérêt de la société humaine, qui trouve son principal appui dans un amour réciproque, qui étouffe jusqu'aux moindres semences de discorde & de diviſion; l'intérêt de la providence divine qui a prétendu faire éclater sa gloire dans cet ordre & cette union que la charité établit entre les hommes; l'intérêt du Dieu créateur, dont l'image gravée sur l'homme sorti de ses mains doit le rendre aimable à toute créature capable d'aimer; l'intérêt de votre propre bonheur, dont le gage le plus sûr est ce sentiment mutuel qui fait de tous les hommes autant de véritables

amis ; l'intérêt de votre gloire même, puisqu'au jugement de la nature & de l'humanité seule, le plus beau sort du monde, c'est d'aimer généralement tous les hommes, & d'en être réciproquement aimé. Oui, tous ces motifs de charité développés dans tout leur jour pourroient faire impression sur vos cœurs. Mais pour me borner dans un si vaste sujet, & m'en tenir toujours à l'idée de la charité vraiment chrétienne, je m'attache uniquement à ces grands motifs de charité que nous fournit Jesus-Christ même ; & pour vous les présenter avec ordre dans ce reste de discours, je considere ici tout à la fois les sentimens, la personne, les bienfaits & la religion de Jesus-Christ ; & partant de ces idées je vous dis à tous, & je me dis à moi-même, aimons nos freres parce qu'ils sont aimés de Jesus-Christ, parce qu'ils sont intimement unis à la personne de Jesus-Christ, parce que cet amour acquitte la reconnoissance infinie que le Chrétien doit aux bienfaits de Jesus-Christ, parce que c'est à ce même amour qu'est attaché le caractere distinctif de la religion

ligion de Jesus-Christ. Je reprends. Et quelque spirituels que puissent vous paroître tous ces motifs de charité dont Jesus-Christ seul est la source, j'ose me répondre que vous en serez touchés, si vous voulez me suivre.

1°. Et d'abord je vous dis : Aimez vos freres, parce qu'ils sont tous aimés de Jesus-Christ, leur Dieu, leur Sauveur, comme il est le vôtre. Eh ! que faudroit-il de plus, si je parlois à de véritables Chrétiens, pour leur inspirer l'amour de charité pour leurs semblables ? Que notre cœur soit pénétré, comme il doit l'être, de l'amour suprême que nous devons à l'Homme-Dieu, & bientôt nous adopterons ces sentimens pour ce prochain qu'il aime, & dont l'amour ne fait qu'un seul & même objet avec lui : & ce grand privilege, commun à tous les hommes, d'avoir été & d'être encore les objets de la tendresse de Jesus-Christ, nous fera triompher sans peine de toutes les inimitiés qui pourroient nous séparer les uns des autres. Eh ! qu'opposerions-nous en effet à ces sentimens de charité pour tous les

hommes, que la foi nous découvre dans le cœur d'un Dieu, & d'un Dieu homme comme nous? Car prenez garde, je vous prie, c'eſt la réunion de ces deux qualités dans ſa perſonne qui doit communiquer à l'exemple de ſa charité divine toute la force, toute l'autorité qu'il peut avoir ſur l'eſprit & le cœur de ſes diſciples. S'il étoit Dieu ſans être homme, peut-être la diſproportion infinie qui ſeroit alors entre le cœur d'un Dieu qui n'auroit rien de terreſtre & d'humain, & un cœur auſſi foible que l'autre, pourroit nous ſervir de prétexte pour éluder l'exemple qu'il nous donne de charité pour nos freres. Mais quand la foi nous découvre ces ſentimens de charité pour tous les hommes dans le cœur d'un Dieu, & d'un Dieu homme comme nous-mêmes, ah! Chrétiens, comment nous défendre encore de les ſuivre?

Pour confondre vos vains raiſonnemens ſur un précepte dont l'accompliſſement vous paroît demander une autre nature que la vôtre, ne ſuffit-il pas en effet de vous dire: Ils ſont ai-

més de Jesus-Christ même, ces hommes que vous refusez d'aimer ; ils possèdent, malgré leurs défauts, le cœur adorable de Jesus-Christ ? Ce cœur, qui, au peché près, parfaitement semblable au vôtre, fut le théatre des passions & des foiblesses attachées à l'humanité ; ce cœur sujet, comme le vôtre, aux aversions & aux penchans, aux inclinations & aux dégoûts, aux desirs & aux ennuis ; ce cœur sensible, comme le vôtre, aux espérances & aux craintes, aux amertumes & aux plaisirs, aux découragemens & aux transports ; ce cœur de l'homme-Dieu, il n'a produit que des sentimens d'affection & d'amour. Il n'a fait, de tout le cours de cette vie plus qu'humaine, dont il régloit tous les momens, qu'un acte continuel de charité pour les hommes que vous n'aimez pas. Il a fait ses plus cheres délices d'entretenir un commerce d'amitié, de familiarité même, si j'ose le dire, avec ce prochain que vous refusez d'aimer *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum*. Or siéroit-il, Chrétiens, (je parle aux plus distingués Prov. c. 8.

parmi vous & aux plus grands,) ſiéroit-il à un cœur comme le vôtre, qui ſçait à peine discerner ce qui eſt aimable de ce qui ne l'eſt pas, de montrer, en fait de ſentiment, des délicateſſes que ne montra jamais le cœur de Jeſus-Chriſt; de paroître plus ſenſible à ce qu'il peut y avoir de moins aimable, ou de vraiment odieux dans quelques-uns de vos freres, que ne l'a paru le cœur de cet Homme-Dieu?

Vous me répondez que le cœur de Jeſus-Chriſt, quoique de même nature que le vôtre, avoit reçu du ciel une perfection de vertu & de ſentiment que le vôtre ne peut acquérir; qu'il étoit revêtu de toute la force divine pour ſe ſoutenir contre la foibleſſe humaine. Je le ſçais, mes chers Auditeurs, mais ce que je ſçais de plus, c'eſt que la vertu divine, en rendant plus parfait le cœur de Jeſus-Chriſt, le rendoit plus éclairé ſur les objets de ſa tendreſſe, & que ſa perfection même devenoit la juſte meſure de la délicateſſe de ſon cœur. Il étoit donc infiniment plus délicat que vous ne pouvez l'être ſur le choix de

ceux qu'il honoroit de son amour. Infiniment plus sensible à tous les défauts d'esprit, d'humeur, de caractere qui peuvent rendre un objet moins aimable, il avoit donc, pour ne pas aimer les hommes, dont la société vous paroît intolérable, mille raisons que vous ne pouvez avoir. Et cependant il les a aimés, (c'est la foi qui vous parle,) il les a aimés, il les aime encore, & continuera de les aimer tant qu'ils seront sur la terre, ces mêmes hommes, qui ne vous offrent rien d'aimable. Vous-même, mon cher Auditeur, qui peut-être à ce moment paroissez aux yeux de Jesus Christ couvert de mille péchés, dont un seul imprime à votre ame une difformité capable de vous faire horreur à vous-même, si vous aviez les yeux ouverts, Jesus-Christ vous aime encore dans cet état. Oui, Chrétiens, il vous aime, quoique criminels, autant qu'il déteste les crimes dont il vous voit souillés, & qui lui déplaisent infiniment plus que tout ce qui peut humainement vous déplaire dans la personne de vos freres. Encore une fois que ré-

pliquer à ce grand motif de charité que toute la religion nous présente ; & pour s'y rendre ne suffit-il pas d'être les disciples & les adorateurs de Jesus-Christ, comme nous le sommes ? Le prochain a donc droit aux sentimens de notre amour, parce qu'il est aimé de Jesus-Christ ; je dis plus, parce que sa personne est intimement unie à la personne de Jesus-Christ.

2°. Car voilà, mes chers Auditeurs, ce que la foi nous découvre de glorieux dans chacun de ces hommes qu'elle nous commande d'aimer en freres, un Dieu incarné, & en vertu de cette incarnation, la nature humaine associée à la nature divine dans la personne de Jesus-Christ. Tel est le grand objet de notre créance & le fondement même de tous les autres intérêts du Christianisme. Or de cette liaison admirable qui a, pour ainsi dire, divinisé tous les hommes, en les associant à Jesus-Christ, ne suit-il pas évidemment qu'ils doivent donc partager notre amour pour Jesus-Christ même, & que ce seroit manquer d'amour pour ce Jesus, si digne d'être

aimé, que de ne l'aimer pas dans tous les objets si étroitement unis à sa personne. Eh ! pourquoi en effet, (c'est la belle & touchante réflexion de saint Bernard,) pourquoi pensez-vous que le Verbe éternel ait voulu s'humaniser dans le tems, si ce n'est pour nous faire aimer Dieu & l'homme tout ensemble du même amour que sa personne incarnée, & nous accoutumer ainsi à l'amour de tous les êtres qui composent la société humaine, par l'amour nécessaire de cet homme divin que nous devons adorer ?

Ah ! Chrétiens, si la foi qui nous éclaire ne nous découvroit dans le prochain, pour nous le rendre aimable, que cette image de la divinité gravée sur l'homme au moment de sa création ; (quoique cette ressemblance de l'homme avec son Dieu dût suffire à nous inspirer des sentimens réciproques de charité & d'amour,) je serois moins surpris que notre cœur fût peu touché de cette ressemblance divine, qui paroît plus propre à nous honorer qu'à faire naître l'amour. Peut-être même aurions-nous peine à

discerner l'image de l'être infiniment parfait dans l'homme devenu le centre de toutes les imperfections du monde. Eh ! comment reconnoître, par exemple, l'image du Dieu de majesté, dans l'homme déchu de sa premiere grandeur ? L'image du Dieu de sainteté, dans l'homme livré à tous les desirs de sa passion? L'image du Dieu de force & de puissance, dans l'homme foible & sans pouvoir pour se vaincre lui-même ? L'image du Dieu souverain, dans l'homme esclave de tout ce qui l'environne ? L'image du Dieu de tous les trésors, dans l'homme sans ressource & victime de sa pauvreté ? L'image du Dieu impassible & immortel, dans l'homme souffrant & sujet à la mort ? Oui, tant d'épais nuages à percer, pour discerner l'image de Dieu dans l'homme depuis qu'il a dégénéré de son origine, rendroient plus excusable notre indifférence pour le prochain, s'il n'avoit avec Dieu que cette ressemblance qui lui fut imprimée dans sa création.

Mais quand la religion nous dévoile dans chacun de ces hommes

qu'elle nous donne pour freres, cette union intime qu'ils ont contractée avec Jesus-Christ au moment de son incarnation, serions-nous Chrétiens encore, si ce grand motif de charité ne nous touchoit pas? Pourrions-nous donc méconnoître les freres de Jesus-Christ dans tous ces hommes qui nous paroissent occuper le plus bas degré dans l'ordre de la nature, ou dans celui de la grace? Non, sur quelque sujet que s'arrêtent nos regards, ils ne sçauroient y méconnoître cette nature adoptée par un Dieu. Nous la découvrons, cette nature humaine, glorifiée dans la personne de Jesus-Christ. Nous la voyons dans les pauvres comme dans les riches; dans les petits comme dans les grands; dans les affligés comme dans les heureux; dans les sujets comme dans les rois; dans les pécheurs comme dans les Saints. Que dis-je? & l'homme le plus mépriſable aux yeux du monde ne nous retrace-t-il pas mieux encore l'image de Jesus-Christ vivant sur la terre, que l'homme comblé, durant la vie, de biens, de plaisirs & d'honneurs, puis-

que la vie de ce Dieu humilié ne nous offre qu'une privation entiere des richeſſes, des honneurs & des plaiſirs de ce monde qu'il réprouve ?

Et c'eſt cette conſidération, fondée ſur les principes même de la foi chrétienne, qui me ſemble devoir confondre pour jamais les dédains outrageans, l'indifférence ſuperbe de ces grandeurs humaines, qui peuvent à peine regarder comme leur prochain la multitude des hommes placés au-deſſous d'eux par le ſort de la naiſſance. Avant Jeſus-Chriſt un tel orgueil n'auroit paru que cruel & inhumain ; mais il eſt devenu presque impie & ſacrilege depuis le myſtere d'un Dieu descendu du ciel & incarné ſur la terre dans le ſein de l'humiliation & de l'indigence. Et de quelle autre ſource pourroit partir la vraie grandeur du Chrétien, que de ſon union avec Dieu en Jeſus-Chriſt ? Or ſi tel eſt le principe de la nobleſſe & de la dignité du Chrétien, ne la découvrez-vous pas, Grands du monde, dans ces hommes trop peu reſpectés du monde, & qui vous ſemblent à peine dignes de

vos regards ? Et dès-là que peut-il leur manquer encore pour mériter les sentimens de votre amour ? Le prochain de Jesus-Christ, hommes orgueilleux, seroit-il donc indigne d'être le vôtre ? Que le Juif, à la bonne heure, crût voir un titre de mépris ou d'indifférence pour les hommes dans l'infériorité de leur condition ; du moins cette idée seroit-elle conséquente à ses préjugés toujours subsistans, qui lui font rejetter encore un Dieu né dans l'humiliation, & attendre, dans l'avenir, un Messie riche & puissant, qui le rende le maître des nations dont il est l'esclave. Mais que des Chrétiens, adorateurs d'un Dieu pauvre & humilié, ne montrent qu'indifférence & que mépris pour des hommes privés des biens & des honneurs du monde, & que cette privation même soit le titre du mépris ou de l'indifférence qu'on leur réserve ; que des Chrétiens méconnoissent & dédaignent pour leurs freres, les freres même de Jesus-Christ, & ses freres les plus ressemblans & les plus chéris ; voilà, mes chers Auditeurs, ce qui,

dans les principes du Chriſtianisme, doit vous paroître, comme à moi, une espece d'irreligion & d'impiété qui outrage viſiblement la perſonne de Jeſus-Chriſt même.

Vous répondez à ce motif ſi noble de charité que je vous préſente, que la gloire commune à tous les hommes de reconnoître leur nature dans un Dieu, ſemble devoir plutôt les honorer que les rendre aimables. Elle doit les honorer ſans doute, & j'en conviens, puisque l'homme-Dieu, qui les a ſi étroitement unis à ſa perſonne en prenant leur nature, mérite nos hommages dans tous les objets qui peuvent le peindre aux yeux. Mais ne mérite-t-il pas également tous les ſentimens de notre amour ce Dieu ſi digne de nos hommages; & ſi l'honneur qui lui eſt dû, doit ſe répandre ſur tout ce qui eſt entré dans ſon alliance divine, l'amour qu'il attend de ſes disciples ne doit-il pas également retomber ſur tout ce qui porte le caractere & le ſceau de cette alliance merveilleuſe, dont toute l'humiliation eſt réſervée pour lui-même?

Eh, quoi! Seigneur, pour allumer contre vos disciples les fureurs de l'enfer, c'eſt aſſez que l'eſprit de ténebres apperçoive dans chacun d'eux cette alliance glorieuſe qui les unit à vous, à vous qu'il eſt forcé de reconnoître comme ſon vainqueur. Nous nous voyons les uns les autres honorés de cette alliance avec votre perſonne divine; que faudroit-il de plus pour nous faire un devoir de nous entr'aimer; & tous vos charmes répandus ſur chacun de nos freres, ne pourroient-ils compenſer à nos yeux ce qui peut manquer de leur côté pour les rendre aimables?

Ah! mes chers Auditeurs, c'eſt ici que je conçois ce que dit l'Apôtre ſaint Jean, & que je vous prie de le comprendre vous-mêmes. Si quelqu'un oſe dire qu'il aime ſon Dieu, ſans aimer ſon frere, il n'eſt en effet qu'un impoſteur. *Si quis dixerit quoniam diligo Deum, & fratrem ſuum oderit, mendax eſt.* Quoi! l'amour, même naturel & profane ſe répand, comme néceſſairement, ſur tout ce qui peut lui rappeller l'objet de ſes

1. Joan. c. 4.

desirs ; c'eſt-à-dire ſur les amis, ſur les proches, jusques ſur les portraits des perſonnes qu'on aime ; comment donc pourroit ſubſiſter notre amour pour l'Homme-Dieu, s'il ne ſçavoit pas ſe répandre ſur tous nos freres ſi étroitement unis à ſon humanité ſainte, & même à ſa perſonne divine ? Non, conclut le même Apôtre dont je viens de vous citer l'oracle, ſi nous ſommes ſans amour pour notre frere toujours viſible à nos yeux, nous n'aimerons jamais notre Dieu que ſa nature rend inviſible à nos regards : c'eſt-à-dire, ſi ce Dieu devenu ſenſible dans chacun des hommes, ſur-tout depuis le moment de ſon incarnation, ne ſçauroit gagner nos cœurs, en frapant nos ſens, par où il eſt ſi facile à l'amour de pénétrer ; eh ! comment ſe feroit-il aimer en lui-même, du ſein de cette lumiere inacceſſible où il habite au plus haut des cieux ? *Qui non diligit fratrem quem videt, Deum quem non videt, quomodò poteſt diligere ?*

3°. Mais à quoi m'arrêtai-je ? Si le prochain a des droits ſur notre

amour, parce qu'il eſt aimé de Jeſus-Chriſt, parce qu'il eſt intimement uni à la perſonne de Jeſus-Chriſt; il a des droits plus grands encore ſur ce même amour, parce que c'eſt le moyen d'acquitter pleinement la reconnoiſſance que tout Chrétien doit aux bienfaits de Jeſus-Chriſt. Et ne doit-il pas en effet avoir encore plus de pouvoir ſur notre cœur, ce nouveau motif de charité que je vous préſente? Sans doute, Chrétiens, à la vue des dons infinis du Dieu Sauveur, vous aurez deſiré mille fois, & deſiré avec ardeur, de lui rendre amour pour amour. C'eſt alors que votre cœur cherchant les nouveaux ſacrifices qui pourroient lui reſter à faire, & donnant carriere aux pieux accès de ſa ferveur, vous vous ſerez propoſé de nouveaux projets de dévotion & de piété, pour ne pas reſter ingrats envers Jeſus-Chriſt; que vous aurez médité la décoration de ſes temples & de ſes autels; deſiré remplir tous les cœurs chrétiens de vos ſentimens, & avoir vous-mêmes plus d'un cœur à lui conſacrer, pour re-

connoître la magnificence de ses bienfaits. Mais bientôt peu satisfaits de ces pieux sentimens, vous aurez desespéré de lui rendre le parfait hommage de la reconnoissance. Que faire donc, Seigneur, aurez-vous dit alors avec le Prophete ? Forcé que je suis à l'ingratitude, & par la foiblesse de mes sentimens, & par la grandeur de vos dons, j'ignore comment payer la moindre de vos graces. Dès que votre amour devoit faire pour moi de si grandes choses, c'étoit à vous-même de me donner un cœur capable de les reconnoître. *Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi ?* Psalm. 115.

Or le voici, mes chers Auditeurs, le moyen infaillible que vous cherchez de reconnoître dignement la charité immense du Dieu qui vous a sauvés : Aimez les hommes, dont il a fait ses freres & les vôtres. Ce que vous ferez pour eux, vous le ferez pour Jesus-Christ même ; & vous aimerez, vous obligerez en effet l'Homme-Dieu, dès que vous aurez la vertu d'aimer & d'obliger le moindre des hommes. *Quandiù fecistis uni ex* Matth. c. 25.

his fratribus meis minimis, mihi feciſtis ? C'eſt ici le langage de Jeſus-Chriſt même ; & comme s'il craignoit encore que la ſupériorité infinie de ſes dons, ſur tous les devoirs que vous pouvez lui rendre dans la perſonne du prochain, ne vous fît desespérer de le ſatisfaire ; il veut bien vous aſſurer encore par l'organe de ſon disciple bien-aimé, qu'il n'exige point d'autre tribut de votre reconnoiſſance, que ces devoirs de charité réciproque ; & qu'il vous ſuffit de les remplir ſelon votre pouvoir, pour acquitter vos ſentimens à ſon égard. *Et ſi ſolum fiat, ſufficit.*

Oui, le cœur humain tout foible, tout imparfait qu'il eſt, peut dignement répondre à tout l'amour d'un Dieu, dont notre ſalut eſt l'ouvrage. Aimez, Chrétiens, à ſon exemple, le prochain dont il vous commande l'amour, & vous l'aurez payé du prix infini de ſon ſang ; vous l'aurez dédommagé, comme il veut l'être, des rigueurs & de l'obscurité de ſa naiſſance ; des travaux & des fatigues de ſa vie ; des douleurs & des ignomi-

nies de sa mort. Le Dieu de la loi ancienne, pour prix de ses dons, eût exigé de vous des holocaustes & des victimes : le Dieu de la loi nouvelle, de cette loi de grace & d'amour, n'exige de vous qu'amour & charité. Immolez sur son autel ces haines, ces aversions, ces aigreurs, ces sentimens d'indifférence & d'antipathie, qui trouvent entrée dans votre ame, pour y substituer l'amour de charité qu'il vous commande. Voilà le vrai, le grand, le parfait sacrifice de la loi de Jesus-Christ; le sacrifice qui attire sur vous & vos œuvres toutes ses complaisances, & qui le dédommage pleinement à son gré du sacrifice même qu'il vous a fait de sa vie. *Et si solum fiat, sufficit.*

Ici, mes chers Auditeurs, dois-je m'attacher encore à vous inspirer l'amour de charité pour vos semblables, & ce motif seul que je vous y expose pour y engager vos cœurs, ne remueroit-il pas l'ame la plus dure & la moins faite pour aimer? Eh! mériteroit-il le nom de Chrétien, seroit-il digne de la religion divine qu'il

professe, l'homme assez insensible pour n'être pas touché vivement de ce grand motif de charité ? Quel scandale en effet de voir un Chrétien chargé de la reconnoissance infinie qu'il doit au Dieu rédempteur, lui refuser pour prix de son sang, un sentiment d'amour pour des hommes, que la nature seule l'obligeroit d'aimer ? Prenez en main la balance, lui dirois-je alors, mettez d'une part le grand motif qui vous presse d'aimer votre prochain, c'est-à-dire la reconnoissance infinie que vous devez à l'Homme-Dieu, dont vous êtes les disciples ; & de l'autre, le motif que la passion vous suggere de ne pas l'aimer. Si vous obéissez au penchant trop humain de votre cœur, vous aurez satisfait, il est vrai, le sentiment d'indifférence ou de haine, qui vous domine ; mais si vous obéissez au commandement exprès que votre Dieu vous impose, vous aurez rempli toute l'étendue de la reconnoissance infinie qui lui est due. Allez maintenant, mon cher Auditeur ; & s'il vous reste un cœur sensible à l'attrait de la re-

connoissance, osez refuser votre amour à des hommes, consacrés par la religion sous le nom de vos freres. Non, quelque coupables qu'ils vous paroissent à votre égard, je ne crains plus pour eux ni les sentimens ni les effets de votre disgrace, ou plutôt, plus vous les jugerez indignes d'être aimés pour eux-mêmes, & plus vous leur témoignerez d'amour & de sentiment dans le cours ordinaire de la société; parce que leur indignité même donnant plus de mérite à la charité de votre cœur, vous fournira une plus belle occasion de vous acquiter envers Jesus-Christ. *Et si solum fiat, sufficit.*

4°. Que sera-ce, mes chers Auditeurs, si à ces motifs de charité si puissans & si capables de la persuader, j'ajoute encore qu'elle est le caractere distinctif de la religion de Jesus-Christ. Que je considere en effet cette religion sainte en elle-même, c'est-à-dire, comme une suite de maximes & de préceptes destinés à sanctifier l'homme sur la terre; quel est entre tous les autres, le plus formel & le plus exprès de ses commandemens? La cha-

rité. Voilà, dit le législateur du monde à ses premiers disciples, quel est le commandement propre & particulier de la loi que je vous donne. Voilà celui dont je vous recommande spécialement l'observation : *Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem.* Que je considere cette religion relativement aux disciples qu'elle doit former ; c'est-à-dire telle quelle doit paroître dans les hommes heureux qui se font un devoir de la suivre ; quel est le caractere & comme le signal qui doit les distinguer ? La charité. (C'est Jesus-Christ qui parle encore :) voilà, dit-il aux premiers observateurs de son évangile, à quoi l'on reconnoîtra que vous m'appartenez. En effet : *In hoc cognoscent omnes, quia discipuli mei estis.* Comme s'il disoit aux Chrétiens de tous les siecles, ainsi que Saint Augustin l'interprete : Non, ce ne sera ni l'intelligence des écritures, ni l'éclat d'une vie austere & mortifiée, ni la grace même des miracles, qui vous annoncera pour mes vrais disciples, parce que cet appareil d'érudition, de vertu & de prodiges, pourroit convenir à d'autres qui ne me

Joan. c. 15.

Joan. c. 13.

reconnoissent point, comme vous, pour
Auguſt. leur maître & leur Sauveur : *Hoc enim habere poterunt discipuli etiam non mei.* Mais la charité que je vous commande ne conviendra jamais qu'aux vrais disciples de ma loi, & c'est le symbole assuré qui les distinguera dans tous les tems. *In hoc cognoscent omnes.* La charité est donc tout à la fois, & le grand précepte de la loi chrétienne, & le caractere distinctif du Chrétien.

Vérité qui vous surprend peut-être, mes chers Auditeurs ; mais pouvoit-il en être autrement, sous l'empire d'une religion qui prit sa source dans cet excès de la charité d'un Dieu pere qui lui fit donner son Fils unique
Joan. c. 3. au monde ; *Sic Deus dilexit mundum, ut filium suum unigenitum daret :* d'une religion qui ne tend qu'à réunir tous les hommes entre eux, & sur-tout les Chrétiens, comme les Personnes di-
Joan. c. 17. vines le font entre elles ; *Ut sint unum sicut & nos unum sumus :* d'une religion tellement dépendante de la charité dans toutes les maximes qui composent, pour ainsi dire, le corps de sa morale, que cette vertu seule ré-

pandue sur les mœurs de l'homme, fait naître ou suppose dans lui toutes les autres; *Qui diligit proximum, legem implevit:* n'est-il pas, dis-je, évident qu'une religion qui part de la charité infinie d'un Dieu, & qui aboutit à la charité universelle pour tous les hommes; qu'une religion dont la charité est le principe & la fin, la plénitude & la perfection, ne pouvoit avoir pour elle-même & pour ses vrais disciples, d'autre caractere que la charité même? Donc, par la conséquence la plus juste & la plus visible pour un esprit chrétien, il suffira toujours d'envisager cette religion divine dont Jesus-Christ est l'auteur & dont nous sommes les disciples, pour y découvrir l'engagement le plus inviolable à la charité pour nos freres. C'est un Dieu, c'est le pere le plus tendre qui nous laisse en mourant ses dernieres volontés, & dont l'inclination paroît se réunir sur un point dont il préfere l'exécution à tout le reste. Enfans dénaturés du plus tendre des peres, refuserons nous d'accomplir l'ordre le plus absolu, le desir le plus

Ad Rom. c. 13.

marqué de son cœur ? C'est un roi plein d'amour pour son peuple, qui veut distinguer ses fideles sujets au signal le plus aimable à ses yeux, qui est celui de la charité ; refuserons-nous de porter dans le cours de cette vie humaine, le signe infaillible qu'il exige de notre fidélité à son service ?

Mais ce discours est trop foible encore, & répond mal à la force du grand motif de charité que nous présente la religion de Jesus-Christ. Ecoutez plutôt ce que Saint Paul prononce sur le grand précepte de l'amour de Dieu, & ce qui ne convient pas moins à la charité du prochain: c'est que si vous manquez de cette vertu seule, tous les sentimens de vertu, de piété, de religion qui peuvent vous rester encore, ne sçauroient plus être dans votre cœur qu'une religion vaine & chimérique.

1. ad Cor. c. 13. *Si charitatem non habuero, nihil sum, nihil mihi prodest.*

Religion de l'homme chrétien, religion vaine & chimérique, sans la charité du prochain; pourquoi ? Parce que cette vertu étant comme l'esprit & l'ame du Christianisme, tous les sentimens

timens de piété & de religion qui pourroient encore christianiser votre cœur, séparés de cette vertu universelle dont l'esprit doit les vivifier & les animer, ne sçauroient plus être dans vous, qu'une religion morte & stérile. Eussiez-vous donc tous les sentimens d'amour pour Dieu, qui animerent dans l'église primitive, les confesseurs & les martyrs de la foi; si la charité du prochain vous manque, Jesus-Christ vous réprouve à l'instant; comme des profanes & des impies. Il ne reconnoît plus dans vous les disciples de sa loi, les adorateurs de sa personne; ou plutôt, il ne vous voit honorés de ces titres, que pour vous perdre & vous détester; parce qu'il ne voit plus au fond de vos cœurs, ce sentiment d'amour pour chacun de vos freres, qui doit être à ses yeux l'ame & la vie de votre religion. *Si charitatem non habuero, nihil sum.*

Religion de l'homme chrétien, religion vaine & chimérique sans la charité du prochain; pourquoi? Parce que cette vertu étant le caractere distinctif du véritable Chrétien, dès

que ce seul trait manque au tableau de vos vertus qui doivent former dans vous l'image de Jesus-Christ; ce Dieu-Homme, malgré toutes les œuvres dont vous pouvez édifier le monde, ne doit plus vous regarder comme ses vrais disciples. Oui, vous feriez d'ailleurs les œuvres les plus apparentes de la piété chrétienne, vous verseriez tous vos biens dans le sein du pauvre, vous parleriez sur la terre le langage des Anges, que Jesus-Christ vous regarderoit encore, comme les déserteurs de son service, si la charité du prochain ne couronne pas le reste de vos vertus; parce que c'est au sentiment & à l'exercice de cette vertu seule, qu'il voulut attacher le signal authentique des sectateurs de sa loi. *Si charitatem non habuero, nihil mihi prodest.*

Que si de telles maximes vous étonnent encore, mes chers Auditeurs, malgré l'évidence qui les démontre, pour achever de vous les rendre sensibles, qu'il me soit seulement permis de vous adresser cette question. Si nous avions à vivre dans des jours de

tyrannie & de perſécution pour l'égliſe, & que le ſacrifice de notre vie devînt néceſſaire pour témoigner hautément ce que nous ſommes, ne regarderions-nous pas comme déſerteur & apoſtat de Jeſus-Chriſt, tout Chrétien qui refuſeroit alors de lui rendre, au prix de ſon ſang, le témoignage qu'il mérite? Oui ſans doute; & pourquoi? Parce que l'épreuve du martyre devenu néceſſaire dans ces tems orageux, pour marquer notre attachement invariable à Jeſus-Chriſt, deviendroit conſéquemment le caractere diſtinctif de ſes vrais diſciples. Or, ce que ſeroit l'épreuve du martyre pour les tems de perſécution & de nuage, voilà, Chrétiens, ce que ſera l'épreuve de la charité pour tous les tems que durera l'égliſe. Dans les jours de calme ou de tempête, de trouble ou de paix pour la religion de Jeſus-Chriſt, c'eſt au caractere, au ſignal de la charité, que ce Dieu Sauveur doit diſcerner ſes vrais diſciples. Comment doit-il donc nous regarder, ſinon comme des déſerteurs & des infideles, s'il n'apperçoit pas

dans notre cœur, cet amour du prochain qui doit nous distinguer ? Voyez comment en usent dans leur empire les différens princes de la terre. Il est des signes sensibles établis par leurs ordres, pour discerner leurs moindres sujets, spécialement attachés au service de leurs personnes & de leur état : & ce n'est qu'en renonçant à marcher sous leurs étendards, qu'il est permis de renoncer à cet appareil extérieur, à cette uniforme établie pour les hommes qui doivent les suivre dans les combats. Si donc le signe certain, établi par Jesus-Christ même, pour discerner ses sectateurs, n'est autre que le grand caractere de la charité ; si cette vertu est comme l'uniforme du Chrétien dans la milice de Jesus-Christ ; quitter cette marque, ce caractere essentiel du Chrétien, n'est-ce pas en quelque sorte cesser de l'être ? N'est-ce pas renoncer à suivre l'étendard de Jesus-Christ, à marcher sous ses ordres, quoique l'on puisse d'ailleurs offrir à Dieu, pour suppléer au défaut de cette vertu, qui ne sçauroit être rem-

placée par aucune autre ? *Si charitatem non habuero, nihil sum, nihil mihi prodest.*

L'aviez-vous conçu jusqu'à ce jour, Grands du monde, ce que l'on exigeoit de votre cœur, quand on vous exhortoit aux devoirs de la charité chrétienne ? Aviez-vous pensé que de l'exercice unique de cette vertu, dépendoit le caractere & le fonds même de votre religion ; & qu'il n'étoit pas plus possible de faire profession du Christianisme, devant les hommes, sans être revêtu du caractere de la charité, que d'être Chrétien devant Dieu, sans porter dans l'ame & sur le front, le caractere sacré du baptême? Et telle est cependant la morale infaillible de l'évangile, fondée sur les oracles éternels de Jesus-Christ, de ce Jesus qui à prétendu faire de la charité, & le grand précepte de la loi dont il est venu éclairer le monde ; & le signe le plus marqué de tous les hommes qui lui appartiennent, comme les disciples de sa loi & les adorateurs de sa personne.

C'est ainsi, Chrétiens, que la con-

sidération de Jesus-Christ, & de Jesus-Christ tout entier, c'est-à-dire des sentimens, de la personne, des bienfaits & de la religion de Jesus-Christ, présente à ses disciples les plus pressans motifs de la charité qu'il leur commande, & dont il découvre parmieux de si foibles vestiges; ses sentimens qui ne furent qu'amour & charité pour le prochain; sa personne intimement unie à la personne du prochain; ses bienfaits dont il n'attend pour reconnoissance que votre charité pour le prochain; enfin sa religion dont le caractere distinctif sera toujours la charité pour le prochain.

Cœur de Jesus, cœur divin, cœur adorable, vous qui parutes n'avoir sur la terre de desirs, de sentimens, de passions que pour aimer l'homme; vous, qui au sein de la gloire où vous résidez pour l'éternité, conservez encore pour chacun de vos disciples plus de tendresse & d'amour, que n'en auront jamais pour votre humanité sainte tous nos cœurs réunis pour vous aimer & vous adorer; cœur de Jesus, sanctuaire de l'amour, ou

plutôt l'amour même, que ne daignez-vous me ſervir d'ame à ce moment & parler ici par ma voix pour animer dans vos diſciples le feu de cette charité qui vous conſuma, qui vous conſume encore, & dont vous voyez l'ardeur s'affoiblir & s'éteindre de jour en jour au milieu d'eux. Car voilà, mes chers Auditeurs, le deſordre du monde dont je me ſens le plus pénétré, & que je voudrois graver dans vos eſprits auſſi vivement que je le conçois; c'eſt qu'il ſe découvre à peine dans le ſein du Chriſtianisme quelques veſtiges de cette charité univerſelle dont Jeſus Chriſt préſente au monde un ſi beau modele & de ſi grands motifs.

Malgré les diſcordes du monde, il eſt vrai, malgré les haines, les jalouſies, les fureurs, les combats éternels qui le diviſent, on y parle encore le langage de l'amitié humaine; on en vante encore les charmes heureux; on en décrit les aimables loix. Mais le langage, les charmes, les loix, le nom même de la vraie charité, ne ſont-ils pas tombés au milieu

du monde, dans le plus profond oubli? Aimer quelqu'un en effet, l'aimer seulement comme son prochain, ou bien avoir cessé de l'aimer, n'est-ce pas la même chose, selon le monde? Et ne trouveroit-on pas chez les nations païennes le modele de toutes les liaisons, les plus vertueuses en apparence, dont on croit trouver la trace parmi les Chrétiens? Eh! quelles sont-elles en effet, Chrétiens du monde, ces liaisons prétendues chrétiennes, qui vous réunissent? Parcourez-les un moment avec moi, pour en sentir le vuide & le néant, quand il s'agit de Christianisme.

Liaisons de naissance & de parenté: on aime une famille dont on fait partie, & où la voix du sang qui parle à tous les cœurs, nous fait regarder comme partie de nous-mêmes, chacun des membres qui la composent.

Liaisons de penchant & d'inclination: on aime uniquement ce qui plaît dans le cours de la société, & l'on ne suit, quand il faut aimer, qu'un instinct aveugle qui n'écoute pas la voix de la raison même, loin d'é-

couter les oracles de la religion.

Liaisons d'amour propre & de sentiment : on aime pour n'être pas seul à s'aimer soi-même ; pour soulager un cœur sensible, qui s'ennuyeroit de la seule indifférence, & qui ne peut se passer ici-bas d'aimer quelque chose.

Liaisons d'habitude & de bienséance : on aime uniquement parce que l'on a commencé d'aimer, & qu'il en coûteroit à la paresse du cœur déjà fixé, pour changer de commerce & porter ailleurs ses premiers sentimens.

Liaisons de parade & de vanité toute humaine : on aime à proportion que l'on estime, les objets auxquels on s'attache ; & l'on ne cherche en effet dans l'amitié même, que l'appui brillant d'un mérite étranger, qui fasse honneur aux yeux du monde.

Liaisons de politesse & de respect humain : on aime à l'extérieur & en parole tout ce qui se présente à nos regards ; mais sans aimer personne en effet, & seulement pour paroître aimer.

Liaisons d'intrigue & de cabale : on aime tout ce qui favorise des partis

ou chrétiens ou antichrétiens, que l'on épouse sans les connoître; & quiconque n'en est pas le protecteur ou le disciple, ne sçauroit avoir à nos yeux un mérite aimable.

Liaisons de société & d'amusement: on n'aime dans ce que l'on se fait d'amis, que le frivole talent que leur a donné la nature ou l'art de plaire, de divertir, & de faire perdre agréablement les jours.

Liaisons enfin, liaisons de volupté & de licence: eh! de toutes les liaisons du monde, ne sont-ce pas là peut-être les plus communes, sur-tout depuis que l'on a sçu dans la société humaine les déguiser sous des noms spécieux, & les ériger elles-mêmes en sociétés mystérieuses, dont le secret même fait le scandale?

J'en appelle à vous-mêmes, mes chers Auditeurs. N'est-ce pas là tout ce que l'on voit de liaisons chez les Chrétiens du monde; & la vraie charité entre-t-elle ordinairement pour quelque chose dans les commerces qui les rassemblent? Le penchant de la nature, le masque de l'amitié, ou

bien l'amour charnel & passionné, voilà donc, indignes Chrétiens que nous sommes, ce qui a succédé parmi nous à la vraie charité de Jesus-Christ, qui devoit réunir tous ses disciples ? Et cette charité divine qui, comme la reine des vertus & des cœurs, devoit regler & inspirer toutes les affections humaines ; cette amitié céleste, devenue comme étrangere dans son empire, n'a plus d'asyle assuré sur la terre, que dans quelques monasteres & quelques cloîtres, dont elle fait en ce monde la gloire & le bonheur.

Ah ! Chrétiens, s'il n'est pas encore éteint dans vos cœurs, ce feu sacré de la charité que Jesus-Christ est venu allumer sur la terre, qu'il se ranime enfin dans cet heureux jour, pour ne plus s'éteindre ; & que l'Eglise qui nous gouverne, trouve au moins dans nous quelques traits de ses premiers enfans qui faisoient tous sa gloire, en ne faisant entr'eux qu'un corps & qu'une ame. Ce n'est point ici un conseil que l'on vous invite à suivre. Il s'agit pour vous d'un précepte & de l'abrégé de tous les préceptes de la loi.

Aimons-nous donc, mes chers Freres, (c'eſt ainſi que je dois vous appeller à ce moment, malgré toutes les ſupériorités qui nous diſtinguent;) aimons-nous les uns les autres, & d'un amour de charité dont Jeſus-Chriſt ſoit le principe; c'eſt-à-dire, aimons-nous mutuellement, & parce que nous ſommes aimés de Jeſus-Chriſt; & parce que chacun de nous eſt intimement uni à la perſonne de Jeſus-Chriſt; & parce que cet amour acquitte la reconnoiſſance due aux bienfaits de Jeſus-Chriſt; & parce que ce même amour eſt le caractere diſtinctif de la religion de Jeſus-Chriſt. Motifs puiſſans de charité mutuelle dans les ſociétés chrétiennes, & dont le pouvoir infaillible ſur nos cœurs, ſi nous ſçavons les méditer, nous unira tous ſur la terre, pour nous réunir éternellement dans le ciel, que je vous ſouhaite, au nom du Pere, &c.

DISCOURS

POUR LE DIMANCHE

DE LA PREMIERE SEMAINE

DE CARÊME.

Sur l'Amour de Dieu.

Dominum Deum tuum adorabis, & illi soli servies.

Vous adorerez le Seigneur votre Dieu, & vous ne servirez que lui seul. Ces paroles sont tirées du chapitre quatriéme de l'Evangile selon saint Matthieu.

MADAME,

ADORER le vrai Dieu, & le servir, comme il veut être servi & adoré, qu'est-ce autre chose que de l'adorer & de le servir avec amour ? Car ce Dieu jaloux rejette l'hommage ex-

térieur que la bouche peut lui rendre, s'il n'eſt accompagné de l'hommage du cœur qui ſe paye par l'amour. Amour de Dieu qui, de tout tems, fut le premier & le plus grand précepte de ſa loi, c'eſt ce que l'homme même, qui ne ſeroit pas éclairé des lumieres de la foi, ne ſçauroit jamais ignorer, mais ce que l'on ne connoît point aſſez : & ce que je viens vous développer ici, c'eſt la force & l'étendue de ce grand précepte.

Peut-être, mes chers Auditeurs, me ſeroit-il plus facile de vous inſpirer quelques ſentimens d'amour pour Dieu, ſi je me réduiſois à vous expoſer dans tout leur jour les grands motifs qui le perſuadent. Eh ! quel pouvoir n'auroit pas pour tourner vers Dieu le ſentiment de vos cœurs, le ſimple expoſé que je pourrois vous faire, des perfections qu'il poſſede, des biens qu'il nous prodigue, des récompenſes qu'il nous prépare ? Des perfections qu'il poſſede, où votre eſprit découvriroit tout ce qui eſt capable de charmer, de ravir, de transporter, d'extaſier le cœur d'une créa-

ture spirituelle & intelligente. Des biens qu'il nous prodigue, dont la grandeur, la continuité, la multitude, vous présenteroit tout ce qui peut toucher, attendrir, pénétrer, enflammer un cœur capable de retour & de reconnoissance. Des récompenses qu'il nous prépare, dont la plénitude doit inonder l'ame, comme un torrent de délices, & rassasier pour toujours le cœur le plus insatiable dans ses desirs.

Oui sans doute, Chrétiens, ces motifs puissans d'aimer Dieu pourroient faire impression sur vos cœurs. Mais que vous serviroit d'être touchés, si vous n'êtes pas instruits; d'éprouver quelques sentimens d'amour pour Dieu, si vous ignorez ce que c'est que de l'aimer; comme il n'est que trop vrai de le dire de la plûpart de ceux qui m'écoutent? C'est donc à vous instruire sur le point capital de l'amour de Dieu, que j'ai cru devoir m'attacher singulierement dans ce discours; &, pour y procéder avec ordre & avec sagesse, je dois éviter également d'exagérer vos obligations sur ce point & de les affoiblir. Je m'adresserai donc ici à

deux sortes de Chrétiens : les uns faussement persuadés qu'ils aiment véritablement Dieu, parce qu'ils ignorent les devoirs essentiels de cet amour ; & les autres toujours mécontens de leur cœur sur ce point, parce qu'ils portent le précepte au-delà des termes de la vérité, & qu'ils regardent comme obligation ce qui ne l'est pas. Or je veux aujourd'hui confondre les premiers, & rassurer les seconds : confondre les premiers, en leur faisant voir les grandes obligations que Dieu leur impose par le précepte de son amour ; ce sera la premiere partie : rassurer les seconds, en leur faisant voir que ce qui les allarme, n'est que la fausse idée qu'ils se forment du précepte de cet amour ; ce sera la seconde partie.

Esprit saint, ce ne sont point seulement vos lumieres, ce sont vos flammes que j'ose ici vous demander. Emparez-vous donc de mon ame à ce moment ; que l'on reconnoisse à l'ardeur qui m'animera, que c'est de l'amour divin que je parle, & que c'est lui qui m'inspire. Je m'abandonne à

votre grace, & pour l'obtenir sûrement, je m'adresse à cette Vierge qui seule aima plus que toutes les créatures ensemble. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Que le Dieu de lumiere mérite la préférence dans notre amour sur tous les objets créés qui peuvent nous attacher sur la terre, c'est-là sans doute une de ces vérités évidentes, dont l'homme raisonnable, & sur-tout l'homme chrétien, ne peut se dispenser de convenir dans la spéculation. Instruit qu'il est par la voix de la nature entiere, des grandeurs & des perfections infinies de son Dieu, l'auteur de tous les êtres, comment se déguiseroit-il à lui-même cette obligation naturelle qui lui est imposée d'en faire le premier objet de son amour, & de n'aimer que pour lui seul; ce qu'il peut aimer encore avec lui? Que je demande en effet à tous les Chrétiens qui m'écoutent, si dans les sentimens de

leur amour ils préferent à tout le reſte le Dieu qui les a formés, qui les conſerve & les ſanctifie ; en eſt-il un ſeul qui ne réponde avec aſſurance de la ſupériorité de ſon amour pour Dieu, & qui ne regarde même l'hommage de cet amour, comme la meilleure partie de ce tribut d'adoration, qu'il eſt obligé de lui rendre à tant de titres.

Cependant, mes chers Auditeurs, j'oſe aſſurer que rien n'eſt plus rare dans le monde, & même dans le monde chrétien, que cet amour de préférence pour Dieu, dont toute créature eſt redevable à ſa grandeur ſuprême ; & qu'il ne faut que la néceſſité de cet amour, entendu comme il doit l'être, pour vous faire convenir avec moi, qu'une des illuſions les plus générales parmi les hommes, c'eſt de croire aimer véritablement Dieu ſans l'aimer en effet. Car, quand je parle de l'amour de préférence que Dieu mérite inconteſtablement de la part de tous les cœurs, je n'entends point cette préférence en idée & de pure ſpéculation, qui ſçait reconnoître la ſupériorité infinie de l'Etre ſouverain

sur toutes ses créatures. Ce sentiment d'estime est bien dans le cœur le principe & le fondement de l'amour, mais ce n'est pas encore l'amour même. Il s'agit donc, pour aimer Dieu, d'une préférence à son égard, qui se termine à l'action & à la pratique; préférence en vertu de laquelle je suis disposé à sacrifier tout, plutôt que de renoncer un seul moment à son amour. Et parce que l'on renonce à cet amour, le principe & la fin de toute la loi, dès que l'on s'attache à une seule créature plus qu'à Dieu, dès que l'on viole un seul point commandé de la loi de Dieu, dès que l'on succombe à une seule épreuve qui combat dans nous l'amour de Dieu, il s'ensuit que le véritable amour dont l'homme est redevable au Dieu qu'il adore, suppose trois dispositions essentielles dans le cœur humain. Ecoutez-les, je vous prie.

Disposition de renoncer à tous les attachemens du monde, plutôt qu'à l'amour de Dieu; c'est la premiere.

Disposition de remplir sans réserve

tous les préceptes de la loi de Dieu ; c'eſt la ſeconde.

Diſpoſition de triompher, avec la grace, des plus rudes épreuves qui pourroient nous ſéparer de Dieu ; c'eſt la troiſiéme.

Voilà, ſans parler encore des actes formels de charité qui nous ſont preſcrits, voilà du moins ce que Dieu nous commande, quand il daigne nous faire un précepte de l'aimer habituellement de tout notre eſprit & de tout notre cœur. Comparons un moment nos mœurs, à ces devoirs impoſés à toute créature ſur le point capital de l'amour de Dieu ; & jugeons-nous, s'il eſt poſſible, équitablement nous-mêmes.

1°. Etre prêt de renoncer à tous les attachemens les plus légitimes du monde, plutôt qu'à l'amour de ſon Dieu, c'eſt le premier devoir de l'amour de préférence, que lui doit ſa créature. Propoſition trop certaine & trop évidente peut-être, pour que je m'arrête à vous en détailler les preuves. Qu'il ſe trouve en effet un ſeul objet dans le monde, dont on ne ſoit pas

disposé dans le fond du cœur, à sacrifier l'amitié, dès qu'elle est en concurrence avec l'amitié du souverain Etre; que l'on ne sente pas en soi-même cette détermination universelle & absolue de rompre les liaisons les plus fortes, dès qu'elles s'opposent à notre union avec Dieu par la charité; non, dès-lors Dieu n'occupe plus dans le cœur où il doit regner, le premier rang qui lui est dû. Il n'est plus préféré à tout le reste dans les témoignages de l'amour dont il est l'objet; & conséquemment il n'est plus aimé en Dieu, comme il doit l'être, parce qu'il n'est plus aimé de cet amour souverain qui convient essentiellement à Dieu.

Je dis amour souverain, qui convient essentiellement à Dieu. Car, à proprement parler, mes chers Auditeurs, il ne dépendoit pas de ce Dieu, tout indépendant qu'il est, d'exiger moins de notre cœur que cet amour suprême, parmi les préceptes qu'il impose aux disciples de sa loi. Il en est sans doute qu'il pouvoit se dispenser de leur intimer & de leur prescrire. Tels sont les nouveaux préceptes qui

distinguent spécialement la loi sublime de Jesus-Christ, & la rendent sur tant de points plus parfaite que celle de Moïse. Mais le précepte d'aimer Dieu préférablement à toute créature, est évidemment un précepte, & le premier précepte de toute loi dont il est l'auteur. Et si ce Dieu ne l'avoit pas déclaré par le canal de la révélation, la loi de la nature suffisoit pour nous l'apprendre. C'étoit un commandement pour Abraham, sous l'empire de la loi naturelle, de sacrifier à l'amour de son Dieu, un fils le plus tendre objet de l'amour paternel; & c'est un commandement pour le Chrétien, sous l'empire de la loi de Jesus-Christ, de haïr son pere, sa mere, de se haïr soi-même pour Dieu; c'est-à-dire, de s'arracher à ce qu'il peut avoir de plus cher, de se séparer, même avec violence, de ce qui lui est uni par les liens les plus intimes, pour éviter de perdre la grace & l'amour de son Dieu.

Arrêtons-nous là, mes chers Auditeurs. Vous avez clairement compris quel est le premier devoir de l'amour de préférence que Dieu exige de tout

être dont il eſt le créateur. Et que faut-il de plus pour vous obliger, la plûpart, à vous condamner vous-mêmes ſur le défaut de cet amour eſſentiel que Dieu vous commande ? Eh ! combien en effet, ô mon Dieu, combien voyez-vous de vos disciples, même dans cet auditoire, dont les cœur ſont livrés à des engagemens qu'ils préferent ſans ceſſe à votre amour ? Ne parlons point à ce moment, de ces préférences trop évidentes données à la créature ſur le créateur, dans les transports idolâtres d'un amour impudique ; monſtrueux excès ! & cependant ſi ordinaires dans le Chriſtianisme, qui changent le cœur en un autel, où l'idole de chair eſt adorée & tient lieu de divinité, tandis que la divinité elle même ne peut trouver place un ſeul moment, ni dans l'esprit ni dans le cœur occupés nuit & jour de leur indigne objet. Sans parler, dis-je, de cette yvreſſe funeſte de la paſſion qui étouffe tout à la fois dans l'homme, les lumieres de l'esprit, les ſentimens de l'honneur, & les

principes de la religion ; combien d'autres attaches moins criminelles dans leurs objets, & qui semblent même n'annoncer rien que de légitime & de permis, raviſſent néanmoins à Dieu, le tribut eſſentiel de notre amour, pour affoiblir dans notre cœur, ou même pour y détruire la diſpoſition où nous devons être de ſacrifier tous les attachemens humains à celui qu'il demande pour lui-même? Et pour entrer en quelque détail qui rende cette vérité plus ſenſible encore, combien de peres & de meres, eſclaves d'une tendreſſe exceſſive pour des enfans, ſouvent indignes d'être aimés pour l'avoir trop été, mériteroient le reproche que Dieu faiſoit au grand-prêtre Heli, de lui avoir préféré ſes enfans indociles, de les avoir aimés & honorés plus que lui-même? *Magis honoraſti filios tuos quàm me.* Combien d'amis mutuellement dévoués à leurs intérêts mondains, & à leurs intrigues réciproques, ſe font un devoir ſacré, une eſpece de religion de ce dévouement ſacrilege, par lequel ils s'engagent à ſe ſervir mutuellement

1. Reg. c. 2.

lement dans l'occasion, contre l'intérêt de Dieu? Combien de cliens; de domestiques attachés à des protecteurs, à des maîtres, dont ils attendent uniquement leur fortune, achetent leur faveur par une complaisance aveugle & sans bornes, au préjudice continuel de l'obéissance qu'ils doivent à Dieu? Combien d'époux & d'épouses trop sensibles à l'attrait d'une inclination toute humaine, qui fut le seul principe de leur union, oublient ce qu'ils doivent à Dieu, pour porter trop loin les devoirs même de leur état, & laissent regner dans leurs cœurs un excès d'affection & de tendresse qui étouffe le germe de cet amour dominant dont ils sont redevables à Dieu? Combien de mondains subjugués par la crainte servile du monde, se laissent aller, pour ne lui pas déplaire, à violer les devoirs les plus essentiels de leur religion; & sont toujours disposés à sacrifier les droits de Dieu; dès qu'un certain monde qu'ils respectent plus que Dieu, l'exigera? Combien de courtisans moins sujets qu'adorateurs de leurs princes,

ſe font une idole, ou plutôt un Dieu véritable de celui qui ne doit être à leurs yeux que l'image du vrai Dieu, ſource de toute puiſſance; & ſeroient prêts de renoncer leur religion même, pour marquer le dévouement de leur ame, ſi c'étoit une marque que l'on exigeât de leur attachement & de leur fidélité? Enfin combien de Chrétiens, s'ils ſçavoient pénétrer dans les replis de leur ame, la trouveroient coupable de quelqu'un de ces attachemens trop humains, que leurs excès, dans la pratique ou dans le ſentiment, rend incompatibles avec la ſouveraineté de l'amour de Dieu? Ah! mes chers Auditeurs, il ne faut qu'une légere connoiſſance du monde pour juger qu'il s'y trouve bien peu de ces cœurs vraiment libres & dégagés de la terre, de ces cœurs où Dieu regne en effet comme le premier maître, c'eſt-à-dire, bien peu de cœurs à l'abri de ces molleſſes, de ces lâchetés, de ces complaiſances mondaines, dont le fruit ordinaire eſt de diſpoſer prochainement l'homme chrétien à ſacrifier, du moins en telle & en telle

occasion, les bonnes graces du Dieu qu'il adore, à l'amitié de quelqu'une de ses créatures qu'il idolâtre. Or, dans cette disposition persévérante du cœur, peut-on jamais aimer Dieu & l'aimer en Dieu? Non, mes chers Auditeurs, dès qu'un royaume qui ne doit avoir qu'un roi, est divisé par divers partis, c'est un royaume désolé, dit l'écriture: *Regnum in se ipsum divisum desolabitur.* Et quand le cœur de l'homme, où l'amour de Dieu doit regner en souverain, est partagé par d'autres amours qui le dominent, Dieu n'y regne plus dès-lors, & il n'est plus pour l'homme de salut & de grace. Luc. c. 11.

Car vainement diriez-vous, pour vous tromper vous-mêmes, que la nature de ces attachemens dont je vous représente ici l'excès, n'a rien en soi que de l'égitime & de permis; je le veux avec vous, mon cher Auditeur: je veux même que ces attachemens considérés dans leur nature, loin d'être criminels, soient louables encore & commandés par la loi. C'est un fils, par exemple, l'espoir d'une famille, & que les

ſentimens réunis de la nature & de la religion doivent vous rendre infiniment cher : c'eſt un ami dont le caractere, l'affection, les ſervices doivent vous faire regarder la ſocieté, comme celle d'un autre vous même : c'eſt un maître, un protecteur, à qui vous devez dans votre ſituation la reconnoiſſance de tout ce que vous êtes : c'eſt un époux, une épouſe aimable & qui mérite inceſſamment tout votre amour : c'eſt un prince qui s'eſt acquis de nouveaux droits ſur vos ſentimens, par la faveur ſignalée dont il vous honore : c'eſt un certain monde au milieu duquel vous avez à vivre, & à qui, par principe de charité ou d'intérêt, vous craignez juſtement de déplaire. Non, j'en tombe d'accord, toutes ces affections conſidérées ſelon leur objet, n'ont évidemment rien que de légitime. Servez, ſervez donc vos amis ; aimez vos époux, chériſſez vos enfans, honorez vos protecteurs, immolez votre repos & votre vie au ſervice de vos princes, ménagez pour le bien de la ſociété, le monde au milieu duquel votre vie

s'écoule; que dis-je ! mes chers Freres, aimez tous les hommes sans exception : aimez-les comme vous-mêmes ; cet amour universel qui fut un devoir pour l'homme sous la loi de la nature, est plus encore un devoir pour vous sous l'empire de Jesus-Christ. Mais que ces sentimens de votre cœur pour la créature soient toujours subordonnés à l'amour souverain que vous devez à Dieu, & que dans la concurrence cet amour l'emporte sur tous les sentimens humains, par le sentiment de préférence qui doit le distinguer. Sans ce préliminaire essentiel, les affections les plus légitimes cessent de l'être ; les affections même de devoir deviennent pour l'homme autant de crimes, parce qu'elles détruisent dans son cœur, la disposition permanente où il doit être, de sacrifier les attachemens les plus forts, plutôt que de renoncer un seul moment à l'amour de son Dieu.

2°. Que demandez-vous de plus, religion sainte, au sujet du grand précepte de l'amour de Dieu ? Et le sentiment de préférence pour cet Etre

ſuprême, que vous exigez d'abord de vos disciples, n'épuiſe-t-il pas ce précepte à leur égard, tout étendu qu'il peut être ? Non, mes chers Auditeurs, & à cette premiere diſpoſition néceſſaire dans le cœur humain, pour aimer ſon Dieu, la religion vous ordonne d'ajouter encore la diſpoſition de remplir tous les préceptes de ſa loi, ſans en excepter un ſeul. Car il n'en eſt pas du commandement que Dieu nous fait de l'aimer ſans ceſſe, & de l'aimer en Dieu, comme des autres préceptes particuliers qu'il nous impoſe, & qui ne peuvent s'accomplir ſéparément, ſans que l'un emporte néceſſairement l'obſervation de l'autre. Que je rempliſſe en effet, & devant Dieu, & devant les hommes, le précepte de l'aumône & de la priere, ce n'eſt pas une conſéquence juſte que j'obſerve également celui du jeûne & de l'abſtinence. Que j'obéiſſe au commandement qui défend au Chrétien le parjure & l'adultere, ce n'eſt pas à dire que je pratique également le précepte qui m'interdit les brigandages du vol & de l'injuſtice. Toutes ces loix différentes, ſoit poſi-

tives, soit négatives, dont l'ensemble, pour ainsi-dire, forme le corps de la religion, considérées séparément, ne peuvent avoir l'une à l'autre aucun rapport nécessaire, qui les unisse essentiellement dans la pratique. Mais s'agit-il du précepte que Dieu me fait de l'aimer par préférence à tout? Ah! Chrétiens, ce n'est plus alors un précepte particulier qu'il m'impose; c'est un précepte universel qui s'étend à tous les points de sa loi, & qui les renferme tous dans un seul. Car il est évident que je ne peux le préférer à tout dans mon amour, ce Dieu dont je suis la créature & le disciple, si je ne l'aime pas évidemment plus que moi-même. Or comment l'aimerois-je plus que moi-même, si je ne préférois pas sa volonté à tous les penchans qui portent mon cœur à violer sa loi pour l'aimer, comme il veut & comme il doit être aimé? Je dois donc être disposé sans cesse, & à remplir fidelement tout ce qu'il ordonne, & à m'interdire généralement tout ce qui peut déplaire à ses yeux. Otez à l'homme cette volonté déterminée qui fait

dominer dans ſon cœur le deſir de plaire à Dieu, ſur tous ſes autres déſirs, & la crainte de déplaire à ce même Dieu, ſur toutes les craintes mondaines qu'il éprouve : non, dès-lors Dieu ne ſeroit plus véritablement aimé, de cet amour même commandé par la nature, parce qu'il n'auroit plus alors la préférence entiere qu'il mérite inconteſtablement dans notre amour.

C'eſt donc en vain, mes chers Auditeurs, que nous prétendons aimer Dieu, ſi nous ne ſommes pas déterminés à l'obſervation de toute ſa loi ; & l'amour de Dieu, dont nous nous glorifions, ne ſera jamais de notre part qu'un amour chimérique, s'il ne renferme pas un vœu ſecret, mais réel, d'accomplir ſes volontés, ſoit dans ce qu'il défend au monde, ſoit dans ce qu'il lui commande. Ainſi le concluoit l'apôtre ſaint Paul, quand il conſidéroit l'amour de Dieu, dans ce degré de plénitude eſſentiel pour nous ſauver. L'amour, diſoit-il écrivant aux Romains, eſt donc eſſentiellement la plénitude de la loi, ou l'obſervation

pleine & entiere de la loi divine qui nous gouverne : *Plenitudo ergo legis dilectio.* Ainſi le comprenoit l'apôtre ſaint Jacques, dans ce texte ſi connu, qui fut autrefois un paradoxe pour plus d'un pere de l'égliſe. *Qui peccat in uno, factus eſt omnium reus.* Quiconque péche contre un ſeul précepte de la loi, devient auſſi coupable que s'il péchoit contre tous les préceptes ; c'eſt-à-dire, encourt la diſgrace de Dieu, & ſe prive eſſentiellement de ſon amour, comme s'il avoit violé tous les préceptes à la fois. Ainſi l'entendoit ſaint Auguſtin, quand il diſoit à tous les Chrétiens dans la perſonne d'un ſeul : Aimez Dieu, mon cher Frere, & guidé par cet amour, ne craignez plus de vous aimer trop vous-même : *Dilige & fac quod vis* ; comme s'il avoit dit, dès que vous aimerez Dieu, je n'ai plus de regles à vous preſcrire ; ſuivez alors votre volonté propre, parce que vous ne pouvez l'aimer véritablement ſans vouloir en effet obſerver tous ſes préceptes.

Ad Rom. c. 13.

Jacobi c. 2.

Cependant, mes chers freres, aviez-

vous ſçu jusqu'ici le comprendre, ce rapport eſſentiel du ſeul précepte d'aimer Dieu, à tous les autres préceptes de ſa loi; & à ce moment que je vous expoſe l'obligation où vous êtes de remplir, du moins d'être dispoſés à remplir toutes ſes volontés, pour vous maintenir dans l'habitude de ſon amour; ne regardez-vous pas comme une vaine préſomption de votre part, de croire encore aimer Dieu, comme il veut & doit être aimé. Eh! quel eſt en effet le Chrétien parmi vous, qui s'examinant de bonne foi, ne découvre pas au fond de ſon cœur une oppoſition ſecrette à quelqu'un des préceptes de la loi de Jeſus-Chriſt? Je dis une oppoſition ſecrette, qui détruiſe dans ſon ame la diſpoſition conſtante, où elle doit être de les remplir tous ſans réſerve & ſans exception. Pour vous convaincre de cette oppoſition à tant de points de la loi, que vous ne découvrez pas dans vous-mêmes, mais qui vous rend réellement infideles, ſur le point capital qui eſt l'amour de Dieu; parcourez ſeulement d'un coup d'œil les préceptes de la loi divine,

qui ont le plus de rapport à vos penchans & à votre état.

Vous, par exemple, homme fier & superbe, rappellez-vous le précepte que vous fait Jesus-Christ, d'être doux & humble de cœur, dans la société humaine. Vous croirez-vous déterminé à remplir cette loi, lors que vous êtes évidemment dans une disposition toute opposée à la douceur & à l'humilité chrétienne, qui vous est prescrite. Quelque irreprochable que vous soyez sur tout le reste, vous n'avez donc point d'amour pour Dieu votre Sauveur? Vous, riche avare & sans compassion, pensez au précepte que vous fait Jesus Christ de verser une partie de vos biens dans le sein du pauvre; direz-vous que vous êtes prêt à vous détacher de ces biens, lors que le besoin pressant de vos freres le demandera? Hélas! l'amour propre n'a-t-il pas étouffé dans vous tout sentiment de charité naturelle & chrétienne? Ne fiſſiez-vous de vos biens, nul autre mauvais usage que de les réserver pour vous seul, vous n'avez donc point d'amour pour Dieu? Vous, femme du monde, idolâtre de vous-

même, méditez le précepte de l'abnégation, de la mortification chrétienne, imposé à votre sexe, tout foible qu'il est. Si vous vous croyez prête à le remplir, les vains plaisirs qui vous occupent sans cesse, serviront de témoins contre vous-même & vous convaincront ici ou d'illusion, ou de mensonge. Malgré la prétendue régularité de vos mœurs, vous n'avez donc point d'amour pour Dieu? Vous, homme vindicatif, esclave des maximes du monde sur le point d'honneur, souvenez-vous du précepte que vous fait Jesus-Christ de pardonner le plus cruel outrage, & d'aimer comme vous-même, le rival de votre honneur, l'ennemi de votre fortune. Présumerez-vous assez de votre cœur, pour le croire disposé à l'observation de cette loi, tandis que vous donnez hautement pour un homme lâche & sans cœur, quiconque est assez Chrétien pour s'y soumettre? Fussiez-vous prêt de verser votre sang pour la foi, comme pour la patrie, vous n'avez-donc point d'amour pour Dieu? Vous, homme public, chargé du soin pénible & glorieux de

rendre la justice, fixez les yeux sur le précepte qui est comme la base de votre état, de ne faire acception de personne, de n'avoir égard qu'au bon droit & à l'équité dans le principe de vos jugemens, de bonne foi vous regarderez-vous comme l'observateur de cette loi dans vos arrêts précipités, arrêts que vous arrachent si souvent mille considérations humaines, & même criminelles? Tout livré que vous pouvez être aux affaires publiques, aux dépens de votre repos & de votre santé même, vous n'avez donc point d'amour pour Dieu?

Qui que vous soyez enfin, mes chers Auditeurs, vous qui vous flatez d'aimer le Dieu que vous servez, de cet amour qu'il mérite & qu'il vous commande, examinez le fond de votre cœur sur le plan d'examen que je viens de vous tracer. Comparez la disposition actuelle de ce cœur qui vous est connu, ou qui vous doit l'être, avec les différens points de la loi divine qui vous touchent de plus près: demandez-vous à vous-mêmes, mais sincerement & de bonne foi, si vous êtes vraiment disposés à les observer tous,

à les observer pour toujours & en toute rencontre. Car c'est-là, selon la parole de Jesus Christ, le signe indispensable de votre amour pour Dieu. Joan. c. 14. *Qui mandata mea servat, ille est qui me diligit.* Et ce que je dis ici par rapport aux préceptes rigoureux de la loi, je le dis au reste par rapport à certains conseils, qui, à raison des dispositions naturelles, ou des circonstances présentes, où la providence nous place, peuvent devenir de véritables préceptes. Car quoique l'amour de mon Dieu ne m'oblige pas, par exemple, à quitter le monde, & à prendre le parti de la retraite; à renoncer à mes biens & à mes espérances selon le monde; à souffrir le martyre & à mourir pour ma foi, cependant parce que je peux être assez foible, pour que la solitude soit nécessaire pour préserver mon innocence des dangers du monde; parce que la connoissance de moi-même a pu me convaincre, que je ne peux conserver mes biens, sans m'y attacher d'un amour excessif & criminel; parce qu'il peut se rencontrer dans la vie de ces circonstances terribles, où le martyre soit une épreu-

ve indispensable de ma religion ; il suit de-là que je ne peux vraiment aimer Dieu, si je ne suis pas disposé du moins à quitter le monde, à renoncer à mes biens, à souffrir le martyre dans les circonstances pressantes dont je parle.

Or, encore une fois, seroit-ce là, Chrétiens du monde, la disposition présente & actuelle de votre ame ? Hélas ! loin de reconnoître dans vous-mêmes, cet amour de plénitude, par rapport à l'observation de tout ce que Dieu vous commande, peut-être n'y reconnoîtrez-vous pas un cœur déterminé à l'observation constante d'un seul précepte, c'est-à-dire, un cœur décidé à demeurer fidele à Dieu sur un seul point de sa loi, dès qu'il s'agira de l'être dans ces occasions périlleuses, qu'il ne vous est que trop facile de vous représenter ici, & où vous sçavez par une funeste expérience, que votre cœur a cédé mille fois à l'attrait de la passion qui le domine ; & vous pourriez, reconnoissant dans vous cette foiblesse volontaire & affectée, vous oseriez encore vous répondre

d'aimer Dieu ? Abus, Chrétiens, & abus le plus visible dans l'esprit de votre religion. Quand votre cœur se sentiroit porté vers Dieu, par les sentimens les plus vifs & les plus affectueux dont il soit capable, quand il éprouveroit pour cet être infini dans ses perfections, les ardeurs célestes, dont brûlent les Chérubins dans le ciel; si vous n'êtes livrés sans réserve à l'exécution de ses volontés suprêmes, vous n'offrez plus à votre Dieu qu'un faux amour, qu'un amour trompeur & réprouvé, parce qu'il ne reconnoît dans sa créature, d'amour vraiment digne de sa grandeur, que ce sentiment efficace qui la détermine, pour tous les momens qu'elle doit vivre, à l'entiere observation de sa loi. *Qui servat mandata mea, ille est qui me diligit.*

Vous me direz que sur ce principe, il faut donc compter bien peu de Chrétiens, qui aiment véritablement Dieu? Ah ! mes chers Auditeurs, le dirai-je, il en est encore infiniment moins que vous ne pensez. Quelque rare que puisse être dans le monde la vraie amitié

parmi les hommes, le vrai amour pour Dieu y paroît plus rarement encore; & si parmi tous ceux qui m'écoutent il n'en est aucun que Dieu n'ait distingué de toute éternité comme l'objet spécial de son amour, peut-être ce même Dieu qui sonde les cœurs, en voit-il à peine quelques-uns dans leur multitude, dont il soit véritablement aimé? Plût-au Ciel que ce fût ici un de ces traits d'hyperbole & d'exagération dont l'éloquence chrétienne ne sçait pas toujours se garantir! Mais s'il faut juger de cet amour, comme il le faut sans doute, sur la regle infaillible que nous a laissé Jesus-Christ même pour en juger; qui est l'observation pleine & entiere de sa loi, il faut l'avouer, Chrétiens, je tremble pour vous; je tremble pour moi-même; & je suis forcé de conclure, que parmi les personnes même les plus édifiantes dans leurs mœurs, rien n'est plus rare que le vrai amour, le solide amour pour Dieu.

Cependant, on lui dit assez qu'on l'aime & qu'on veut toujours l'aimer. Il est certains momens d'ardeur & de viva-

cité où le cœur le plus insensible, réveillé par sa grace & touché de ses bienfaits, lui fait mille protestations d'un amour constant & fidele. Oui, Seigneur, osê-t-on lui dire alors, comme le chef de ses apôtres, vous le voyez, vous le sçavez, vous m'êtes témoin
Joan. c. 21. que je vous aime. *Tu scis, Domine, quia amote.* Mais dans ces momens même, dont on se sçait tant de gré, & dont la ferveur sensible nous rassure devant Dieu, la bouche n'est-elle pas presque toujours démentie par une opposition secrette du cœur, à quelqu'une de ces volontés suprêmes dont il a fait dépendre l'amour essentiel qui lui est dû ? Et dès-là n'est-ce pas se tromper grossierement soi-même, que de croire encore aimer Dieu ? *Qui servat mandata mea, hic est qui me diligit.* Mais reprenons la suite de nos idées. Etre prêt de renoncer à tous les attachemens du monde, plutôt qu'à l'amour de son Dieu ; de remplir sans réserve tous les préceptes de la loi de Dieu ; enfin de subir avec la grace les plus rudes épreuves qui pourroient nous séparer de

Dieu, troisiéme disposition de cœur, nécessaire pour accomplir le précepte de son amour.

3°. Et c'est cette réflexion, mes chers Auditeurs, qui doit encore plus vous allarmer au sujet de l'amour qui vous est commandé pour le souverain maître de l'univers. Supposons en effet que le ciel nous ait fait naître dans ces premiers tems de l'église où le paganisme honoroit ses fausses divinités par l'effusion du sang chrétien; ou que la Providence nous ait transportés sous l'empire de quelqu'un de ces Princes ennemis du nom de Jesus, & qu'il déploye devant nous les plus cruels supplices, pour nous détacher de son culte & de sa religion. Dans cette supposition que je vous présente, vous sentez-vous, Chrétiens, avec le secours de la grace divine, assez de force & de courage, pour triompher par amour pour Dieu, dans ces rudes combats; & au moment que je vous parle, êtes-vous déterminés à conserver cet amour au péril de votre vie? Répondez-moi, ou plutôt répondez-vous à vous-mêmes; répondez à Dieu

qui vous interroge par ma voix, & ſi de telles épreuves vous paroiſſent excéder la force de votre amour pour Dieu, ſi vous êtes aſſez lâches, pour eſtimer votre vie en comparaiſon de cet amour plus précieux que toutes les vies du monde, humiliez-vous alors, confondez-vous devant ce Dieu que vous croyez aimer véritablement : pourquoi ? Ah ! dit ſaint Auguſtin, c'eſt que vous n'avez pas encore commencé de l'aimer : *Nondùm cœpiſti eſſe amator Chriſti.*

Et ne dites point pour éluder le reproche de votre cœur, qui ſent malgré lui-même la foibleſſe de ſon attachement pour Dieu ; ne dites point qu'il eſt inutile de vous ſuppoſer ici dans ces épreuves ſanglantes, où vous n'êtes pas, & où vous ne ſerez peut-être jamais. Car, c'eſt ainſi que l'apôtre ſaint Paul ſe faiſoit un devoir de s'éprouver, de ſe tenter lui-même ; c'eſt ainſi qu'il enviſageoit tour à tour, & paſſoit, pour ainſi dire, en revue les plus affreux périls ; qu'il préſentoit à ſon ame les plus triſtes images des créatures qui pouvoient conſpirer

contre son amour pour Dieu ; la faim & la soif, le fer & le feu, l'ignominie, les supplices, la mort ; & qu'il osoit se demander à ce spectacle effrayant s'il étoit en état de résister à cette foule d'épreuves réduites à la réalité : *Quis nos separabit à charitate Christi ?* Or raisonnez, tant qu'il vous plaira, sur l'amour de Dieu, commandé par sa loi ; quelle que soit la condition où vous ayez à vivre, prêtres ou simples laïques, religieux ou séculiers, petits ou grands, riches ou pauvres, il faut qu'à tous les instans de la vie, vous soyez prêts, comme saint Paul, à défier toutes les créatures, d'arracher l'amour de Dieu de votre cœur. Il faut que vous puissiez dire, comme cet apôtre des nations, que ni l'honneur, ni l'ignominie, ni la vie, ni la mort, ne pourront vous séparer de l'amour qui vous unit à Dieu : *Certus sum, quia neque mors, neque vita poterit me separare à charitate Christi.* C'étoit, il est vrai, un vaisseau d'élection, un saint du premier ordre, un homme ravi au troisiéme ciel, un apôtre, un martyr de Jesus-Christ, un Paul qui

Ad Rom. c. 8.

Ibid.

parloit ainſi. Mais n'eût-il été qu'un ſimple fidele, c'eſt ainſi qu'il devoit s'exprimer, pour marquer à Dieu ſon amour. Nos chers Freres, cette charité divine, qui vous paroît ſi héroïque, n'a rien de trop grand ni pour vous ni pour moi; c'eſt cette charité que le même apôtre regardoit comme abſolument néceſſaire pour plaire à Dieu; & dont il diſoit hautement, que s'il ne l'avoit pas, il n'étoit plus aux yeux de Dieu qu'un réprouvé, qu'un objet d'anathême: *Si charitatem non habuero, nihil ſum, nil mihi prodeſt.*

1. ad Cor. c. 13.

C'eſt donc à vous, Chrétiens du monde, de ſonder, d'interroger vos cœurs, à l'exemple de cet Apôtre. Mais ſi vous n'êtes pas aveuglés par la préſomption, pourrez-vous bien vous méconnoître juſqu'à vous croire diſpoſés à tout ſouffrir pour Dieu, plutôt que de perdre le tréſor de ſon amour? Jugez-vous ici vous-mêmes, ſur cette froideur, cette inaction que vous éprouvez dans l'accompliſſement des œuvres les moins pénibles que Dieu vous prescrit, ſur ces impatiences,

ces revoltes trop fréquentes de votre cœur, dès qu'il vous faut essuyer quelque légere affliction que sa bonté vous envoye, pour vous donner lieu de satisfaire à sa justice. Jugez-vous sur ce caractere de mollesse & d'indolence qui vous domine en tout & par tout. Car comment accorder, je vous prie, tant de lâcheté & de foiblesse avec le courage héroïque que demande l'amour de Dieu? Et comment en effet (souffrez ces expressions plus énergiques que la vérité m'arrache) comment des hommes de chair & de sang, des hommes timides jusqu'à rougir de l'évangile, dans le royaume de Jesus-Christ; des hommes qui se laissent effrayer, déconcerter d'un regard, d'une raillerie; comment des hommes, remplis de l'amour du monde, esclaves de l'amour d'eux-mêmes, livrés peut-être à l'amour impur & passionné; comment des hommes de ce caractere, si ennemis de l'évangile, (ce qui ne convient qu'à un trop grand nombre de ses disciples,) seroient-ils disposés à tout souffrir pour conser-

ver à Dieu l'amour qui lui eſt dû?

Ah! Seigneur, ne permettez donc pas pour votre gloire, qu'il s'éleve desormais contre votre Egliſe des Dioclétiens, des Nérons, qui, le fer à la main, combattent l'empire de votre amour dans le cœur de vos disciples. Leur foibleſſe vous l'annonce, ô mon Dieu! & doit vous l'annoncer à vous-mêmes, mes chers Auditeurs, que ſi de nouvelles perſécutions venoient encore éprouver la charité des Chrétiens de nos jours, on verroit, hélas! parmi nous, mille apoſtats, pour un martyr. Eh quoi! le moindre ſouffle vous abbat, & vous oſeriez vous promettre de réſiſter à la violence des orages & des tems? Vous êtes à peine des Chrétiens médiocres pendant le calme & la paix de l'égliſe, & vous croiriez devenir tout à coup des héros dans les combats qu'il vous faudroit livrer pour la foi? Vous vous laiſſez vaincre, comme des enfans, par les moindres peines; & vous ſeriez prêts à triompher des horreurs du ſupplice & de la mort par amour pour Dieu? Quelle

apparence,

apparence, Chrétiens, que cette générosité merveilleuse devînt dans l'occasion votre partage !

Non, non sans doute, pourrois-je dire ici de vous, dans un tout autre sens que saint Paul ne le disoit de lui-même : non, Chrétiens, ce ne sera point la crainte d'une persécution cruelle & sanglante qui vous séparera de l'amour de Jesus-Christ : *An persecutio?* L'église, qui depuis tant de siecles commande aux Césars, n'est plus menacée de semblables périls. Mais ce sera l'indigne crainte de vous gêner, de vous mortifier, de vous priver d'un plaisir d'un moment, défendu par la loi ; voilà ce qui vous séparera de Jesus-Christ & de son amour. Ce ne sera point l'extrémité de l'indigence & de la misere, qui vous séparera de l'amour de Jesus-Christ : *An angustia?* Un état assuré autant qu'il peut l'être dans le cours, toujours mobile de cette vie, vous met à l'abri de ces révolutions funestes, de ces renversemens de fortune. Mais ce sera le moindre revers inattendu, la plus légere perte d'un bien inutile

Ad Rom. c. 8.

Ibid.

d'ailleurs au soutien de votre vie & de votre état ; voilà ce qui vous séparera de Jesus-Christ & de son amour. Ce ne sera point la faveur effective ou desirée des princes du monde, qui vous
Ibid. séparera de l'amour de J.C. *An principatus ?* Graces au ciel, l'exemple public de leur religion autorise maintenant la publicité de la vôtre. Mais ce sera le respect & la complaisance qui vous domine à l'égard d'un petit monde de libertins & d'insensés, dont la censure vous intimide & vous allarme ; voilà ce qui vous séparera de Jesus-Christ & de son amour. Ce ne sera point l'espérance de monter au plus haut degré d'élévation, qui vous séparera de l'amour de Jesus-Christ :
Ibid. *An altitudo ?* On n'est point toujours d'une naissance ou d'un rang à pouvoir aspirer si haut dans la société. Mais ce sera le desir ardent d'un vain honneur, d'une frivole distinction, d'une gloire imaginaire, qui le moment d'après doit vous laisser confondus dans la foule ; voilà ce qui vous séparera de Jesus-Christ & de son amour. Ce ne sera point le danger menaçant

d'une mort prochaine, qui vous séparera de l'amour de Jesus-Christ : *An periculum?* Vous ne comptez, hélas! que trop sur la durée incertaine de cette vie si fragile dont vous jouissez. Mais ce sera le danger frivole d'une légere incommodité, d'une douleur passagere, d'un instant de peine, qui vous fera sacrifier aux vaines prétentions de l'amour propre, les droits les plus sacrés de l'amour de Dieu. Ibid.

Quoi de plus humiliant pour vous, mes chers Auditeurs, mais en même tems quoi de plus conforme à la vérité que cette morale, que la liberté de la chaire me donne droit de vous adresser ici, au sujet de l'amour que vous devez à votre Dieu? Non, je ne crois pas votre esprit assez injuste pour refuser au Dieu qu'il adore l'estime infinie que ses perfections méritent. Mais ne vous contentez-vous pas de cette estime de l'esprit que vous confondez avec l'amour du cœur? Vous concevez vivement qu'il mérite tout le sentiment de cet amour; & parce que vous concevez qu'il le mérite, vous imaginez dès-lors lui accorder

cet hommage qui lui est si justement dû. N'est-ce pas là trop souvent, Chrétiens du monde, que se réduit votre amour pour Dieu ? Du moins ne suis-je pas en droit de me le persuader ainsi, lorsque comparant votre conduite avec les dispositions que cet amour vous impose, toutes les apparences me font juger que de ces dispositions commandées, il n'en est pas une peut-être qui regne habituellement dans votre cœur ? Je sçais combien il est difficile à l'homme du monde d'acquérir de pareilles dispositions dans son état, & de les conserver. Mais si vous osiez ici vous plaindre de cette difficulté, j'ose en appeller à vous-mêmes, pour achever de vous confondre, & c'est de votre bouche que je veux tirer l'arrêt de votre condamnation. Je conclus par là cette premiere partie.

Etre prêt de renoncer à tous les attachemens du monde, plutôt qu'à l'amour de son Dieu ; c'est le premier devoir que cet amour prescrit à tous les cœurs. Eh ! que vous demande-t-il en ce point, Chrétiens du monde, que

vous ne soyez prêts d'exécuter vous-mêmes par des vues d'honneur ou d'intérêt ? Car où est l'homme du monde, s'il n'est pas encore aveuglé par la passion, qui balance à se séparer de ce qu'il aime le plus tendrement, afin d'éviter un scandale dont l'intérêt de sa fortune pourroit souffrir ? Où est la femme du monde, si elle écoute encore la raison, qui ne renonce sans balancer à l'engagement le plus doux & le plus avantageux, dès qu'elle en prévoit quelque suite funeste pour la réputation de son honneur ? Or, qui de vous osera se plaindre de ce que Dieu lui demande en vertu du précepte de son amour, ce que l'on fait tous les jours dans le monde par des vues humaines, pour ne pas manquer aux loix de cet amour naturel que l'on se doit à soi-même ?

Etre prêt de remplir sans réserve tous les préceptes de la loi de Dieu, c'est le second devoir qui nous est imposé par son amour. Or, quoi de plus équitable, selon l'idée même que vous avez des devoirs de l'amitié purement humaine ? Qu'un ami vous

manque dans un seul point qui vous paroît essentiel ; qu'il prenne hautement parti contre vos intérêts, ou qu'il refuse seulement de vous aider de son pouvoir dans une seule affaire qui vous intéresse, le regarderez-vous encore comme un véritable ami ? Non, dès ce moment tous ses mérites sont comme effacés de votre esprit, quelques services qu'il ait pu vous rendre en mille rencontres ; pourquoi ? Parce qu'il vous a offensé dans un point où il devoit vous ménager, dites-vous, & vous eût ménagé en effet, s'il vous avoit sincerement aimé. Comment donc, quand vous osez franchir un seul pas contre la loi de Dieu, trouvez-vous étrange qu'il vous regarde comme transgresseur du précepte de son amour ? La fidélité même que vous exigez d'un homme mortel comme vous, pour lui donner justement à votre égard le titre d'ami, Dieu pourroit-il ne pas l'exiger & de vous & de tous les hommes, comme un gage nécessaire de l'amour suprême qui lui est dû ?

Etre prêt de triompher avec la grace

des plus rudes épreuves qui pourroient nous séparer de Dieu, c'est un troisiéme devoir qui nous est imposé par son amour. Et que voyez-vous encore en ce point qui doive vous surprendre, puisque la sévérité des loix du monde oblige tant de braves sujets à porter jusques-là leur zele & leur fidélité pour le prince qui les gouverne? Quoi donc! les hommes se feroient un devoir & un point d'honneur de s'immoler sans cesse pour d'autres hommes, & ils se croiroient dispensés de cette obligation, quand il s'agit d'être fideles au Dieu créateur & souverain! Les princes du monde auroient ici-bas leurs victimes, & le Dieu de charité n'y auroit pas ses martyrs! Non, mes chers Auditeurs, l'idée que la religion vous donne du premier Etre, ne vous permet pas de le penser ainsi; & vous concluez qu'un Dieu si grand doit exiger au moins de ses serviteurs un amour aussi brave, aussi courageux dans l'action, que celui dont le monde fait un devoir dans le service des princes de la terre.

Ainsi au jugement de la raison peut-

on se justifier à soi-même les grandes obligations que Dieu impose à sa créature par le précepte de son amour, & se convaincre tout à la fois & de l'absolue nécessité & de la souveraine équité de ces devoirs, qui constituent le cœur de l'homme dans un état d'amour pour Dieu ? Eh ! malheur à nous, si, éclairés de pareilles idées, nous nous flatons encore de pouvoir l'aimer, sans remplir ces devoirs ! Malheur à nous, si, par quelques saillies rapides d'un amour tendre pour Dieu qui souvent partent moins de nous que de sa grace, nous croyons avoir acquitté l'amour essentiel qu'il nous commande ! Mais c'en est trop pour confondre ces Chrétiens présomptueux qui se flatent d'aimer véritablement Dieu, sans l'aimer en effet. Il me reste à rassurer ces Chrétiens timides, qui ne croyent jamais remplir le précepte de l'amour de Dieu, & qui desesperent même de pouvoir jamais le remplir ; c'est ce que je vais tâcher de faire dans la seconde partie.

SECONDE PARTIE.

D'où vient ordinairement, mes chers Auditeurs, l'embarras des consciences sur le point de l'amour de Dieu, comme sur beaucoup d'autres ? C'est que l'on ne sçait point distinguer ce qui est commandé dans la religion, de ce qui ne l'est pas ; c'est que l'on confond l'amour de précepte pour Dieu, avec un amour sensible, avec un amour entierement pur, avec un amour qui soit le principe de toutes les actions. En trois mots on se croit obligé, & obligé par toute la force du précepte à aimer Dieu : premierement, d'un amour sensible & affectueux ; secondement, d'un amour entierement pur & dégagé de tout desir de son propre bonheur ; troisiemement, d'un amour toujours agissant, du moins par la vertu de l'habitude, &, pour user des termes de l'Ecole, qui soit le principe soit virtuel, soit formel de toutes les œuvres chrétiennes que l'on opere. Trois sources d'embarras & de trouble

quelquefois pour les ames les plus saintes, & sur lesquelles je veux m'expliquer aujourd'hui pour leur consolation. Quelques-uns prétendent qu'il est dangereux de parler ainsi sur le sujet que je traite ; & moi, je pense qu'il est infiniment utile de sçavoir à quoi s'en tenir sur ce point ; & que le scandale que quelques esprits pourroient prendre d'une vérité chrétienne & catholique, ne fut jamais une raison de la laisser dans le silence. Ecoutez donc, mes chers Freres, méditez la suite de ce discours, dans le vrai dessein de vous instruire ; & ne perdez rien de ce que la religion va vous apprendre sur un sujet où l'illusion & la vérité se touchent de si près, & où l'illusion paroît en quelque sorte plus respectable que la vérité même.

Et d'abord ce qui afflige ces ames vraiment chrétiennes, dont je prétens dissiper le trouble & l'inquiétude sur le point de l'amour qu'elles doivent à Dieu, c'est l'absence de cet amour sensible & affectueux, qui non-seulement porte avec soi sa douceur & sa consolation présente ; mais encore

communique à l'ame dont il fait le bonheur, une espéce d'assurance qu'elle est bien avec son Dieu ; qu'elle l'aime véritablement, & qu'elle en est véritablement aimée. Privé que l'on est de ce sentiment plein de charmes pour le Dieu que l'on adore, de ce sentiment qui change en plaisirs toutes les amertumes, & qui fait verser des larmes plus aimables pour le cœur qui en est la source, que toutes les joies & les félicités du monde ; on ne ressent plus qu'insensibilité, que froideur pour un Dieu si digne, ou plutôt uniquement digne d'être aimé. On redemande à son cœur, mais en vain, cette ardeur sensible qui le porte vers les créatures qu'il croit dignes de son amour. On ne retrouve plus, quand il s'agit d'aimer Dieu, cette activité trop ordinaire qui caractérise les amours naturels & profanes. Delà par une suite naturelle, on se trouble, on s'inquiete sur l'état de sa conscience devant Dieu ; on se persuade même que l'on n'a point pour ce Dieu si aimable l'amour essentiel qu'il commande ; & raisonnant toujours sur ce

faux principe, dont on ne pénetre pas l'illusion, on porte la foiblesse de la crainte jusqu'à se décourager dans les voies de la vertu, jusqu'à se croire indigne d'approcher de Jesus-Christ, & du sacrement de son amour, quoi que l'on puisse faire pour suppléer au défaut de cette sensibilité affectueuse que l'on regarde faussement comme l'essence de l'amour divin.

Mais soyez aujourd'hui desabusés, Chrétiens, & desabusés pour toujours, de la nécessité prétendue de cet amour sensible; & comprenez que si ce défaut de sensibilité pour Dieu, peut vous rendre moins heureux ici-bas, il ne sçauroit vous rendre ni moins vertueux, ni plus coupables. Non, dit l'Ange de l'Ecole, saint Thomas, Dieu ne nous a point commandé un amour de sensibilité, de tendresse à son égard. Que notre cœur éprouve un amour moins affectueux pour le Dieu créateur, que pour ses créatures même, ce n'est pas là ce qui peut offenser ce Dieu jaloux du cœur humain, parce que ce n'est point là sur quoi tombe le grand précepte que Dieu nous fait

à tous de l'aimer. Dès qu'une conscience droite & sincere ne vous reproche point d'infidélité notable contre les ordres de sa loi ; dès que vous pouvez vous rendre à vous-mêmes cet heureux témoignage, que vous lui conservez dans votre cœur cette prééminence de sentimens qu'il mérite en tout & sur tout ; cessez de vous allarmer alors, & soyez surs, autant qu'il est permis de l'être dans la vie présente, que vous aimez véritablement Dieu, quoiqu'il refuse à vos desirs ces douceurs sensibles dont l'absence laisse votre ame dans la désolation.

Car enfin pour rassurer de plus en plus à ce sujet le monde scrupuleusement chrétien à qui je parle, un amour qui peut être, du moins en partie, l'effet d'une disposition naturelle d'esprit ou de cœur, qu'il n'est pas à notre choix de nous donner ; un amour, dont la possession la plus certaine ne sçauroit constituer devant Dieu le mérite & la perfection de celui qui aime ; un amour dont la privation peut nous rendre plus parfaits & plus agréables

aux yeux de Dieu, que le ſentiment le plus doux qui nous aſſureroit de ſa préſence ; un tel amour pourroit-il être cette charité eſſentielle & néceſſaire que l'Homme-Dieu commande à ſes disciples ? Et voilà cependant, Chrétiens trop timides à qui je parle, ce que l'on peut dire avec vérité de cet amour ſenſible, dont la privation vous paroît ſi dure à ſupporter dans les voies du ſalut. Je ne dis qu'un mot ſur chacun de ces points.

Amour ſenſible & affectueux, amour qui peut être, du moins en partie, l'effet d'une diſpoſition naturelle d'eſprit ou de cœur, qu'il n'eſt pas au choix de l'homme de ſe donner à lui-même. Car, quoique cet amour de tendreſſe & de ſenſibilité pour Dieu, ſoit toujours l'effet du mouvement & de l'action de la grace, ſans laquelle il ne peut entrer ni penſée ſalutaire dans l'eſprit, ni bon mouvement dans le cœur ; il eſt vrai néanmoins, & l'expérience nous l'apprend, que la grace divine, pour nous faire gouter de pareils dons, emploie d'ordinaire le ſecours des facultés naturelles de l'ame.

Ainſi voyons-nous que les esprits les plus faciles à ſe laiſſer fraper des grands objets qu'ils méditent, les plus capables de concevoir vivement les bontés divines dont le genre humain a été l'objet ; que les cœurs, naturellement les plus ſusceptibles d'affection & de tendreſſe, reſſentent plus ſouvent ces impreſſions de l'amour tendre & ſenſible pour le Dieu qu'ils adorent ; tandis que des ames, d'ailleurs ſolidement chrétiennes, ne les éprouvent pas, faute d'avoir cette diſpoſition naturelle aux affections & aux tendreſſes de l'amour divin. Preuve qui ſuffiroit ſeule pour perſuader le monde que l'amour ſenſible pour la divinité, n'eſt point en effet commandé par ſa loi. Je dis plus.

Amour ſenſible & affectueux, amour qui ne ſçauroit conſtituer devant Dieu le mérite & la perfection de celui qui aime. Eh ! qu'eſt-ce dans le fond, que cette ſenſibilité de l'amour divin dans le cœur de l'homme ? Qu'eſt-ce autre choſe qu'un goût, un attrait, une inclination, un charme ſecret, qui rend tout facile, adoucit

toutes les peines, & détache sans regret le cœur humain de tout ce qui n'est pas Dieu ? Or, mes chers Auditeurs, ce n'est point là manifestement ce qui peut faire le mérite & la perfection de la créature qui aime & qui aspire de plus en plus à aimer son Dieu. C'est bien là, sans doute, le plaisir, l'enchantement & le bonheur ; ce sont là les joies, les délices, les charmes, les voluptés ineffables du divin amour : mais ce n'est point là ce qui peut s'appeller le mérite, la vertu, la perfection, l'essence de cet amour ; pourquoi ? Parce que le fond du cœur humain peut être également livré à son Dieu, & que l'on peut aimer ce Dieu suprême, avec la même sincérité, la même plénitude de sentimens, soit que l'on éprouve ces goûts sensibles, soit qu'on ne les éprouve pas.

Mais j'ai dit encore, & il est vrai, que sans cet amour sensible & affectueux, on peut paroître plus parfait & plus agréable aux yeux de Dieu. Que notre cœur en effet lui demeure fidele & attaché constamment, même dans les plus rudes épreuves, quand

il nous pénetre de son onction céleste, supérieure à tous les plaisirs de la terre, quel sujet a-t-il alors de se complaire en notre fidélité, & de se glorifier de notre constance ? Mais quand il nous voit aussi fermes dans son amour, aussi jaloux de lui plaire, aussi empressés à lui obéir, malgré l'espece d'abandon où il nous laisse, & la rigueur apparente dont il paye la continuité de nos services; quand il nous voit l'aimer toujours en pere, dans les momens même où il nous paroît cesser de l'être, ah ! Chrétiens, c'est alors qu'il trouve dans nos sentimens éprouvés, un sujet de vraie complaisance; parce que nous reconnoissant attachés à lui pour lui-même, cette fermeté à le servir, soutenue sans le secours de ses consolations intérieures, lui rend de notre part toute la gloire qu'il peut attendre d'un homme mortel.

Et n'est-ce pas ainsi qu'une sainte Théreſe, & tant d'autres Saints intimement unis à Dieu, malgré les épreuves dont il épuroit leur amour, ont acquis un nouveau degré de per-

fection & de mérite dans ces momens rigoureux, où leur ame perdoit le goût sensible de la divinité, dont l'amour divin avoit coutume de les enyvrer? N'est-ce pas ainsi que Jesus-Christ même, le chef des prédestinés & des élus, abandonné de son pere céleste sur la croix, & totalement privé des effets sensibles du divin amour, dont il avoit suspendu l'opération victorieuse sur son ame, mérita plus dans ce délaissement terrible, souffert dans l'esprit de soumission dont il devoit être le modele, que par les plus affreux supplices qui terminerent le cours de sa vie mortelle? Pourquoi donc, mes chers Auditeurs, & sur quel solide principe nous allarmer si fort, quand nous manquons dans l'accomplissement des œuvres chrétiennes, de tendresse & de sensibilité pour le Dieu qui en est l'objet; puisque dans cet état d'aridité & de sécheresse, il nous est permis non-seulement d'aimer Dieu comme il le commande; mais encore de l'aimer d'une maniere & plus glorieuse pour lui & plus utile pour nous-mêmes?

Il eſt vrai cependant, & avant que d'aller plus loin, je dois ici vous le faire entendre. Quoique l'amour eſſentiel pour Dieu puiſſe être dans le cœur humain, ſans ce ſentiment de douceur & de conſolation dont il s'agit, il eſt vrai d'ordinaire que ſi vous ne l'éprouvez pas, du moins quelquefois, dans le cours de la vie chrétienne, c'eſt alors un effet de votre lâcheté & de votre peu de courage dans la pratique de la religion de Jeſus-Chriſt. Car ce Dieu ſi aimable ne peut laiſſer long-tems, ſans conſolation, des cœurs uniquement attentifs à lui plaire; & il ne fait ceſſer entierement la manne du ciel de tomber ſur ſes disciples, au gré de leurs goûts & de leurs deſirs, que, lorsqu'à l'exemple de l'Iſraëlite, ils ont préféré à cette nourriture céleſte les fruits amers & groſſiers de la terre. *Defecit manna, poſtquàm comederunt de fructibus terræ.* Que ce ſoit donc un ſujet d'humiliation pour vous, Chrétiens, que ce peu de ſenſibilité que vous n'éprouvez que trop ſouvent pour Dieu, & dans la crainte trop juſte que vos lâchetés ne ſoient la

Joſ. c. 5.

cauſe qui l'oblige à vous priver des douceurs ſenſibles de ſon amour ; reconnoiſſez humblement, en ſa préſence, que vous êtes indignes d'un traitement plus doux.

Mais, vous laiſſer abattre & décourager dans cet état de peine, qui peut n'être à votre égard qu'une épreuve de Dieu, ou le châtiment de quelques légeres infidélités que ſa juſtice vous pardonne à l'inſtant qu'il vous en punit par un effet de bonté même : mais vous regarder, en quelque ſorte, comme un réprouvé ſur la terre, ſans amour pour le Dieu dont vous vous efforcez de garder tous les préceptes, par la raiſon ſeule que vous ne goûtez point, dans les exercices de votre piété, le charme ſenſible de ſon amour : mais ſur ce principe vous laiſſer perſuader, par des hommes peu éclairés ou conduits par de fauſſes lueurs, que vous êtes indignes d'approcher des ſacremens de l'égliſe ; & les abandonner en effet, lorſqu'une conſcience droite & éclairée ne vous préſente rien d'ailleurs qui vous doive éloigner de ces ſources céleſtes de la vie & du ſa-

lut de l'ame ; voilà, mes chers Auditeurs, l'illusion trop ordinaire, & & contre laquelle je ne peux trop vous prémunir dans un tems où des esprits, sur le caractere desquels je m'abstiens de prononcer, s'autorisent de ce défaut d'amour sensible pour Dieu dans les pénitens, dont ils gouvernent les consciences, pour leur interdire les sacremens de l'église ; & qui semblent avoir entrepris, sous ce frivole prétexte, d'en abolir l'usage, ou du moins le fréquent usage dans le Christianisme.

Mais le défaut d'amour sensible pour Dieu n'est pas le seul point sur lequel je dois rassurer ces Chrétiens peu instruits, qui ne distinguent pas, dans le précepte de l'amour divin, ce qui est commandé de ce qui ne l'est pas. Ce qui les trouble encore & les inquiete sur l'état de leur ame, c'est qu'ils n'y sentent point pour Dieu cet amour entierement pur, & dépouillé de tout rapport à eux-mêmes. Persuadés qu'ils sont, comme ils doivent l'être, que le Dieu qu'ils adorent est infiniment aimable de sa nature, &

qu'il n'en mériteroit pas moins d'être aimé, quand il n'auroit rien fait encore en leur faveur, & qu'il ne devroit pas faire éternellement leur félicité, ils se croyent obligés, en vertu du précepte, de ne considérer que Dieu seul, & pris uniquement en lui même dans le motif de leur amour, & se persuadent que cet amour, dont ils doivent à Dieu le tribut & l'hommage, seroit indigne de ses perfections, s'il n'excluoit pas absolument, de leur part, tout motif de bonheur & d'intérêt personnel. A Dieu ne plaise, mes chers Auditeurs, que je devienne ici pour vous un sujet de scandale, en vous parlant dans la chaire évangélique de l'amour de pure charité pour Dieu. Mais il faut que je m'explique sur ce point important, tout délicat qu'il peut être, pour obvier à l'illusion spécieuse où pourroient vous jetter les discours vagues & incertains de tant de personnes qui parlent du pur amour sans le connoître, & qui, par l'idée prétendue sublime qu'ils en offrent au monde, en font un amour impossible & chimérique.

Car j'appelle, avec tous les esprits sensés, un amour impossible & chimérique, un acte d'amour tel que l'imaginent des raisonneurs outrés, plus Philosophes que Chrétiens : je veux dire, un amour dont Dieu seroit l'objet, non point, disent-ils, parce qu'il nous paroît aimable à notre gré, mais uniquement parce qu'il est aimable en lui-même. Eh, qui de vous ne voit pas que ce langage n'est en lui-même qu'un excès de rafinement & de subtilité ? A peine intelligible à l'esprit, encore moins au cœur de l'homme, puisque, pour mériter notre amour, en vain Dieu seroit-il infiniment aimable de sa nature, s'il ne nous paroissoit pas infiniment aimable à nous-mêmes, & pour nous-mêmes, s'il ne nous paroissoit pas souverainement digne par les attributs qu'il possede de tout l'amour qu'il exige de sa créature. J'appelle un amour impossible & chimérique, un état, une habitude d'amour, où ni la crainte des châtimens, ni le desir des récompenses n'auroit plus de part ; où Dieu ne seroit plus aimé, ni pour le

mérite, ni pour la perfection, ni pour le bonheur, que le cœur humain doit éprouver en l'aimant ; espece d'amour habituel, dont la condamnation, réitérée dans ces derniers tems, laissera toujours le délire du quiétisme sans ressource & sans espérance.

Quel est-il donc cet amour entierement pur, dont tant de faux Chrétiens se font un mérite de discourir au gré de leurs vaines idées, sinon un élancement de l'ame qui se porte vers le Dieu dont elle contemple les charmes infinis, sans une réflexion actuelle à ses bienfaits passés, & à ses récompenses futures ; en sorte qu'il seroit toujours également aimé pour lui-même, quand on ne devroit recevoir de sa main que des peines & des supplices. Or, qu'il y ait des cœurs humains, que leur nature, élevée par la grace, rende capables d'un tel amour, c'est, mes chers Auditeurs, de quoi l'on ne peut disconvenir, sur-tout après l'exemple de quelques Saints, qui, sans posséder l'habitude de cet amour, trop parfait pour des hommes encore habitans sur la terre, en ont produit

produit cependant quelques actes passagers. Tel fut, selon quelques interpretes, tel fut l'amour d'un Moyse, lorsqu'il consentit à être effacé du livre de vie, pour obliger le Dieu d'Israël à épargner son peuple : *Si non facis, dele me de tuo libro quem scripsisti.* L'amour d'un Paul, lorsqu'il souhaita, dans le transport de son zele, d'être anathême pour le salut de ses freres : *Optabam esse anathema à Christo, pro fratribus meis.* Tel fut l'amour d'une Sainte fameuse par l'austérité de sa vie, qui portoit l'eau d'une main & le feu de l'autre, pour brûler le ciel, disoit-elle, & pour éteindre l'enfer, afin d'aimer Dieu desormais sans aucun motif d'espérance & de crainte. Mais (pour revenir au point dont il s'agit pour le commun des hommes & des Chrétiens,) ces pieux excès, ces transports de charité que l'on a vu paroître dans quelques grandes ames, seroient-ils donc de devoir & de précepte pour tous les disciples de Jesus-Christ ? Ah ! Chrétiens, si vous avez sçu concevoir la sublimité

Exod. c. 32.

Ad Rom. c. 9.

& la perfection de ces actes plus qu'humains dont je vous parle, ne seroit-ce pas vous desesperer, vous & moi, que de nous en faire un devoir essentiel & rigoureux? Ne serions-nous pas en droit de nous écrier, plus justement que l'ancien peuple de Dieu, que cette loi est grande! qu'elle est sublime! & qui de nous volera jusqu'aux cieux, ou traversera les mers pour la chercher? *Quis noſtrûm valet ad cœlum ascendere? Quis poterit transfretare mare, & illud ad nos usque deferre?* Deut. c. 30.

Je ne viens donc point ici, mes chers Auditeurs, vous faire une obligation de cet amour pour Dieu, de cet amour si pur en lui-même & si relevé. Je ne viens que vous exhorter vivement à l'acquerir. Et pour cet effet je vous représenterai, avec tout le zele dont je suis capable, cet assemblage admirable d'attributs infinis, dont la réunion indivisible devient le plus puissant motif d'aimer Dieu uniquement pour lui-même. Employez, vous dirai-je, les plus pures lumieres

de la raiſon qui vous diſtingue, à contempler cette beauté infinie, toujours nouvelle & toujours ancienne. Joignez les connoiſſances que la foi vous communique ſur l'Etre divin, à celles que la raiſon vous en donne, pour pénétrer, autant qu'il eſt poſſible à l'homme mortel, dans le ſein de la divinité. Portez ſur les aîles de votre amour, franchiſſez en eſprit l'eſpace immenſe qui vous ſépare du Dieu de gloire & de majeſté; & ſans fixer les yeux ſur les demeures céleſtes qui doivent être votre éternel ſéjour, arrêtez uniquement la vue ſur l'Etre infiniment parfait qui y regne. Là, joignez-vous à cette cour de trônes, de dominations, de vertus, de puiſſances, dont l'amour pur fait l'éternel bonheur. Et à leur exemple, vous oubliant tout-à-fait vous-mêmes, pour ne penſer qu'à Dieu ſeul, efforcez-vous de l'aimer aſſez, pour qu'il ſoit le ſeul objet, comme l'unique motif de votre amour.

Ainſi, dois-je vous parler, Chrétiens, pour vous engager de tout mon

pouvoir, à purifier de plus en plus votre amour pour Dieu, à vous élever, en l'aimant, au-dessus de vous-mêmes, au-dessus de tous les motifs d'intérêt propre & personnel. Mais en vous exhortant, comme je le dois, à l'acquisition de cet amour parfait, je me garderai toujours de vous en faire un devoir de nécessité & de précepte, & de vous autoriser dans la vaine opinion où vous pourriez être, comme tant d'autres, qu'il n'est point de salut pour un disciple de Jesus-Christ, s'il n'est embrasé, sans cesse, des flammes du pur amour.

Je sçais, & je ne peux trop l'inculquer dans vos esprits, qu'il est une obligation, commune à tous les hommes, d'aimer Dieu pour lui-même; que nous sommes obligés tous à produire, en certains tems, des actes formels de cet amour de charité pour Dieu, parce que sa grandeur, sa bonté, sa providence, en un mot sa perfection infinie lui donne un droit incontestable à notre amour. Mais je sçais de plus que cet amour de charité pour Dieu, que

ſa loi commande, & qui a pour objet ſes perfections infinies, n'eſt point incompatible avec l'amour d'eſpérance, qui a pour objet les récompenſes éternelles de ce Dieu ſuprême. Eh, quoi ! ſouverain Seigneur, ſeroit-il poſſible qu'il y eût des occaſions dans la vie humaine où l'homme ne vous aimeroit pas aſſez pour le ſalut de ſon ame, par la ſeule raiſon que ſon cœur ſe porteroit à vous aimer, au ſouvenir de vos récompenſes, qui ne ſont autres que vous-même. Non, Chrétiens, je le répete, & c'eſt à vous de ne pas l'oublier : l'acte de vraie charité pour Dieu, qui nous eſt ordonné par le précepte, n'exclut point néceſſairement tout deſir du bonheur éternel, qui eſt Dieu même. Ce desintéreſſement abſolu de l'amour divin, dont on a vu quelques traits dans des ames céleſtes & plus qu'humaines, qui pourroient paſſer pour autant de ſéraphins attachés à des corps mortels ; ce desintéreſſement ſi pur n'eſt point & ne ſçauroit être renfermé dans le précepte de l'amour divin impoſé à tous les hom-

mes. Dès que la perfection de Dieu considéré en lui-même, sera le premier motif d'où partira notre amour, la bonté infinie de Dieu, par rapport à nous-mêmes, peut exciter cet amour dans notre cœur, sans lui ôter le mérite de la vraie charité. Parler autrement, ce seroit parler sans preuve, & donner au monde ses propres idées pour celles de l'évangile; ce seroit troubler & desesperer le commun des Chrétiens, en proposant à leur religion des devoirs qui paroissent peu proportionnés à leur force; ce seroit avoir, pour les intérêts de Dieu, plus de zele que Dieu même, en nous faisant un précepte de ce qui ne l'est pas, de ce qui ne le fut jamais, & de ce qui ne peut l'être.

3°. Achevons. Le dernier sujet de trouble & d'inquiétude pour un grand nombre de Chrétiens, sur l'observation du précepte de l'amour de Dieu, c'est qu'ils se croyent obligés d'avoir pour Dieu un amour toujours agissant sur leur ame, & qui soit le principe, au moins virtuel, de toutes les œuvres

chrétiennes qu'ils operent. Séduit que l'on eſt par la belle apparence d'une morale, dont la délicateſſe rejette tout ce qui ne procede pas de la ſource du pur amour, on ſe livre volontiers à des idées ſi ſpécieuſes qui portent le regne de l'amour de Dieu au plus haut degré de la perfection; on écoute ces hommes qui les débitent, comme les apôtres, les peres, les réformateurs de l'égliſe; & l'on regarde tout ce qui oſe les contredire, comme une foule de docteurs relâchés, qui ne tendent, par leur morale, qu'à détruire le grand précepte de la charité. Cependant, mes chers Auditeurs, faut-il paſſer de la ſpéculation à la pratique, on ſent toute la difficulté d'agir en tout, & uniquement par le principe de l'amour. Delà l'inquiétude, le trouble & l'allarme dans tant de cœurs chrétiens, qui desesperent de remplir jamais le grand précepte de l'amour de Dieu. Eh! comment, en effet, ne ſe pas décourager, ſi c'eſt un devoir de religion pour tous les hommes d'atteindre à ce degré ſublime de l'amour

divin. La disproportion seule qui se trouvera toujours entre un amour si relevé & la foiblesse du commun des hommes, ne devroit-elle pas suffire à détromper les esprits préoccupés d'une pareille erreur?

Mais pour les desabuser pleinement & dissiper, sans retour, le trouble & le desespoir que la nécessité prétendue d'agir toujours par amour ne pourroit manquer de produire dans leurs cœurs, je n'ai qu'à développer ici, en peu de mots, les erreurs évidentes qui suivroient de ce principe. Donnez-moi, je vous prie, encore quelques momens d'une nouvelle attention. Un précepte qui emporteroit nécessairement la ruine de toutes les vertus morales dans l'infidele qui n'auroit point été imbu de la connoissance de Jesus-Christ & de celle de sa religion; un précepte qui réduiroit les vertus du Christianisme les plus distinguées entr'elles à une seule & unique vertu qui seroit la charité; un précepte, en vertu duquel toutes les œuvres du Chrétien même seroient autant de pé-

chés, à l'exception de celles que le seul principe de la charité feroit produire, un tel précepte, dans l'idée du vrai Chrétien & du vrai Catholique, ne doit-il pas être évidemment un précepte chimérique & imaginaire de la loi de Jesus-Christ; & pourroit-il se trouver encore, parmi nous, des hommes qui craignissent de ne pas remplir le grand précepte de la charité, parce que chacune de leurs œuvres n'auroit pas cette charité pour principe? Or, tel seroit, Chrétiens, le prétendu précepte que l'on se fait quelquefois à soi-même, d'agir en tout par le motif unique de la charité. Suivez le cours de ces raisonnemens simples & faciles à comprendre.

J'ai dit précepte d'agir en tout par le motif de la charité, précepte qui emporteroit nécessairement la ruine de toutes les vertus morales dans l'infidele que le ciel n'auroit point éclairé de la connoissance de Jesus-Christ & de sa religion: pourquoi? Parce que l'infidele étant privé du don de la foi, ce don, le fondement & la base de

toutes les vertus chrétiennes, il ne pourroit pas conſequemment avoir l'amour de charité dans le cœur. Il ne pourroit donc pas tirer de cette vertu premiere le motif univerſel de ſes œuvres. Il violeroit donc néceſſairement cette obligation commune à tous les diſciples de la loi chrétienne, d'agir en tout par le motif de la charité; & dès-lors ſes actions les plus conformes à l'honnêteté, à la probité, à l'humanité naturelle, ſeroient autant de péchés devant Dieu; & ſes vertus ſeulement apparentes, ſeroient en effet de véritables vices : conſéquence évidemment fauſſe, déjà proſcrite par l'autorité légitime, & que je ne m'arrête point à réfuter ici, parce qu'elle ſe réfute aſſez par elle-même. En faudroit-il davantage pour vous faire rejetter ce nouveau ſyſtême de morale, qui obligeroit l'homme d'agir en tout par le motif de la charité, à l'excluſion de tout autre principe ?

Mais voici quelque choſe de plus encore, c'eſt que ce prétendu précepte, qui aboliroit toutes les vertus

morales dans l'infidele qui ne connoît pas Jesus-Christ, n'aboliroit pas moins toutes les vertus du Christianisme dans l'homme éclairé de la foi, à l'exception de la charité seule devenue nécessaire uniquement dans le monde chrétien. Et en effet, si c'est un devoir pour l'homme d'agir en tout par le seul motif de la charité, dès-lors il n'est plus d'action vertueuse & méritoire dans le monde que la charité n'en soit le principe. Toute vertu, si variée qu'on l'imagine, ne sera donc plus que charité, ou la charité elle seule deviendra réellement toutes les vertus ensemble: c'est-à-dire que tant de vertus différentes, reconnues & pratiquées dans le plus haut degré de perfection, par les Saints de tous les tems, ne seroient plus que de vains noms sans réalité, que des ombres & des fantômes de vertus; c'est-à-dire qu'il n'y auroit plus dans le monde ni foi, ni espérance, ni esprit de religion, ni crainte de Dieu, qui fût véritablement vertu dans le Christianisme; & que la vraie charité qui, selon l'expression de l'écriture, établit

son aimable empire sur les débris de tous les vices, de toutes les abomina-
1. Petr. c. 4. tions du cœur humain : *Charitas operit multitudinem peccatorum ;* cette même charité, suivant l'illusion que je combats, s'établiroit dans nos cœurs sur la ruine de toutes les vertus canonisées par la voix de l'église. Car ce fut l'enseignement de tous les tems, mes chers Auditeurs, c'est encore l'enseignement de nos jours dans l'église catholique ; & grace au ciel qui dirige cette église, ce sera sa doctrine jusqu'à la fin des siecles ; que la charité est une vertu vraiment distinguée de l'espérance ; que l'espérance n'est pas en effet la même vertu que la foi ; que ce sont là trois vertus qui ont également Dieu pour objet ; mais trois vertus distinguées entre elles par la différence du motif qui les anime. Ensorte que la foi & l'espérance peuvent se réunir dans une ame chrétienne, sans y être accompagnées de la charité. Autant de vérités inconteſtables de la religion de Jesus-Christ, mais qu'il faudroit effacer du nombre des dogmes catholiques, si l'homme

ne pouvoit agir par espérance ou par crainte, sans violer un précepte qui l'obligeroit d'avoir la charité pour principe dans toutes ses œuvres.

Enfin, la derniere conséquence qui suivroit de ce précepte chimérique, c'est que toutes les œuvres du Chrétien même, & du Chrétien le plus fervent dans l'observation de la loi, feroient autant d'offenses pour la Divinité, dès que le seul motif de la charité ne les animeroit pas; conséquence qui doit nous paroître plus dure encore, & plus insoutenable que les précédentes. Quoi donc, ô mon Dieu! vous verriez du haut du ciel les disciples de votre Fils soulager l'indigence par l'effusion de leurs bienfaits; forcer leur cœur, en dépit de la haine, à chérir leurs ennemis comme eux-mêmes; vous les verriez assister, dans un esprit de foi, à la célébration des saints mysteres; vous rendre publiquement & en secret, dans les prieres qu'ils vous adressent, l'hommage continuel que vous doit la créature; & toutes ces œuvres de la piété chrétienne se

changeroient à vos yeux en autant de péchés, parce que votre souverain Etre, aimé uniquement pour lui-même, n'en seroit pas le motif & le principe? Non, mes chers Auditeurs, ce sont là de ces conséquences trop évidemment fausses, pour n'être pas rejettées par des Chrétiens instruits de leur foi. Mais, toute évidente que leur fausseté peut être, c'est à vous d'y souscrire, si vous n'admettez, pour les bonnes œuvres, d'autre motif que l'amour de charité pour Dieu; puisque l'on ne pourroit manquer d'agir ou formellement ou virtuellement, par le principe de cette vertu, sans enfreindre un précepte, & conséquemment sans pécher.

Voilà donc, Chrétiens, quelles sont les suites de ces illusions spécieuses que l'on se fait quelquefois à soi-même, au sujet de l'amour de Dieu; & n'étoit-il pas du devoir de mon ministere de vous en découvrir le danger, trop peu connu du monde? Apprenez donc à le connoître, ainsi que le siecle où vous avez à vivre:

ſiecle où la ſévérité de la doctrine n'eſt pas moins d'uſage & de mode que le relâchement des mœurs ; ou l'on adopte volontiers tout ce qui a l'apparence d'une morale ſublime & relevée, pour s'exempter de ſuivre la morale vraiment chrétienne & évangélique ; où l'on donne, par eſprit de crédulité, dans un tiſſu de fauſſetés brillantes, tandis que l'on n'a pas l'eſprit de foi, pour croire les plus ſolides vérités du Chriſtianiſme ; ſiecle en un mot où l'on fait parade du rigoriſme de la vertu, pour anéantir l'eſſence de la vertu même ; & ne devois-je pas vous prémunir avec d'autant plus de zele contre ces ſortes d'illuſions, qu'elles paroiſſent plus propres à vous éblouir, & impriment d'abord une eſpece de vénération à quiconque ne ſçait pas en approfondir le principe, & en pénétrer les ſuites ?

Non, ſans doute, Dieu ne ſçauroit être trop aimé, & il ne le ſeroit pas aſſez, s'il ne l'étoit pas de toutes les facultés de notre ame ; mais j'ai ajouté, & j'ajoute encore ce que je vous

prie de n'oublier jamais, pour vous rassurer dans le trouble de vos consciences, c'est que l'on peut aimer Dieu de toute l'ame & de toutes ses puissances, sans éprouver cet amour sensible pour Dieu, qui pénetre le cœur humain de douceur & de consolation; sans brûler pour Dieu de cet amour entierement pur, qui a paru dans quelques grandes ames; sans faire de cet amour l'unique principe de nos œuvres; & en parlant ainsi, vous le sçavez, ô mon Dieu! je n'ai rien avancé que de vrai & d'incontestablement vrai.

Nous voilà donc instruits, mes chers Freres: aimons-le maintenant, mais aimons-le sans réserve, ce grand Dieu, ce Dieu si digne d'être aimé; & ne croyons jamais l'aimer autant qu'il le mérite dans lui-même, hors de lui-même.

Tout nous parle de son amour; sa majesté toujours aimable & accessible, sa providence attentive à tout, sa sagesse qui nous gouverne, son éternité dont il nous fait part, sa saintete

qu'il nous donne pour modele, son immensité qui nous entoure, sa justice même qui punit par grace, tous ses attributs employés ici-bas à servir son amour & à nous sauver.

Tout nous parle de son amour; les astres dont il nous éclaire, l'air qu'il nous fait respirer, la terre qu'il charge de fruits, les eaux dont il l'arrose, les fleurs dont il l'embellit, les arbres dont il la couvre, les animaux dont il la peuple; les jours, les nuits, les saisons, dont il partage le cours de nos vies; tous nos instans signalés par quelqu'un de ses dons & de ses bienfaits.

Tout nous parle de son amour; cet être que nous tenons de sa puissance, ce corps & toutes ses proportions, cette ame & toutes ses facultés, cet esprit & toutes ses lumieres, ce cœur & tous ses mouvemens; ces biens, ces plaisirs dont nous jouissons; ces peines même, ces afflictions qui nous désolent, & dont il a fait pour nous la source du vrai, de l'éternel bonheur.

Tout nous parle de son amour ; les cités où il nous rassemble, les familles où il nous unit, la société dont il fit les liens, l'ordre qu'il y conserve, l'amitié qu'il y fait regner, la charité qu'il y ordonne, l'égalité qu'il y ramene pour faire des hommes devenus ses disciples, autant d'amis & de freres obligés de s'entr'aimer, au péril de leur vie même, & de faire mutuellement leur félicité.

Tout nous parle de son amour ; sa religion qui nous guide & nous instruit, ses graces qui nous consolent & nous fortifient, ses bontés qui nous rappellent & nous pardonnent, ses préceptes qui dirigent vers lui tous nos pas, & dont la rigueur apparente fait plus de vrais heureux, que toute la licence des plaisirs du monde.

Tout nous parle de son amour ; ses temples où il nous écoute & nous exauce, ces fonts sacrés où il nous purifie, ces tribunaux où il nous absout par ses ministres ; cette chaire d'où il nous parle par leur organe ; sa table où il nous rassasie de lui-mê-

me ; ſa croix où il nous ſervit de victime ; ſes autels où il renouvelle ſon ſacrifice, & le renouvellera jusqu'à la fin des ſiecles.

Tout nous parle de ſon amour ; la terre, le ciel & les enfers ; la terre où il réſide ſans ceſſe au milieu de ſon peuple, le ciel où il veut être lui-même l'objet de notre bonheur, l'enfer, oui, l'enfer même qu'il n'a creuſé ſous nos pas que pour nous obliger à l'aimer.

Tout nous parle de ſon amour, mes chers Freres ; pourrions-nous bien encore lui refuſer le nôtre ? Non, ô mon Dieu ! c'eſt au nom de tous ceux qui m'écoutent, que je vous parle. Que ne ſommes-nous tout ame, tout cœur, tout ſentiment, pour ne vivre que de votre amour ! que n'avons-nous autant de cœurs pour vous aimer, que vous avez de perfections aimables ! Mais ſi nous n'avons qu'un cœur à vous offrir, du moins, ô mon Dieu, ſera-t-il à vous tout entier. Notre ſeule amitié ſera pour ceux qui vous aiment ; notre ſeule crainte ſera de ne pas vous aimer ;

notre seul regret, de ne vous avoir pas aimé ; notre seul desir, de vous aimer de plus en plus ; notre seul intérêt, de contribuer à vous faire aimer ; notre seule peine, de ne pouvoir vous aimer assez sur la terre ; & notre seule espérance, de vous aimer pour jamais & parfaitement dans le ciel, que je vous souhaite, au nom du Pere, &c.

DISCOURS

POUR LE MARDI

DE LA PREMIERE SEMAINE

DE CARÊME.

Sur la fréquentation des Temples de J.C. & le respect qu'on leur doit.

Domus mea domus orationis vocabitur.
Ma maiſon s'appellera une maiſon de priere.
Ces paroles ſont tirées du chapitre 21 de l'Evangile ſelon ſaint Matthieu.

MADAME,

CE n'eſt pas uniquement pour les Juifs, ce n'eſt pas ſeulement pour les Gentils & les Idolâtres ; c'eſt pour les Chrétiens même que Jeſus-Chriſt devoit être un objet de profanation &

de mépris. Oui, c'eſt dans le ſein du Chriſtianisme, c'eſt dans les lieux même deſtinés à l'exercice de ſa religion, c'eſt dans ſes temples, que Jeſus-Chriſt ſeroit méconnu, abandonné, deshonoré par ſes disciples même. Car c'eſt la foi qui nous l'apprend, mes chers Auditeurs, il eſt ſans ceſſe au milieu de nous, cet Homme-Dieu, le légiſlateur & le maître du monde; & tout inviſible qu'il eſt à nos yeux, nous avons le bonheur de le poſſéder auſſi réellement que ces hommes heureux, à qui il fut donné de le voir & de le contempler ſans nuage. Que dis-je? Et n'avons-nous pas même, dans la poſſeſſion de Jeſus-Chriſt, un avantage ineſtimable ſur ces fideles du premier ſiecle? Alors ce Dieu-Homme, citoyen d'une ville ou d'une bourgade, n'honoroit pas en même tems, tous les lieux de ſa préſence, & depuis l'heureux jour qu'il inſtitua l'euchariſtie, devenu, pour ainſi dire, citoyen de tous les pays, il ſe communique en même tems à tous les peuples, non-ſeulement pour leur ſervir de nourriture, mais encore (& c'eſt ce que je con-

ſidere uniquement ici,) pour recevoir de toutes parts leurs adorations & leurs hommages. Grand Dieu! Mais comment reconnoiſſons-nous tant de bonté & d'amour? Et quelle gloire ſçait vous rendre le monde chretien dans ces lieux conſacrés où vous daignez habiter ainſi parmi nous. Ecoutez-le pour en rougir, vous qui faites profeſſion d'être ſes diſciples. Un Dieu abandonné ou ſans adorateurs dans ſes temples, & ce qu'il y a de plus déplorable encore, un Dieu deshonoré dans ſes temples, par ceux même qui paroiſſent l'y adorer; telle eſt, au milieu du Chriſtianisme, la deſtinée de Jeſus-Chriſt préſent dans l'euchariſtie. Or, ce ſont ces deux desordres dont vous ſerez peut-être plus touchés à l'approche de la paſſion ſanglante que ſon amour lui prépare, que je viens vous repréſenter ici avec tout le zele que Jeſus-Chriſt m'inſpire pour la gloire de ſa perſonne & de ſon ſacrement; & de là voici quel eſt, en deux mots, tout mon deſſein.

Jeſus-Chriſt préſent dans ſes tem-

ples, abandonné par les Chrétiens qui devroient sans cesse l'yadorer; c'est le premier reproche que j'ai à vous faire au nom de Jesus Christ, & qui sera le sujet de la premiere partie.

Jesus-Christ présent dans ses temples, deshonoré par les Chrétiens qui paroissent l'y adorer; c'est le second reproche que j'ai à vous faire au nom de Jesus-Christ, & qui sera le sujet de la seconde partie.

C'est à vous-même, Seigneur, toujours présent au milieu de nous sur vos autels; c'est à vous-même que je m'adresse pour me soutenir dans ce discours. Rendez-moi digne d'être le vengeur de votre gloire, avilie par l'irreligion de vos disciples; & m'inspirez des paroles capables de fraper votre peuple qui vous y abandonne, ou vous y deshonore; c'est la grace que je vous demande par l'interceſſion de la plus sainte des Vierges. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

VIVRE dans la compagnie d'un Homme-Dieu, devenu citoyen de la terre comme le reste des hommes, & malgré tous les prodiges de sagesse & de puissance qu'il opere à la vue des peuples, s'obstiner à ne le pas reconnoître pour ce qu'il est ; c'est l'aveuglement déplorable que Jean-Baptiste reprochoit aux Juifs, lorsqu'il parut au milieu de Jérusalem, pour y préparer les voies du Seigneur, par la prédication de la pénitence. Vous avez au milieu de vous, leur disoit ce saint précurseur, vous possédez la personne de l'Homme-Dieu, du vrai Messie attendu & desiré du monde depuis tant de siecles, & vous possédez ce trésor céleste, sans le connoître ; *Medius vestrûm stetit quem vos nescitis.* Adorer le vrai Dieu, lui rendre le culte suprême qu'il mérite, mais sans connoître assez ce Dieu souverain que l'on adore ; c'est une autre espece d'aveuglement non moins déplorable, & Joan. c. 1. 2

que saint Paul reprochoit au peuple & aux sages d'Athenes, assemblés dans l'Aréopage, pour juger de sa doctrine qui étoit celle de Jesus-Christ. Parmi les simulacres que vous adorez, leur disoit ce grand Apôtre, j'ai vu l'autel consacré par vous-mêmes, au Dieu
Act. c. 17. inconnu; *Ignoto Deo*: & je paroîs devant vous, pour vous annoncer ce grand Dieu que vous adorez inutilement, dès que vous l'adorez sans le
Ibid. connoître. *Quod ergo ignorantes colitis, hoc ego annuntio vobis.*

Mais le desordre dont je voudrois vous faire sentir ici l'indignité, mes chers Auditeurs, je veux dire, cet abandon presque continuel où le peuple chrétien laisse languir Jesus-Christ dans ses temples, n'est-il pas plus déplorable peut-être, que l'aveuglement de Jérusalem incrédule, & d'Athenes idolâtre? Que n'ai-je donc à ce moment, & tout le zele d'un Jean-Baptiste, & toute l'éloquence d'un Paul; non pas pour vous dire, comme Jean-Baptiste au peuple Juif, que vous possédez au milieu de vous un Homme-Dieu, que vous ne connoissez pas;

mais que le Dieu Homme que vous poſſédez dans vos égliſes, tout connu qu'il peut être à ſes disciples par les lumieres de la foi, eſt comme un Dieu étranger & inconnu pour vous, tant il eſt rare de vous voir proſternés au pied de ſes autels. Non pas pour vous dire, comme l'Apôtre des nations, aux philoſophes & aux ſages d'Athenes, que vous adorez un Dieu dont vous ignorez les perfections & les grandeurs; mais que vous n'adorez pas, ſous le voile de l'euchariſtie, un Homme-Dieu qui vous a communiqué, par le don de la foi, toutes ſes lumieres, pour le connoître.

Je ſçais que la plûpart des Chrétiens du monde en ſont venus juſqu'à ce point d'inſenſibilité, de ne ſe plus faire une peine de négliger le culte & l'adoration de Jeſus-Chriſt préſent dans nos temples; que le grand nombre, parmi eux, eſt celui qui paſſe les jours & les ſemaines entieres, ſans venir lui rendre aucun hommage. Je ſçais que l'habitude où l'on eſt de négliger ce devoir d'adoration à l'égard de Jeſus-Chriſt, a ceſſé même d'être un ſcan-

dale parmi nous, à force d'être commune & universelle ; & que, si dans l'esprit des Chrétiens du siécle c'est encore un acte de piété & d'édification de visiter Jesus-Christ dans nos églises, où il réside ; à peine en est-il quelques uns qui regardent la piété chrétienne sur ce point, comme une obligation réelle du Christianisme. Mais quoi qu'il en soit de votre aveuglement sur la réalité de ce devoir de religion, est-il donc impossible, mes chers Auditeurs, de vous ouvrir les yeux ? Est-il même difficile de vous persuader que l'habitude, où l'on est de négliger l'adoration de Jesus-Christ toujours présent dans l'eucharistie, en cessant d'être un scandale aux yeux d'un certain monde qui se dit chrétien, n'en est pas moins au jugement de la seule raison, la honte & l'opprobre du Christianisme.

Eh ! A quoi en effet, dois-je vous dire, comme l'éloquent Salvien aux Chrétiens de son tems ; à quoi vous reconnoîtrai-je pour ce que vous êtes, tandis que toujours empressés à remplir les assemblées profanes, vous ne

paroiſſez qu'à regret dans les temples de Jeſus-Chriſt, & que vous déſertez le culte de ſes autels, pour peupler de votre multitude le cirque & les théâtres. C'eſt-donc à dire, que les vains amuſemens du monde ont pour vous plus de charmes & d'attraits que la préſence & l'entretien de votre Dieu. Or, n'eſt-ce pas là mépriſer ce même Dieu, qui à tous les inſtans vous honore de ſa préſence réelle; & ce mépris ſeul n'eſt-il pas la marque évidente du dépériſſement de votre foi & de votre religion? *Eccleſia vacuatur, circus impletur, ſolus in comparatione omnium Deus vilis eſt; ac per hoc ubi eſt chriſtianitas noſtra?* Car c'eſt ainſi que ce grand évêque s'élevoit contre un deſordre devenu plus général encore de nos jours, qu'il ne l'étoit de ſon tems; & qui néanmoins mérite à peine aujourd'hui la cenſure des prédicateurs de l'évangile, comme s'il n'étoit pas aſſez injurieux à Jeſus-Chriſt, pour réveiller tout le zele de ſes miniſtres. Salvien.

Mais vous attendez de moi, & avec raiſon, quelque choſe de plus préci

ſur le ſujet que je traite. Pour repeupler donc, s'il eſt poſſible, les temples de Jeſus-Chriſt déſerts & abandonnés, je m'attache à quelques réflexions les plus propres à vous rappeller ce que c'eſt que Jeſus-Chriſt préſent dans l'euchariſtie ; j'entends tout à la fois ce que c'eſt que Jeſus-Chriſt conſidéré en lui-même, & relativement à vous dans cet état myſtérieux, où vous l'adorez. Je m'explique : Queſt-ce que Jeſus-Chriſt conſidéré en lui-même dans l'euchariſtie ? C'eſt un Homme-Dieu, immédiatement préſent ſur nos autels ; un Homme-Dieu profondément humilié ſur nos autels ; un Homme-Dieu, dont tous les myſteres ſe renouvellent ſur nos autels. Et qu'eſt-ce que Jeſus-Chriſt conſidéré relativement à vous-mêmes dans l'euchariſtie ? Hommes, c'eſt le Dieu dont vous êtes les créatures, qui veut lier avec vous le commerce le plus intime. Chrétiens, c'eſt le Dieu dont vous êtes les diſciples, qui vient vous nourrir de ſa propre ſubſtance. Pécheurs, c'eſt le Dieu vengeur de vos iniquités, qui, ſans

ceſſe eſt pour vous en état de victime. Citoyens, c'eſt le Dieu de ſageſſe & d'intelligence, qui veut être lui-même, en toute occaſion, votre lumiere & votre conſeil. Autant de conſidérations que je vous expoſe ici plutôt par forme de méditation, que de diſcours; & qui me donneront lieu de vous faire ſentir, comme par degrés, l'indignité de cet abandon, où vous laiſſez languir Jeſus-Chriſt dans ſes temples. Reprenons par ordre toutes ces idées que je ne ferai proprement que parcourir, & que je vous prie de ſuivre.

1°. Et conſidérant d'abord Jeſus-Chriſt en lui-même dans l'euchariſtie, la premiere idée qui ſe préſente à moi, eſt celle d'un Homme-Dieu immédiatement préſent ſur nos autels. Et certes, mes chers Auditeurs, quand pour vous faire regarder l'adoration fréquente de Jeſus-Chriſt dans ſes temples, comme un de vos plus eſſentiels devoirs, je n'aurois d'autre motif à vous alléguer, que cette préſence prochaine & immédiate dont il nous honore; que faudroit-il de plus pour

vous perſuader le devoir de cette adoration qu'il attend de ſes disciples, dans ces lieux conſacrés par le ſacrement auguſte qui renferme tout ce qu'il eſt. Je ſçais qu'à parler en général, Dieu eſt par tout également adorable, parce qu'il eſt par tout également Dieu. Mais prenez garde à ce que je vais dire : quand ce Dieu-Homme daigne approcher de ſa créature, jusqu'à fixer ſa demeure & s'établir dans nos villes, s'en faire en quelque ſorte le citoyen, & devenir, ſi j'oſe ainſi parler, un Dieu de la même patrie, de la même nation que nous-mêmes ; quand il daigne, ſans nous apparoître ſenſiblement, comme à Moyſe ſur la montagne ou dans le buiſſon ardent ; nous approcher de plus près encore, nous honorer d'une préſence plus prochaine & plus immédiate que ne fut celle dont il honora le conducteur de ſon peuple ; quand il ne laiſſe plus enfin d'autre barriere entre nous & lui, que celle que nous y mettons par notre éloignement volontaire, au lieu de cette diſtance infinie de la terre au ciel, qui devoit nous ſéparer de ſa perſonne ;

ah ! Chrétiens, n'est-ce pas alors que l'Homme-Dieu, remplissant toute l'étendue du beau nom d'Emmanuel, ou de Dieu avec nous, annoncé par le Prophete, acquiert de nouveaux droits à nos hommages, & à nos hommages fréquens & réitérés ? N'est-ce pas alors que chacun de nous, saisi d'une sainte impatience au souvenir du Dieu de Majesté, présent en personne dans ses temples, doit faire son devoir le plus ordinaire, de venir l'y reconnoître & l'y adorer ; que chacun, à l'exemple de Moïse, qui abandonne ses troupeaux dans le désert, pour voir de près la merveille du buisson ardent, doit se dérober aux embarras du siecle, pour contempler des yeux de la foi, cette merveille plus étonnante que celle dont Moïse fut le témoin ; je veux dire, la merveille d'un Dieu toujours présent sur son autel, que le feu de l'amour brule & détruit sans cesse, dans l'eucharistie, sans l'y consumer. *Vadam & videbo visionem hanc magnam.* Exod. c. 3.

Oui, Chrétiens, tel seroit le zele qui vous arracheroit au monde, pour

vous transporter au pied des autels de Jesus-Christ, si la foi chrétienne réveilloit dans vos esprits le souvenir fréquent de cette présence prochaine & immédiate dont il vous honore. Eh ! que faut-il en effet, pour attirer à la suite des princes de la terre, cette cour nombreuse & brillante qui les entoure, qui s'empresse à les honorer par tout & à les servir ? (Peut-être en aurez vous été plus d'une fois les témoins.) Leur arrivée, leur présence dans un lieu soumis à leur domination, c'en est assez pour faire rendre à ces maîtres mortels les honneurs qu'ils ont droit d'attendre de leurs sujets. Dans quelque partie de leur empire qu'ils portent leurs pas, leur présence seule parle & commande pour eux, remue le peuple & les grands dans les villes de leur passage ; & l'on croiroit mériter leur disgrace, si l'on ne signaloit pas, par des hommages publics, le tems marqué de leur séjour, dans le pays de leur obéissance. Comment donc, mes chers Auditeurs, si l'étourdissement continuel où vous jettent les distractions du monde, ne s'opposoit

pas dans vos esprits aux plus simples réflexions que la foi suggere ; comment pourriez-vous accorder ce que cette foi vous révele de la présence continuelle du Roi des rois, du Dieu de l'univers au milieu de ses disciples ; avec l'habitude, où vous êtes pour la plûpart, de le laisser dans ses temples sans culte & sans adorateurs ? Cette seule idée d'un Dieu immédiatement présent sur nos autels, si vous sçaviez vous en pénétrer, ne vous obligeroit-elle pas à vous condamner vous-mêmes sur ce point ; & à vous reprocher comme l'omission d'un devoir essentiel à l'égard de Jesus-Christ, ce qui vous paroît à peine une négligence coupable ?

2°. D'autant plus criminels au reste d'abandonner ainsi Jesus-Christ dans ses temples, qu'il n'y est pas seulement immédiatement présent, mais encore profondément humilié, & dès-lors infiniment plus sensible à la privation de nos hommages ; jusques-là, je ne crains point de le dire, jusques-là qu'il seroit moins offensé de voir son peuple négliger le culte

qu'il en attend, comme Dieu du ciel, que celui qu'il en exige, comme Dieu de l'eucharistie. Et en effet, placé qu'il est à la droite du Pere céleste, au-dessus des Anges & des Saints, dans l'état de sa splendeur & de sa félicité, qu'a-t-il besoin de nous & de nos hommages, pour publier sa gloire & annoncer tout ce qu'il est? Les cieux qui, selon l'expression de l'écriture, racontent les grandeurs du Pere, ne parlent pas moins des grandeurs du Fils. Il voit, ce Fils bien-aimé du haut de son trône, il voit le monde entier soumis à ses loix, toutes les nations devenues son héritage, & les puissances du ciel, de la terre & des enfers, fléchir le genou devant lui. Si donc dans ce rang suprême que lui assure la divinité, il nous commande encore de lui adresser des hommages, c'est, devons-nous dire, qu'ils sont nécessairement dus à la souveraineté de son être; & l'effet le plus marqué de sa bonté infinie, c'est de vouloir bien y paroître sensible.

Mais s'agit-il de l'adoration que ce même Dieu attend de son peuple, sous les voiles eucharistiques? Ah! Chré-

tiens, que nous devons en juger bien autrement, & qu'il en juge différemment lui-même ! Eh ! comment n'en seroit-il pas infiniment jaloux dans un état, où il ne fait usage de sa puissance, que pour se cacher de plus en plus & s'obscurcir ; dans un état où il ne veut que l'œil de la foi pour témoin de sa grandeur, & que la voix de nos hommages pour la publier ; dans un état où l'on peut dire avec vérité qu'il a besoin, tout Dieu qu'il est, de nous voir prosternés au pied de ses autels, pour retracer dans tous les esprits le souvenir de sa grandeur qu'il paroît oublier lui-même ? Comment dans cet état d'obscurité profonde, n'exigeroit-il pas singulierement l'adoration de son peuple ? Et nous, Chrétiens, pourrions-nous de notre côté, ne pas concevoir qu'un Dieu sans gloire, tel que Jesus-Christ dans l'eucharistie, se reposant uniquement sur ses disciples du soin de le glorifier, & n'empruntant même l'hommage des anges, suivant la pensée de saint Jérôme, qu'au défaut de l'hommage des hommes ; pourrions-nous ne pas concevoir

que ce Dieu doit s'attendre à nous voir lui tenir lieu du reste des créatures, qu'il n'a pas destinées, comme nous, à le glorifier en cet état; que c'est à nous de suppléer par nos adorations non interrompues, au témoignage des prodiges visibles qu'il ne veut pas employer pour se faire connoître; à nous enfin de le venger de cet anéantissement eucharistique, auquel il se réduit, & de lui rendre, au moins dans son humiliation, une partie de la gloire dont il se dépouille, pour habiter corporellement dans nos temples?

Et voilà quel a été & quel est encore le grand principe de votre zele, illustres Disciples de Jesus-Christ, vous, qui du consentement des premiers pasteurs, & par l'inspiration de l'Esprit-Saint, vous êtes associés pour l'adoration perpétuelle de son auguste sacrement? Vous avez mesuré le devoir de vos adorations sur les abbaissemens de ce Dieu caché; & parce que la nuit & le jour il demeure toujours également anéanti, vous n'avez pas voulu qu'il s'écoulât un seul moment & de la nuit & du jour, où du moins

une partie de ſes créatures ne lui rendît le profond hommage, que ſes abaiſſemens méritent. Et c'eſt ainſi que vous en jugerez vous-mêmes, mes chers Auditeurs, ſur-tout ſi au ſouvenir d'un Dieu immédiatement préſent & profondément humilié ſur nos autels, vous joignez encore le ſouvenir d'un Dieu dont les principaux myſteres ſe renouvellent ſur nos autels.

3°. Figurez-vous en effet, pour un moment, que l'eſprit de religion vous ait conduit, comme tant d'autres héros chrétiens, dans ces régions autrefois ſanctifiées par la vie mortelle de Jeſus-Chriſt, & qu'avec les idées que la foi vous donne de ſes grandeurs & de ſes humiliations divines, il vous ſoit permis de conſidérer ces lieux ſaints, illuſtrés par les principaux myſteres de ſa vie & de ſa mort; que cette creche qui lui ſervit de berceau, ce Calvaire où il expira, ce tombeau où il repoſa trois jours dans les ombres de la mort, ſoient à portée de recevoir les témoignages de votre vénération & de votre piété. Dans cette

ſuppoſition, mes chers Auditeurs, en eſt-il quelqu'un parmi vous, qui pouvant ainſi honorer l'auteur de ſon ſalut & de ſa religion, ſur la terre même qui le porta, ne ſe fît un devoir & un bonheur de lui rendre chaque jour les plus tendres hommages ? Mais quoi ! & quelle eſt ici l'inconſéquence & la bizarrerie de votre piété, ſi les mêmes hommages dont vous croiriez être redevables à Jeſus-Chriſt dans cette terre arroſée de ſes ſueurs & de ſon ſang divin, vous ne les transportez pas à Jeſus-Chriſt réellement & continuellement préſent ſur nos autels ? Si ce n'eſt pas ſous nos yeux & ſur la terre que nous habitons, que ſe ſont accomplis pour la premiere fois les myſteres & les prodiges de ce Dieu-Homme, qu'avons-nous à envier ſur ce point à Israel ? N'eſt-ce pas au milieu de nous, & dans un nombre infini de temples, que ces prodiges, ces myſteres adorables, ſe renouvellent tous les jours ſous les voiles euchariſtiques ?

Oui, Chrétiens, c'eſt ſur nos autels que s'operent tout à la fois & dans le

même instant, ces mysteres relatifs au salut du monde, qui ne s'accomplirent que séparément durant la vie mortelle de Jesus-Christ. C'est-là (suivez un détail si intéressant pour ses vrais disciples;) c'est-là que l'Homme-Dieu prend à la parole du prêtre, une nouvelle naissance aussi réelle & non moins salutaire aux hommes, que celle qu'il prit à Bethléem en naissant d'une Vierge, par l'opération de l'Esprit Saint. Là qu'il appelle à lui par mille traits invisibles de sa grace, les petits & les grands de la terre, comme il appella autrefois par un astre visible les pasteurs & les mages à son berceau. Là qu'il est sans cesse offert & présenté à Dieu par ses ministres, malgré l'état de son immortalité, comme il le fut autrefois par les mains de Marie, dans le temple de Jérusalem. C'est là qu'il daigne converser avec les hommes, d'une maniere plus douce encore, plus ineffable, que lorsqu'il attiroit à sa suite les villes & les bourgades de la Judée; que par une suite de miracles plus

étonnans que ceux qui distinguerent sa mission divine, il guérit les ames, les ressuscite à la grace, les nourrit de sa propre chair, par une multiplication comme infinie de son corps, dont les pains multipliés dans le désert, n'étoient qu'une figure imparfaite. C'est là qu'il essuye de la part de l'incrédule & du libertin, autant & plus d'outrages, qu'il n'en reçut dans les palais du grand-prêtre, de Pilate & d'Hérode; qu'il est de nouveau crucifié, avec moins de violence sans doute, par le pécheur sacrilege, mais avec des circonstances plus propres à contrister son cœur, qu'il ne le fut par son ancien peuple; là enfin, qu'il est sans cesse dans un état de mort, & comme enseveli dans ses tabernacles, où il semble ne vivre en effet, que pour nous communiquer à nous-mêmes cette vie purement spirituelle, cette vie de la grace dont il est la source. Enforte qu'il ne faut qu'adorer Jesus-Christ toujours présent en réalité dans l'enceinte de nos temples, pour l'adorer en même tems

dans les divers états, par lesquels il voulut passer successivement depuis son apparition dans le monde, jusqu'à l'instant de sa mort. *Memoriam fecit mirabilium suorum.* Psalm. 110.

Or, je ne sçais, Chrétiens Auditeurs, tout instruits que je vous suppose de la religion de Jesus-Christ, si vous le fûtes jamais assez de cet assemblage de mysteres augustes, renouvellés dans son humanité adorable, depuis tant de siecles qu'elle a disparu du monde sans cesser d'y être. Mais si vous ne les ignorez-pas, ces mysteres aussi glorieux pour l'homme, qu'ils sont humilians pour un Dieu, & si vous en faites l'objet ordinaire de vos réflexions; concevez donc à ce moment, de quel œil Jesus-Christ doit voir cet oubli affecté, cet abandon continu qu'il éprouve de votre part, dans un état si propre à réveiller tout ce qui vous reste de religion. Concevez quelle doit être l'indignation de son cœur divin, lorsque, malgré tout ce qui s'opere en lui de prodigieux sous les especes eucharistiques, il voit du fond de son tabernacle, sa

cour plus solitaire, que celle d'un roi avili & dégradé dans l'esprit de ses sujets; & qu'il apperçoit cependant cette foule de sujets qui l'abandonnent, les uns livrés tout le jour à une molle indolence, comme tant de femmes mondaines, craindre de faire un pas hors de leur maison pour le visiter dans la sienne, où il les attend sans cesse; les autres agités de mille soins frivoles, comme tant d'hommes oisifs occupés de bagatelles à qui ils donnent le nom d'affaires, courir ça & là, au gré du caprice ou de l'intérêt, rencontrant sur leur passage les temples où il repose dans les divers quartiers de nos villes, sans penser même à l'y saluer un moment, ou se faisant un lieu de passage de ces temples même, sans daigner fléchir le genou pour l'y adorer. Encore une fois, Chrétiens, de quel œil Jesus-Christ vous voit-il alors?

Et n'est-ce point pour cette raison, s'il m'est permis de sonder ici les desseins de la providence divine; n'est-ce point en conséquence de cet oubli déplorable que Jesus-Christ éprouve

dans l'euchariſtie de la part du monde, qu'il n'a jamais permis le parfait ſuccès de ces entrepriſes guerrieres, ſi connues ſous le nom de croiſades, & formées avec tant de zele dans cet empire, pour recouvrer ces lieux ſaints où il a voulu vivre parmi les hommes? Il a vu, ſans doute avec joie, du haut des cieux, un royaume très-chrétien, animé par le plus ſaint de ſes rois, commencer cette ligue puiſſante qui fit la terreur des ennemis de ſon nom, & fournir de ſa nobleſſe & de ſon peuple, presqu'autant de ſoldats que de chrétiens, pour ravir à l'infidele, au prix même de leur ſang, cette terre conſacrée par l'effuſion du ſang divin. Mais ſi Jeſus-Chriſt inſpira lui-même le projet de cette conquête pour éprouver le zele de tant de princes religieux qui le reconnoiſſoient pour maître, devoit-il en permettre l'entiere exécution à la vue de l'affreuſe ſolitude où il eſt ordinairement réduit dans nos égliſes? Non, Chrétiens, (du moins c'eſt une penſée qui m'a paru ſolide & capable de vous fraper;) Jeſus-Chriſt ainſi oublié dans ſes

temples, a prévu que les lieux saints, honorés de sa présence visible, dès qu'ils seroient possédés par ses disciples, ne seroient pas moins abandonnés que ses temples même, & parce que son tombeau, suivant l'oracle du prophete, devoit être éternellement
Isa. c. 11. glorieux; *Et erit sepulcrum ejus glorioſum*; il a dû permettre que les lieux consacrés par les mysteres de sa naissance, de sa vie, de sa mort, restassent sous la garde d'un peuple infidele, qui, par l'espoir d'un vil intérêt, en soutiendroit le culte & la gloire, plutôt que de les voir passer sous la domination du peuple chrétien, qui cesseroit d'honorer le sépulchre de son Dieu, dès qu'il en seroit le maître, comme il a cessé d'honorer ses temples, où il trouve toujours le plus libre accès.

Mais pénétrons de plus en plus l'idée que la religion nous donne de Jesus-Christ présent dans ses temples; ce n'est pas assez de considérer ce Dieu-Homme en lui-même, dans l'eucharistie, pour nous confondre sur notre négligence à venir l'y adorer. Voyons

encore ce qu'il eſt par rapport à nous-mêmes en cet état. Je l'ai dit, & je le répete. Hommes, c'eſt le Dieu dont vous êtes les créatures, qui veut lier avec vous le commerce le plus intime. Chrétiens, c'eſt le Dieu dont vous êtes les disciples, qui vient vous nourrir de ſa propre ſubſtance. Pécheurs, c'eſt le Dieu vengeur de vos iniquités, qui ſans ceſſe eſt pour vous en état de victime. Citoyens, c'eſt le Dieu de ſageſſe & d'intelligence, qui veut être en toute occaſion, votre lumiere & votre conſeil. Je ne dis qu'un mot ſur tous ces points, dont chacun demanderoit un discours entier. Renouvellez, s'il vous plaît, votre attention.

4°. Que Jeſus-Chriſt, tout Dieu qu'il eſt, ſe propoſe dans l'euchariſtie de lier le commerce le plus intime, avec l'homme ſa créature; c'eſt une vérité des plus étonnantes, je l'avoue, mais en même tems une des vérités les plus ſenſibles du Chriſtianisme, toute ſurprenante qu'elle eſt. Eh! pourquoi en effet, mes chers Auditeurs, pourquoi Jeſus-Chriſt ne pourroit-il ſe réſoudre à quitter un moment ſon

autel, & s'y trouveroit-il préſent, ſans discontinuation à toutes les heures de la nuit & du jour ? Pourquoi voudroit-il que ſes temples plus accessibles aux ſectateurs de ſa loi, que les palais des grands, nous fuſſent ouverts à tous les momens qu'il nous plaira de paroître en ſa préſence ; que ſans diſtinction de petits & de grands, de juſtes & de pécheurs, de laïques & de prêtres, il nous fût permis à tous de pénétrer jusques dans ſon ſanctuaire, jusqu'au Saint des Saints, interdit dans l'ancien temple, à tout autre mortel qu'au ſouverain pontife ? Pourquoi enfin multiplier ſon humanité ſainte dans tant d'endroits de l'univers ; & réſider dans tant d'égliſes, quelquefois à demi ruinées par l'injure des tems, & ſouvent devenues indécentes par la négligence de leurs paſteurs à les décorer ? Pourquoi réſider dans ces temples, ſi peu dignes de ſa grandeur, avec la même aſſiduité, que dans les temples les plus magnifiques ? Neſt-ce pas là nous faire entendre, & de la maniere la plus propre à nous convaincre de la réalité du ſentiment qui l'anime,

l'anime, qu'il fait ses délices dans l'eucharistie, de se répandre, de s'établir, de se communiquer à tous les instans, par tout où il se trouve des hommes éclairés de sa lumiere, & dont il est connu pour ce qu'il est; & que le commerce de ces hommes chéris doit faire ici-bas sa félicité, comme il doit faire lui-même dans le ciel, leur souverain bonheur? *Delicia meæ esse cum Filiis hominum.* Prov. c. 8.

Or, mes chers Auditeurs, pénétrés, comme je vous crois, de la reconnoissance que doit vous inspirer cette amitié divine dont Jesus-Christ vous honore, m'arrêterai-je encore à vous faire sentir l'indécence, l'indignité de votre conduite, lorsque vous ne daignez pas répondre à des avances si marquées & si étonnantes de la part d'un Dieu; lorsque sous le vain prétexte de l'oubli, de la distraction, des embarras ou des affaires du monde, souvent sans nul prétexte apparent de votre part, vous vous croyez dispensés de rendre à Jesus-Christ des devoirs, que les loix de la bienséance humaine ne vous permettroient pas

de refuſer au moindre des hommes, qui marqueroit les mêmes empreſſemens que l'Homme-Dieu, à vous voir & à vous entretenir; lorsque, prodigues de tous vos momens, pour mille converſations frivoles, peut-être criminelles, vous ne conſacrez pas un ſeul moment du jour, à converſer avec un Dieu, qui, par une condeſcendance inconcevable, ſe fait un bonheur réel de converſer ſans ceſſe avec ſa créature? Ce contraſte étonnant d'un Dieu qui voudroit s'entretenir éternellement avec l'homme, & de l'homme qui fuit inceſſamment l'entretien de ſon Dieu : d'un Dieu à qui toute la cour céleſte dont il eſt environné, ne ſuffit pas, ſi l'homme ne vient, pour ainſi dire, au ſecours des anges, pour entretenir ce ſouverain Maître qu'ils adorent; & de l'homme qui préfere conſtamment tout autre commerce à celui de ſon Dieu : d'un Dieu, qui, ſelon la penſée de ſaint Chryſoſtôme, auſſi brillante que ſolide, ſe fait ſur la terre de nouveaux cieux, où l'homme encore mortel, ſi je peux uſer de ce terme, puiſſe être

admis à sa familiarité ; & de l'homme qui se bannit volontairement de ce nouveau ciel, que son Dieu lui prépare : ce contraste si indigne de la part de l'homme, n'est-il pas, dis-je, trop sensible de lui-même, & ne suffit-il pas, en effet, de vous en retracer l'image pour vous obliger d'en rougir?

5°. Elle va cependant plus loin, dans les Chrétiens du siecle, cette indignité de sentimens, dont je parle. Jesus-Christ présent dans ses temples, n'est pas seulement le Dieu souverain dont nous sommes les créatures, & qui veut lier avec nous le commerce le plus intime ; il est encore le Dieu législateur dont nous sommes les disciples, & qui vient nourrir notre ame de sa propre substance ; & c'est-là, même par rapport à nous, mes chers Auditeurs, la fin principale de la présence réelle de Jesus-Christ dans l'eucharistie. Non-content de s'unir à nos personnes, en qualité d'ami, de frere, d'époux, & sous tant d'autres qualités aimables qu'il prend à notre égard ; il a prétendu s'unir encore à tous les Chrétiens, dans l'eucharistie, en qua-

lité d'aliment & de nourriture, & ne faire plus qu'une seule & unique substance de sa chair divine & de la nôtre. Or, sur ce principe que n'aurois-je pas droit de vous dire encore, Chrétiens déserteurs des temples & du culte de Jesus-Christ dans l'eucharistie? Car de quel prétexte, dites-moi, vous justifier à vous-mêmes cet excès de négligence à venir adorer un Dieu, qui voudroit chaque jour s'unir à vous, jusqu'à devenir inséparable de vous-mêmes?

Qu'il fût ici question de déterminer le monde qui m'écoute à s'approcher souvent de la sainte table, à laquelle Jesus-Christ l'invite; & que je présentasse à ce monde même le dessein où est l'Homme-Dieu, de lui servir de nourriture jusques à la fin des siecles, pour l'engager à la réception fréquente de son corps & de son sang; ah! Chrétiens, je sçais de quels faux prétextes vous sçauriez couvrir alors votre éloignement de la table de Jesus-Christ, jusqu'à vous faire de cet éloignement même un mérite & une vertu. Je sçais l'usage que vous feriez

alors de cette humilité trompeuſe qui vous ſéduit, pour vous dispenſer de paroître ſouvent au feſtin de l'Agneau, lequel exigeroit de vous une pureté contraire à la licence de tous vos penchans. Voilà ce que je ſçais comme vous-mêmes; & quelque facile qu'il fût pour moi, de vous ôter ces foibles moyens de défenſe, dans votre éloignement de la table de Jeſus-Chriſt, c'eſt ce que je n'entreprends pas de faire à ce moment, & ce qui n'eſt pas de mon ſujet.

Mais ce que j'entreprends, c'eſt de vous faire ſentir combien vous êtes coupables, de ne pas venir l'adorer dans ſes temples où il vous deſire ſans ceſſe. Vous refuſez de lui préparer des temples vivans dans vos cœurs, de ne pas vous préſenter par devant ſes autels, au nombre des courtiſans qui les environnent; ſi vous craignez de paroître à ſa table au rang de ces heureux conviés dont il fait la force & les délices; & de ne pas vous rendre au moins à ſes pieds, pour vous y confondre en ſa préſence ſur votre indignité, ſi réellement vous croyez être indignes de le recevoir. Ce que j'entre-

prends, c'est de vous obliger à convenir, que si l'idée d'un Dieu devenu l'aliment de l'ame chrétienne, ne l'attire souvent au pied de ses autels, le cœur humain, par l'omission seule d'un devoir si facile à remplir, a malheureusement atteint le comble de l'insensibilité & de l'ingratitude; & que l'obligation de la reconnoissance étant plus étroite encore envers Dieu, qu'à l'égard des hommes, vous êtes plus coupables à ses yeux que vous ne pouvez croire, de le laisser sans adorateurs dans ses temples.

Car vainement couvririez-vous cet abandon coupable de votre Dieu, d'un titre trop humiliant pour l'homme, mais dont vous ne rougissez pas, le titre de pécheurs; vainement diriez-vous que, souillés comme vous l'êtes, vous craindriez de vous présenter souvent devant le Dieu des Anges & des Saints, devant la pureté & la sainteté même. Non, disciples de Jesus-Christ les plus grands crimes ne sçauroient vous exclure de la présence adorable d'un Dieu sauveur; & comme durant sa vie mortelle, il souffrit l'approche

des publicains, jusqu'à devenir, par ſes bontés à les recevoir, le ſcandale de la vertu phariſaïque ; auſſi, eſt-ce pour les plus coupables de ſes disciples, comme pour les plus juſtes, qu'il eſt ſans ceſſe préſent dans ſes temples. Que dis-je ! Et la qualité de pécheurs, qui nous eſt commune à tous, n'eſt-elle pas un nouveau ſujet de vous confondre, ſi vous négligez de vous préſenter ſouvent dans ſes temples pour l'y adorer, puisque tout vengeur qu'il eſt de l'iniquité humaine, il eſt pour vous ſans ceſſe en état de victime ſur ſon autel.

6°. Et en effet, mes chers Auditeurs, vous ſur-tout, Grands du monde, qui de bonne foi vous reconnoiſſez coupables des plus grands crimes, dont vous n'êtes pas aſſurés, pour ne dire rien de plus fort, que vous ayez jamais obtenu le pardon ; n'eſt-il pas étrange que, vous conſidérant tels que vous êtes aux yeux de Dieu, & reconnoiſſant d'ailleurs dans l'euchariſtie, un Dieu toujours en état de victime pour l'expiation de vos péchés, vous ne penſiez pas même, ſi la voix

frapante du précepte ne vous oblige de paroître dans nos églises, à venir joindre les foibles sentimens de votre pénitence, à cette pénitence continuelle de l'Homme-Dieu, qui communiqueroit à la vôtre un prix, un mérite infini? Seroit-ce donc le titre de Juge & de vengeur inséparable de sa personne, qui porteroit la crainte & l'effroi dans votre ame? Ah! Chrétiens, si Jesus-Christ n'avoit relativement à vous que cette qualité terrible dans l'eucharistie, je conçois que l'esprit de terreur, pourroit alors vous éloigner de sa présence; que, comme l'Israëlite épouvanté de l'appareil redoutable de la majesté divine, vous pourriez craindre de périr tout-à-coup, à la voix seul du Dieu de justice. *Non loquatur nobis Dominus, ne fortè moriamur.* Et plus vous croyez être criminels au tribunal de sa justice, plus je vous croirois légitimement excusés de vous bannir de ses temples.

Exod. c. 19.

Mais, qu'elle est différente, cette idée de la divinité, qui consternoit Israel? qu'elle est éloignée de l'image que la foi vous présente de l'Homme-

Dieu que vous adorez dans l'eucharistie ! Elle vous offre, il est vrai, ce Dieu-Homme, toujours armé du glaive de sa justice ; mais c'est uniquement pour le tourner contre lui-même, pour l'abbreuver de son propre sang ; & détruire sa chair innocente, en expiation de tous les desordres du monde. Un Dieu toujours suppliant, toujours gémissant, toujours s'immolant lui-même, ou du moins toujours prêt à s'immoler dans les momens où il ne l'est pas en effet, par le sacrifice de l'autel ; voilà l'idée consolante que la foi nous trace de ce Dieu caché qu'elle nous révele de la maniere la plus lumineuse ; de ce Dieu sous les yeux & par les ordres duquel je vous parle. Or cette idée attentivement réfléchie ne suffiroit-elle pas, en effet, pour attirer à ses pieds tous les pécheurs de la terre, & quelque vastes, quelque multipliés que soient ses temples dans l'univers chrétien, leur enceinte & leur multitude devroient-elles pouvoir contenir la foule des coupables devenus pénitens, & empressés

à solliciter leur juge dans cet état de miséricorde & de clémence ?

Eh quoi ! malheureux pécheurs que nous sommes, la religion nous auroit persuadé que le Dieu qui nous jugera, réside habituellement dans nos villes & nos campagnes, où il s'immole sans cesse pour nous-mêmes ; elle nous diroit encore, cette religion, que, tout élevé qu'un Dieu peut être au-dessus des juges de la terre, il n'a point de momens, point de jours marqués, pour recevoir ses disciples & les écouter ; qu'il est prêt à tous les instans d'accepter, en réparation de nos outrages, les moindres devoirs que nous viendrons lui rendre : elle nous apprendroit de plus, cette foi toujours consolante, que l'état de miséricorde, qui est celui de l'Homme-Dieu dans ses temples, rend sa justice mille fois plus facile à satisfaire ; qu'il n'attend de votre cœur, que de le voir humblement prosterné au pied de son autel, pour oublier tant de crimes que doit vous reprocher la voix de la conscience ; qu'il ne faut enfin qu'une

larme, un sentiment, un soupir, pour fléchir en cet état celui que tous les feux de l'enfer ne fléchiront jamais sur votre sort, s'il vous juge coupables à la fin de votre vie : toutes ces idées de foi seroient présentes à vos esprits ; & l'espoir qu'elles vous doivent inspirer d'une réconciliation prochaine & si facile avec Jesus-Christ, ne vous rendroient pas plus assidus à l'honorer sur ses autels ! Convenez-en vous-mêmes, mes chers Auditeurs ; ne seroit-ce pas là vouloir périr de plein gré, & méritez-vous jamais d'obtenir grace d'un Dieu même qui ne demande qu'à pardonner, si vous négligez de demander cette grace, quand elle vous est offerte à si peu de frais ?

7°. Que seroit-ce donc, si pour remplir le dessein de cette premiere partie, après vous avoir considérés, comme des hommes, des Chrétiens, des pécheurs, je vous considérois encore comme des citoyens attachés par état à certaines conditions du monde, où le flambeau de la sagesse divine est si souvent nécessaire pour vous conduire ; & Jesus-Christ dans ses temples,

comme le Dieu de lumiere & d'intelligence, qui veut lui-même en toute occasion, vous servir de conseil ? Si je vous représentois ce Dieu de la nouvelle loi, toujours habitant au milieu de son peuple, pour être à la tête de ses entreprises, & le gouverner aussi immédiatement, que le Dieu de la loi ancienne gouvernoit le peuple d'Israel ; si je vous faisois voir cette sagesse increée devant laquelle les plus grands projets de la politique humaine, sont comme les amusemens de l'enfance ; jalouse néanmoins de présider à vos moindres affaires, d'entrer dans le détail de vos familles, d'éclaircir vos doutes, de calmer vos peines, de dissiper vos troubles & vos embarras ? Si le tems me permettoit de m'étendre encore sur cette idée qui met le comble aux bontés du Dieu de l'eucharistie ; quel avantage ne me donneroit-elle pas pour vous confondre sur votre négligence à l'adorer ? Pour vous montrer le crime de cette négligence, soit relativement à ce Dieu-Homme, dont il semble que vous dédaigniez les lumieres divines qui vous sont offertes ;

soit relativement à vous-mêmes, qui, faute de recourir à cet oracle toujours présent & toujours infaillible, pouvez être surpris mille fois le jour, par l'esprit de ténebres, comme le fut Josué par les Gabaonites, pour avoir manqué, dit l'écriture, de consulter l'arche du Seigneur? *Os Domini non interrogaverunt.* Josue, c. 9.

Mais j'abrege cette derniere considération, & de tous les traits réunis que je vous ai présentés depuis l'entrée de ce discours, j'infere sans balancer, que l'adoration fréquente de Jesus-Christ dans ces temples n'est donc point une de ces pratiques arbitraires de la piété chrétienne, dont il soit libre à l'homme, éclairé de la foi, de se dispenser à son gré. Non, Chrétiens, trop de motifs, & des motifs trop puissans, nous engagent à cet exercice de religion, pour ne pas nous en faire un devoir indispensable; & cet exercice religieux sera toujours aux yeux du vrai fidele une de ces obligations, telles que le Christianisme nous en offre plusieurs, dont la négligence passagere ne nous rend pas, il est vrai, grievement coupables; mais dont l'o-

miſſion habituelle ne peut nous rendre que très-criminels aux yeux de Jeſus-Chriſt ; & mérite au moins qu'il nous abandonne à ſon tour dans nos beſoins preſſans. Car, quel droit, Seigneur, aurions-nous d'eſpérer que l'amour vous transportera pour nous hors de vos temples, dans les maladies qui menaçent nos jours ; vous conduira dans nos maiſons, pour nous ſervir de conſolateur, dans ces derniers inſtans, où le reſte du monde nous abandonne ; & pour nous raſſurer, par votre préſence, contre les terreurs de la mort, ſi vous nous avez vus ſi rarement nous-mêmes, quand la ſanté nous l'a permis, entrer dans votre ſaint temple pour vous y adorer ?

Craignez-le, Chrétiens ; vous avez tout lieu de craindre ce retour trop juſte de la part de Jeſus-Chriſt abandonné ſur ſes autels. Il vous eſt ſi ordinaire de voir parmi vous, des mourans paſſer de ce monde à l'éternité, ſans avoir été munis des ſacremens de l'égliſe, & ſur-tout du ſacrement auguſte de Jeſus-Chriſt : ne ſeroit-ce point là une vengeance ſecrette, mais terrible, de ce Dieu oublié, qui ſe re-

fuse lui-même aux besoins de ces hommes, qui se refuserent si indignement à ses desirs ; & qui ne daigne pas honorer de sa présence divine au dernier moment, des Chrétiens qui la négligerent, lorsqu'il leur étoit libre d'en jouir à tous les momens du jour ? Mais quoi qu'il en soit de cette réflexion, croyez du moins que Jesus-Christ, ainsi abandonné dans ses temples par le grand nombre de ses disciples, sçaura tôt ou tard en tirer vengeance ; & que s'il doit vous faire un crime capital de ne l'avoir pas assisté du tribut de vos biens, dans la personne des pauvres, (qui sont spécialement ses membres, dès qu'il a fait choix de la pauvreté pour lui-même ;) ce doit être également un crime à ses yeux, de n'avoir pas offert le tribut de vos hommages à sa propre personne, toujours présente au milieu de vous pour les recevoir.

Eh ! quel jugement en effet pouvez-vous attendre de la justice rigoureuse de cet Homme-Dieu, s'il a droit de vous dire à la fin des siecles, non-seulement au nom de ses membre mystiques, mais se considérant personellement lui-même : J'étois

comme un Dieu étranger & inconnu dans l'eucharistie, renié d'une partie du monde, & oublié de l'autre ; mais au lieu des soins, des respects, des attentions empressées que j'y devois attendre à chaque instant de votre part, vous m'y avez laissé seul, sans secours & sans consolation ;

Matth. c. 25. *Hospes eram, & non collegistis me.* J'étois dépourvu de toute gloire, & dépouillé de l'appareil de ma grandeur dans l'eucharistie ; & vous ne vous êtes pas mis en peine de couvrir aux yeux du monde, par l'assiduité de vos hommages, l'humiliation extrême de

Ibid. ma personne divine en cet état ; *Nudus eram, & non operuistis me.* J'étois volontairement captif, & cependant enchaîné comme un esclave, par les liens indissolubles de mon amour, dans l'eucharistie ; & vous n'avez point paru, pour me consoler dans cette prison mystérieuse, où je ne m'étois ren-

Ibid. fermé que pour vous-mêmes ; *In carcere eram, & non venistis ad me.* J'étois dans un état continuel de souffrance & de langueur, sous le voile de l'eucharistie ; toujours percé de mille traits de la part du sacrilege & de l'impie ;

& peu touchés de mes douleurs, vous n'avez rien fait pour m'en adoucir la violence & la durée; *Infirmus eram, & non visitastis me.* Ibid.

Or, sur combien de ceux qui m'écoutent, pourra tomber ce reproche foudroyant de Jesus-Christ au jour de son jugement? Et sera-t-il moins terrible alors de l'entendre parler ainsi, pour venger sa propre personne délaissée dans ses temples, que pour venger le mépris de ses membres mystiques, abandonnés dans la misere & l'affliction? Que ce soit donc desormais un devoir, & un devoir indispensable à vos yeux, Disciples de Jesus-Christ, de venir souvent adorer ce Dieu d'amour, dans ses temples; mais pensez encore à venir l'y adorer, de ce culte de corps, d'esprit & de cœur, qu'il mérite. Jesus-Christ présent dans ses temples, abandonné par les Chrétiens qui devroient sans cesse l'y adorer; c'est le premier reproche que je vous ai fait au nom de Jesus-Christ, & qui a été le sujet de la premiere partie. Jesus-Christ présent dans ses temples, deshonoré par les Chrétiens

qui paroiſſent l'y adorer ; c'eſt le reproche qui me reſte à vous faire au nom de Jeſus-Chriſt, & qui doit être le ſujet de la ſeconde partie.

SECONDE PARTIE.

QUELQUE indigne que ſoit de notre part, mes chers Auditeurs, cet abandon trop ordinaire que Jeſus-Chriſt éprouve dans ſes temples ; & quelque zele que je vous aye fait paroître, pour réformer un abus qui dégrade également, & la divinité d'un maître, & la religion des diſciples ; cependant, quand je réfléchis ſur les outrages que cet Homme-Dieu reçoit de tant de Chrétiens, qui ne ſe préſentent devant lui que pour le deshonorer par leurs adorations apparentes, peu s'en faut que je ne rétracte à ce moment tout ce que je viens de vous dire, & que plus touché mille fois de voir mon Dieu outragé dans ſes temples, par ceux même qui paroiſſent l'y adorer, que de l'y voir ſans adorateurs ; je ne

vous exhorte plus vivement encore, à vous bannir de sa présence, que je ne vous exhortois d'abord à lui rendre de fréquens hommages. Eh! ne seroit-ce pas en effet, Seigneur, le parti que je pourrois prendre, le plus favorable à votre gloire, si je ne comptois sur une grace spéciale de votre part, pour imprimer profondément dans le cœur de vos disciples, le respect infini qui vous est dû. C'est donc ici, Chrétiens de tous les âges & de tous les états, que je vous prie, que je vous conjure de m'écouter; & de reconnoître humblement devant Jesus Christ, l'opprobre dont vous le couvrez tous les jours, en paroissant l'adorer; & qu'il m'ordonne de vous représenter avec toute la force dont il m'anime lui-même, pour venger sa gloire. S'il vous reste un grain de foi sur la réalité de sa présence dans nos temples, la simple exposition du desordre dont je parle, doit suffire pour vous le faire détester.

Mais pour vous le rendre plus sensible encore, & vous en découvrir toute l'énormité, je distingue avec l'égli-

ſe, trois principaux états de Jéſus-Chriſt dans l'euchariſtie; état de ſacrifice, état de myſtere, état de ſacrement. Etat de ſacrifice, où il eſt ſans ceſſe offert comme victime d'expiation; & qui demande en ſa préſence, la plus profonde humiliation de nos perſonnes. Etat de myſtere, où il exerce toute l'étendue de notre foi; & qui demande en ſa préſence toute l'attention & le recueillement de nos eſprits. Etat de ſacrement, où il nourrit notre ame; & qui demande en ſa préſence tout l'amour & le ſentiment de nos cœurs. Or, jugez de là quel eſt votre deſordre, mes chers Auditeurs, & de quel crime vous vous rendez coupables à l'égard de Jeſus-Chriſt, lorſqu'au lieu de lui rendre ces trois ſortes d'hommages, ſi juſtement dus à ſa préſence réelle dans l'euchariſtie, vous ne craignez point de le deshonorer, par autant de ſortes d'outrages directement contraires; je veux dire par l'irrévérence & l'immodeſtie du corps, par l'égarement & l'inattention de l'eſprit, par l'impureté même & la corruption du cœur. Je reprends, &

je développe à regret une morale, que pour l'honneur des Chrétiens, j'enſevelirois dans un éternel oubli, ſi l'honneur de Jeſus-Chriſt confié aux miniſtres de ſa parole, ne devoit m'être infiniment plus cher, que celui de ſes disciples.

1°. L'humiliation la plus profonde de nos perſonnes, en préſence de Jeſus-Chriſt dans l'euchariſtie, c'eſt, Chrétiens, le premier hommage que cet Homme-Dieu mérite de la part du monde, dans ſes temples, quel que ſoit le rapport ſous lequel on l'y conſidere; mais principalement dans l'état de ſacrifice où il exiſte habituellement ſur nos autels. Eh! quel devoir en effet plus indiſpenſable pour une créature, à qui ſa foi découvre un Dieu anéanti ſous la forme de victime, dans l'euchariſtie, que de partager elle-même, du moins par l'humiliation extérieure de ſa perſonne, l'humiliation infinie de ſon Dieu. Il prie, il gémit ſans ceſſe, il fait parler ſon ſang en faveur de l'homme coupable, ce Dieu ſacrifié dans tout l'univers par lui-même & par ſes mini-

ſtre. Dans cet état de mort & de deſtruction, il ſe dépouille à l'extérieur, de tout l'éclat de ſa gloire, ſans en rien réſerver, qui le faſſe connoître à nos regards, ni comme homme, ni comme Dieu ; le tout, à deſſein de réparer les outrages faits à la majeſté du Pere céleſte, & de ſouſtraire l'homme coupable aux foudres de ſa juſtice. Comment donc, ſans l'indignation la plus marquée, pourroit-il voir ces mêmes hommes, pour leſquels il s'immole, détruire ſon ouvrage, & renverſer, autant qu'il dépend d'eux, les deſſeins de ſa miſéricorde, en irritant ſon pere, & le deshonorant lui-même, ſur ſon autel, par leurs ſcandales ?

Cependant, mes chers Auditeurs, c'eſt un reproche que j'ai oſé vous faire, & pourriez-vous disconvenir de ſa vérité ? Par combien d'irrévérences & d'immodeſties vous voit-on tous les jours, outrager ainſi le médiateur éternel du genre humain, & ajouter de nouvelles humiliations aux abbaiſſemens volontaires de ce Dieu ſans ceſſe immolé pour vous-mêmes ? J'entre dans

nos égliſes, à certains jours ſpécialement conſacrés à honorer la divinité de Jeſus-Chriſt; & là, quel ſpectacle déſolant ſe préſente à moi! Quelle licence étonnante de diſcours, de mouvemens & de regards! Quel faſte indécent de parures, d'ajuſtemens, & de modes! Quelle étrange liberté de ſituations, de contenances, de poſtures négligées & peu ſéantes! Quel bruit, quel tumulte dans cette multitude de Chrétiens, confuſément aſſemblés devant les autels de Jeſus-Chriſt! Dans la ſurpriſe où ce ſpectacle me jette, j'en crois à peine le rapport de mes yeux; je me demande alors en moi-même: Où eſt-ce que je ſuis, ô mon Dieu! Eſt-ce donc ici la maiſon ſainte que vous habitez, la maiſon de priere & d'adoration pour vos diſciples? Eſt-ce donc là votre temple, votre autel, votre ſanctuaire, votre tabernacle? Ah! ſi c'étoit un temple profane, conſacré, ou plutôt proſtitué au culte des idoles, j'y verrois un peuple ſuperſtitieux, ſaiſi de frayeur & de reſpect devant une divinité imaginaire. Si c'étoit le palais d'un prin-

ce, d'un grand de la terre, il y regneroit un silence qui me feroit sentir son empire, & la vénération de ses sujets pour sa personne. Mais c'est le temple consacré à la majesté du vrai Dieu, c'est le palais habité du roi éternel de l'univers, & l'on y garde aussi peu de mesure, que dans les lieux les plus libres & les moins assujettis aux contraintes de la bienséance. Voilà donc ce que l'on appelle adorer la personne de Jesus-Christ, & lui rendre l'hommage souverain qui lui est dû. Grand Dieu! Mais, qu'est-ce donc que deshonorer votre présence, si c'est là l'honorer du culte religieux qu'elle mérite? Et l'hérétique même, qui, le feu & le fer à la main, ravagea si long-tems vos sanctuaires & les dons divins qu'ils renferment, vous faisoit-il en effet plus d'outrages, que ces Chrétiens, ces Catholiques profanes dont je parle? Non, non, mes chers Auditeurs, le crime de vos irrévérences l'emporteroit plutôt sur les fureurs sacrileges de l'héresie. Car, quel est le plus coupable de ces deux excès, au jugement de la religion, ou celui de fouler

fouler aux pieds, comme le Calviniſte & le Luthérien, le Dieu de l'euchariſtie, qu'ils ne reconnoiſſoient pas; ou celui de deshonorer, comme vous faites par vos ſcandales publics, ce même Dieu que vous faites profeſſion de reconnoître & d'adorer?

Ce n'eſt pas tout cependant: car ſi Jeſus-Chriſt ainſi outragé dans l'état humiliant de victime, où il ſe trouve habituellement ſur ſon autel, étoit du moins plus reſpecté, au moment même qu'il s'offre en ſacrifice à ſon Pere par les mains de ſon miniſtre, du moins ſeroit-ce une ſorte de conſolation pour ce Dieu outragé dans ſes temples. Mais, n'eſt-ce pas ſur-tout au moment de ce ſacrifice auguſte, à ce moment redoutable, où le ciel s'ouvre à la voix de l'homme, tenant la place de Dieu; où le ſang précieux de l'Agneau coule inviſiblement ſur nos autels; où le recueillement des miniſtres, la dignité des cérémonies, l'intérêt du ſalut du monde, qui ſe traite entre Jeſus-Chriſt & ſon Pere; à ce moment enfin, où tout conſpire à ſaiſir les fideles d'une religieuſe ter-

reur ; n'eſt-ce pas, dis-je, à ce moment du divin ſacrifice, où l'Homme-Dieu ſe réduit à une eſpece de néant, qu'il reçoit encore plus d'inſultes & d'outrages de la part de ſes disciples ? Qu'il en voit, & en très-grand nombre, garder dans leurs regards & leurs discours, moins de modeſtie & de retenue, que s'il ne s'agiſſoit pour eux que d'une vaine cérémonie ? Diſons plus : qu'il en voit, ſurtout parmi les grands, ſe comporter devant lui comme au théatre, & au théatre le plus ſcandaleux, en y prenant de ces libertés, que je ne craindrai point, puiſqu'il s'agit de l'honneur de Jeſus-Chriſt, de traiter hautement d'inſolences ; & pour un inſtant d'adoration qu'ils lui accordent, lorſqu'il ſe fait voir à ſon peuple, élevé par les mains du prêtre, ſe livrer le reſte du tems, à mille irrévérences, comme s'ils prétendoient ſe dédommager de cette marque extérieure de religion, donnée plutôt à la bienſéance du monde, qu'au reſpect dû à Jeſus-Chriſt ?

Vous le ſçavez, mes chers Audi-

teurs, si c'est ici une morale outrée, dont l'objet soit imaginaire, & s'il est possible même d'outrer les choses sur le desordre que je vous représente; & qui, devenu presque universel dans les temples de Jesus-Christ, dans la partie du jour destinée à son sacrifice, paroît plus sensiblement encore à certaines heures & en certaines églises. Car ils ne sont que trop communs dans les villes chrétiennes, ces saints lieux, moins connus hélas! par la présence d'un Dieu qui s'y sacrifie à chaque heure du jour, que par l'audace & l'impiété de ceux qui l'y deshonorent; ces lieux saints, où une multitude d'hommes & de femmes, qui se font une mode, bien plus qu'un devoir, d'entendre une messe, ne paroissent, ce semble, vers le midi, que pour s'y disputer le prix de l'immodestie & du scandale; & où tout le mérite du divin sacrifice que l'on y offre alors, peut à peine suspendre les foudres du ciel, sur ces indignes Chrétiens qui les rempliſſent. On diroit à l'air fastueux dont ils font parade dans nos temples, que c'est pour eux une fête

toute profane, que le sacrifice même de Jesus-Christ; que cette action, la plus grande & la plus auguste du Christianisme, n'est à leur égard qu'une partie de divertissement & de jeu; & que dans ces momens consacrés, où Jesus-Christ renouvelle sous leurs yeux le sacrifice de sa croix par le ministere du prêtre, ils ayent entrepris également de renouveller sur la personne de Jesus-Christ les plus cruels outrages, dont fut accompagné son sacrifice sanglant sur le Calvaire.

Eh! quoi donc, disoit saint Paul écrivant aux fideles de Corinthe, n'avez-vous pas vos maisons où il vous soit permis de vous convier les uns les autres, & de vous réjouir ensemble, ou mépriſez-vous l'église de Dieu ? 1. Cor. c. 11 *Numquid domos non habetis ad manducandum aut bibendum, aut ecclesiam Dei contemnitis ?* Et moi, mes chers Auditeurs, adaptant ces paroles de l'apôtre au sujet intéressant que je traite, je dis à ces faux Chrétiens qui deshonorent par leurs irrévérences, le sacrifice de Jesus-Christ: Eh quoi! mépriſez-vous le Dieu même que vous

adorez ; & affectez-vous, pour insulter ses grandeurs, de choisir le moment précis où toutes ses créatures, pour lesquelles il s'immole, devroient s'anéantir en sa présence ? Et vous, femmes chrétiennes, ou qui vous piquez de l'être, le monde ne vous fournit-il pas assez d'assemblées & de lieux convenables à produire votre vanité, sans venir en étaler l'appareil jusqu'aux pieds de Jesus-Christ ? Cherchez-vous donc à lui disputer dans ses temples, le peu d'hommages qu'il y reçoit d'un petit nombre de vrais disciples, en vous faisant un vain honneur de briller & de paroître, là même où votre Dieu joint le sacrifice de toute sa gloire à celui de sa personne ?

S'il ne s'agissoit pas de votre Dieu, peut-être, Mesdames, laisserois-je à d'autres le soin de contrôler vos modes & vos parures, tout indignes qu'elles me paroissent le plus souvent de la sainteté du Christianisme que vous professez. Mais que dans le temple où votre Dieu s'immole tous les jours, & à l'heure même où il s'immole

actuellement pour le salut des hommes, vous paroissiez devant lui aussi ornées, & plus ornées que ne le sont ses autels; que vous employiez à vous admirer, à vous contempler vous-mêmes & à vous attirer tous les regards, un tems où vous ne devez penser, comme nous, qu'à vous humilier & à vous confondre devant Dieu; voilà, quel que puisse être l'usage sur ce point & la maniere de penser du monde, ce que ne peut dissimuler un ministre de Jesus-Christ, & ce qu'il doit vous représenter avec plus de zele encore, que je n'ai pu faire, comme une profanation de la présence & du sacrifice de cet Homme-Dieu que vous paroissez adorer. Oui, je le veux, cet appareil mondain ne suppose dans vous qu'une simple vanité, & votre intention n'a rien d'ailleurs de criminel.

Mais ne suffit-il pas, je vous prie, de cette vanité si déplacée, pour irriter un Dieu humilié sur son autel, jusqu'à l'état de victime; & si, dans son humiliation, il se tient honoré en quelque sorte de vous voir assister à

son sacrifice, ne doit-il pas être plus deshonoré mille fois, de vous y voir tels que vous êtes ? *Numquid domos non habetis, aut ecclesiam Dei contemnitis?*

2°. Mais, parmi tant d'outrages, faits à Jesus-Christ dans ses temples, je n'ai produit encore que ce qui paroît aux yeux, & ce qui frape les sens. Perçons le mur, & voyons ce qui se passe dans l'esprit de ces Chrétiens qui croyent adorer cet Homme-Dieu présent dans ses temples. Il n'y réside pas seulement dans un état de sacrifice où il s'anéantit sans cesse, & qui demande en sa présence la plus profonde humiliation de nos personnes ; il y réside encore dans un état de mystere où il exerce toute l'étendue de notre foi, & qui demande en sa présence, toute l'attention & le recueillement de nos esprits. Et c'est, mes chers Auditeurs, cet état de mystere & de prodige, toujours subsistant, aux yeux de la foi, dans le Dieu de l'eucharistie, qui doit vous faire vivement concevoir le nouvel outrage qui lui est fait par le

culte hypocrite d'un certain monde, dont il paroît être adoré ; lorsque par des dissipations d'esprit, pleinement volontaires, on porte ailleurs toutes ses pensées, dont il devroit être le seul objet ; & que l'on n'est pas plus occupé de toutes les merveilles qu'il opere sous les especes eucharistiques, que, s'il n'étoit pas réellement sur son autel, ou qu'il ne découvrît pas l'intérieur de l'homme, ainsi que le dehors & l'apparence.

Je sçais que parmi ses disciples, il en est peu d'assez impies, pour lui refuser dans ses temples certains témoignages d'un respect apparent. Il est des actes extérieurs de religion, à quoi ne permet guères de manquer alors, soit un reste de Christianisme, soit plus souvent encore une considération purement humaine. On paroît donc devant l'autel & en présence de Jesus-Christ, sous cet air humble & modeste qui suffit au monde. On s'incline de respect à certains momens, on fléchit le genou, on se prosterne même entierement, comme ac-

cablé ſous le poid de la majeſté ſuprême. Mais qu'eſt-ce en effet que ces dehors de religion dont on ſe pare? Et lors même que le corps ſoumis & humilié, acquitte le tribut d'adoration dont il eſt capable, où eſt le tribut plus précieux encore des hommages que l'esprit doit rendre au Dieu qui l'éclaire? Jeſus-Chriſt, dans l'état myſtérieux de l'euchariſtie, eſt-il le ſeul, ou même le principal objet de ces réflexions? Et ne dirois-je point avec plus de vérité que c'eſt là le ſeul objet dont il ne s'occupe pas?

Or, quel opprobre plus ſenſible pour un Dieu qui épuiſe toute ſa puiſſance, qui renverſe toute la nature, qui, ſelon l'expreſſion du prophete, réunit comme en abrégé, toutes ſes merveilles dans l'euchariſtie; pour un Dieu qui ſe révele à nous dans un état où tout eſt miracle, & miracle incompréhenſible? Quel opprobre plus déſolant que de ne pouvoir fixer quelques momens, malgré tous les prodiges qu'il opere, l'attention de ces foibles créatures, dont il a daigné fai-

re choix, pour l'adorer dans cet état myſtérieux ; que de les voir, malgré toûs ſes efforts pour captiver leur imagination volage, ſe laiſſer librement diſtraire par toutes les frivolités dont le monde eſt rempli ; & préférer l'idée de ces riens terreſtres qui les occupent, à la contemplation raviſſante de toutes les merveilles qui s'operent dans ſa perſonne, ſous les voiles euchariſtiques ? Concevez-le, Chrétiens, s'il eſt poſſible, à quel point eſt deshonorant pour Jeſus-Chriſt, cet abus de la raiſon humaine en ſa préſence. Et tout répandu, qu'eſt ce desordre dans le Chriſtianisme, pouvons-nous aſſez le déplorer ? Je dis, tout répandu qu'il eſt dans le Chriſtianisme ; car, à la réſerve de quelques adorateurs en eſprit & en vérité, qu'une foi vive & animée attache à la conſidération des myſteres de Jeſus-Chriſt dans l'euchariſtie, que fait cependant le reſte des aſſiſtans ?

Eloignez-vous, vaines penſées de la terre, & reſpectez les momens où je

vais adorer le Seigneur ; c'eſt ce que diſoit ſaint Bernard en approchant de l'oratoire que ſa ferveur avoit deſtiné à ſes entretiens fréquens avec Dieu, & ce que devroit, à plus forte raiſon, dire du fond de ſon cœur, tout Chrétien qui approche du temple de Jeſus-Chriſt, pour l'y adorer. Mais ne ſemble-t-il pas au contraire que ce ſoit à ces momens, conſacrés à Jeſus-Chriſt ſeul par le devoir & la reconnoiſſance, que vous appellez à vous toutes les idées du monde, & que vous leur donnez comme un rendez-vous général dans votre eſprit, pour vous en occuper, plus que de Jeſus-Chriſt même ? Oui, c'eſt ſur-tout en ſa préſence que l'eſprit humain s'égare ſur mille objets différens, dont le cœur ſe laiſſe habituellement remplir ; que le paſſé, le préſent & l'avenir, que tout ce qui n'eſt pas Dieu ſe préſente confuſément & ſans ordre, & dérobe à Jeſus-Chriſt une attention que lui ſeul mérite. C'eſt aux pieds de ce Jeſus qui n'eſt occupé que de ſes diſciples, que l'on oublie dans un moment ce que

l'on y étoit venu faire ; que le pere de famille s'occupe de soins domestiques ; le négociant, de ses malheurs & de son gain ; l'homme d'étude, de ses productions ; l'ambitieux, de ses projets de fortune ; l'homme d'affaires, des mesures qu'il doit prendre ; l'homme de plaisir, d'une partie qu'il médite ; le pauvre, des ressources à sa misere ; le riche, de quelque nouveau moyen d'acquérir ; le prêtre même (ne vous scandalisez pas, Chrétiens, si, devenus comme des Dieux par la dignité du ministere, nous paroissons encore quelquefois des hommes ;) le prêtre souvent, comme le laïque, de mille souvenirs qu'il rappelle, ou agréables, ou sérieux, ou indifférens, mais tous également profanes. Oui, Seigneur, c'est sous vos yeux, que l'esprit du Chrétien s'arrête à tout, excepté sur vous-même ; qu'il est partout, excepté devant vous, où il doit être. C'est sous vos yeux, que le moindre objet lui devient assez intéressant, pour le distraire de votre adorable présence ; & qu'il s'abandonne même à mille

idées puériles, dont il auroit honte de s'occuper dans les lieux les plus indifférens.

Cieux, qui roulez avec tant de majesté sur nos têtes, & dont l'immense étendue ne contient rien de si merveilleux & de si grand, que la divine hostie offerte à nos adorations, soyez donc étonnés de nous voir si peu sensibles à tant de merveilles que la foi nous y découvre, & que vos révolutions suspendues marquent la désolation que vous cause notre insensibilité. *Obstupescite, cœli, super hoc, & portæ ejus desolamini.* Et vous, esprits célestes devenus citoyens de la terre, pour former sans cesse la cour de ce Dieu caché sur nos autels, Chérubins, trônes, dominations, vertus, puissances, plongés & absorbés dans la contemplation des mysteres de l'Homme-Dieu dans l'eucharistie, rendez-vous donc visibles à ce moment; paroissez à nos yeux dans ce recueillement profond qui vous abîme, & que les Chrétiens conçoivent à cet aspect, ce qui doit fixer leurs pensées en

Jerem. c. 2.

préſence du Dieu de l'euchariſtie. Mais qu'ai-je dit, mes chers Auditeurs ? Eſt-il beſoin de ces ſublimes intelligences, pour nous apprendre à recueillir nos eſprits, en préſence de ce Dieu caché, & ne ſuffit-il pas, pour cet effet, de réveiller ici notre foi ? Oui, voyons à la faveur de la lumiere divine, toute la grandeur d'un Dieu renfermé dans l'euchariſtie. Son corps adorable réduit à un point, & presque au néant, ce même corps toujours plein de vie, & toujours ſacrifié par l'amour, reproduit dans tous les lieux du monde, & partout parfaitement le même ; ſervant de nourriture à ſes diſciples, ſans jamais ſe corrompre ; perfectionnant leur ame par ſa vertu, ſans ceſſer d'être corps ; inviſible, agile, ſubtil comme les eſprits même. Voyons toutes ces merveilles, & mille autres que la foi nous découvre dans l'euchariſtie : (merveilles opérées la plûpart, non pas ſur des êtres créés, mais ſur un Dieu lui-même ; merveilles durables & ſubſiſtantes,

ainſi que les eſpeces euchariſtiques dont Jeſus-Chriſt eſt couvert ; merveilles renouvellées tous les jours dans l'égliſe de Jeſus-Chriſt, & qui le ſeront jusqu'à la fin des tems.) Voyons, méditons tant de grands objets dans un eſprit de foi. Portons là nos idées, & quelque volage que ſoit l'eſprit humain, je réponds qu'il ſe fixera ſous le poids de tant de prodiges. Car voilà, mes chers Auditeurs, ce qui abſorboit l'eſprit de tant de Saints diſtingués que révere l'égliſe ; ce qui les retenoit comme attachés par des liens inviſibles en préſence de Jeſus-Chriſt. Voilà ce qui les transportoit, ce qui les raviſſoit quelquefois, jusqu'à leur faire paſſer le jour & la nuit entiere au pied de ſon autel, & les voûtes du temple où couloient pour eux de ſi doux momens, ſe ſeroient écroulées alors, que le bruit de leur ruine auroit à peine été capable de les diſtraire.

Or, ſi nous ſçavions réfléchir comme les Saints, ſur les myſteres adorables de l'euchariſtie ; c'eſt ainſi, Chré-

tiens, que l'on nous verroit, si ce n'eſt extaſiés & abſorbés comme eux, du moins uniquement occupés de Jeſus-Chriſt durant le peu de tems que nous paſſons dans ſes temples; & que la terre entiere ne nous ſeroit plus rien à la vue de tant de merveilles que l'euchariſtie nous préſente. Mais parce que l'on n'a jamais ſçu captiver les légeretés de ſon esprit, ni l'obliger à réfléchir ſérieuſement ſur ſa foi; ou peut-être, parce que l'on n'a que de foibles idées du myſtere d'un Dieu caché ſur nos autels; delà cet esprit vuide & desoccupé qui ne penſe à rien au milieu des plus grands objets que l'esprit humain puiſſe méditer ſur la terre. Delà cet ennui décidé que l'on éprouve dès les premiers momens, en préſence de Jeſus-Chriſt, & que l'on n'éprouve qu'avec lui ſeul. Delà cette foule d'idées étrangeres, que l'on appelle, pour ainſi dire à ſon ſecours. Pourquoi? J'ai peine à le penſer, & plus encore à le dire; pour ſe délaſſer, pour ſe desennuyer de la compagnie de l'Homme-Dieu, le frere &

l'ami du genre humain ; de cet Homme-Dieu, qui fait lui seul les charmes de l'éternité, les délices de tout le ciel, le bonheur même du Pere céleste ; & qui ne peut fixer quelques momens l'esprit & le cœur de ses disciples.

3°. Finissons : Etat de Jesus-Christ dans l'eucharistie, état de sacrifice qui nous prescrit l'humiliation la plus profonde ; état de mystere qui demande tout le recueillement de nos esprits ; enfin état de sacrement, où il mérite tout notre amour, mais dans lequel il se voit deshonoré tous les jours par l'impureté même & la corruption du cœur. Dernier outrage que Jesus-Christ reçoit de la multitude des Chrétiens qui paroissent l'adorer dans ses temples, & dont il est encore plus vivement touché que de tout le reste. Car, pour outrager sensiblement cet Homme-Dieu, dans l'état de sacrement où il se donne à nous tout entier, il suffiroit sans doute de ne pas penser en sa présence, à lui rendre amour pour amour ; & de mériter le

reproche qu'il adreſſoit à ſon ancien peuple, quand il ſe plaignoit de ſes adorations apparentes, auxquelles ſon cœur n'avoit point de part. *Labiis me honorat, cor autem eorum longè eſt à me.* Matth. c. 15.

Or, concluez delà, mes chers Auditeurs, quelle abomination ce doit donc être à ſes yeux, lorsque des Chrétiens, au pied de ſon autel, loin d'y bruler de ce feu ſacré dont il eſt la ſource, viennent y chercher les atteintes d'un feu profane & criminel, & que, non-contens de lui refuſer le tribut indispenſable de leur amour, ils ne penſent qu'à faire naître dans le cœur d'autrui, ou à nourrir dans leur propre cœur les plus coupables ſentimens. Et voilà cependant, ô mon Dieu! Dieu infiniment pur, infiniment ſaint, voilà le myſtere d'iniquité qui s'opere tous les jours en votre préſence, & qui paroît à la face de vos autels, avec une audace & une impudence, que tout le zele des miniſtres de votre égliſe n'a pu réprimer encore. M'entendez-vous aſſez, hommes & femmes du

siecle, vous qui me forcez à cette étrange morale ? Ou plutôt ne me suis-je pas déjà trop fait entendre ? Dois-je employer la parole sainte, & des levres consacrées par le sang de Jesus-Christ, à vous tracer de pareilles images ? & ne vaudroit-il pas mieux les couvrir du plus sombre voile, que de les produire au grand jour ? Mais quoi ! & si je refusois de parler, les pierres même de nos temples, selon la belle figure du prophete, ces pierres saintes dégradées par de telles abominations, ne parleroient-elles pas elles-mêmes ?

Je veux donc dire, Chrétiens, qu'il n'est peut-être point de lieu, où les charmes funestes de la beauté humaine, où les indignes moyens qu'elle employe pour fasciner les yeux & séduire les cœurs, soient étalés avec plus de faste & d'artifice, que dans les temples de Jesus-Christ ; & que pour obéir au précepte de l'Esprit Saint qui défend d'arrêter les yeux sur une femme composée avec art & malignement parée ; *Averte faciem tuam à muliere comptâ* ; il faudroit presque

ſe bannir maintenant, je ne ne dis pas des aſſemblées & des cercles du monde, où l'on ne voit guères d'autres objets, mais de nos égliſes mêmes ; où l'on n'en voit que trop paroître ſous un air capable d'effrayer la pureté des Anges qui veillent autour des tabernacles de Jeſus-Chriſt, ſi le privilege de leur nature ne les mettoit pas à l'abri de ces périls.

Je veux dire, que l'on vient dans les temples de Jeſus-Chriſt, tendre des pieges, & même aux ames les plus conſacrées par leur caractere ; que s'il y a quelque ornement peu modeſte à faire briller ; que ſi l'on a reçu de la nature, ou que l'on ſçache ſe donner à ſoi-même, quelque malheureux talent de plaire, au préjudice de la pudeur, c'eſt ſouvent ſous les yeux de Jeſus-Chriſt & dans nos plus ſaintes cérémonies, que l'on aime à le faire paroître. Que ſi l'on a formé le projet d'une intrigue, c'eſt là qu'elle commence, & là même qu'elle s'entretient : que ſi une jeune perſonne veut échaper aux ſoins d'une mere vigilan-

te, c'eſt là ſa reſſource : que ſi un jeune homme ſoupire après l'objet de ſon inclination, c'eſt là ſur-tout qu'il vient le chercher, lui renouveller, jusques dans le ſanctuaire, les proteſtations d'un attachement illicite, nourrir la paſſion, la ſatisfaire, fortifier l'habitude. Paſſons rapidement ſur de telles horreurs.

Je veux dire que c'eſt ſouvent ſous les yeux de Jeſus-Chriſt, que l'esprit du Chrétien ſe corrompt par les plus ſalles idées, & ſon cœur par les plus ſenſuels deſirs. Je m'arrête, & je ne pouſſe pas plus loin ce détail, au risque de bleſſer la délicateſſe de quelques ames pures. Heureux, ſi j'ai parlé devant un auditoire dont de pareils desordres ſoient ignorés, ou qui ne les connoiſſe que par l'expoſition forcée que je viens d'en faire. Si elle vous offenſe, Chrétiens, n'en accuſez que le malheur des tems; & vous, Séraphin brulant, qui purifiâtes les levres d'un prophete, ſous une loi qui n'étoit que l'ombre de la nôtre, descendez encore avec le plus ardent de vos charbons, pour purifier mes levres, ſouillées par

cet affreux récit, devenu malheureuſement néceſſaire contre les déborde-mens du ſiecle.

Or, mes chers Auditeurs, ſi vous croyez encore en Jeſus-Chriſt, je vous le demande; peut-il être des outrages plus ſenſibles à cet Homme-Dieu, que ces abominations introduites dans ſon temple, & conſommées ſous ſes yeux, à la faveur de l'adoration apparente qu'on vient lui rendre ? Comment même peut-il voir de tels attentats, ſans percer à l'inſtant le nuage qui le couvre, pour éclater, la foudre à la main, ſur les coupables ? Et ſi la foi chrétienne ſur la préſence réelle de Jeſus-Chriſt au ſacrement de l'autel, pouvoit ſouffrir quelque atteinte & s'affoiblir dans nos eſprits, ne ſeroit-ce pas à la vue du ſilence profond qu'il y garde au milieu de tant d'outrages reçus de la part du monde, & de l'impunité où il paroît laiſſer tant de crimes, qu'il eſt comme forcé de voir de ſi près ? Car pour moi, Chrétiens, voilà, je l'avoue, ce qui me frape, ce qui me paroît presque incroyable; & ce qui fait comme la derniere

épreuve de ma foi sur la réalité de la présence de mon Dieu dans l'eucharistie.

Qu'en vertu des paroles souveraines de la consécration, il ne reste plus entre les mains du prêtre que les especes isolées du pain & du vin; & que l'une & l'autre substances soient réellement changées au corps & au sang adorables de Jesus-Christ, quelque nuage de difficultés qu'ait pu susciter contre ce dogme mystérieux l'hérésie des derniers siecles; c'est ce que je crois sans peine, en vertu du pouvoir sans bornes de l'Homme-Dieu, & de quoi je suis, & je dois être aussi peu surpris que de sa toute-puissance. Mais que ce Dieu si saint & si jaloux de la pureté de son culte dans tous les tems, que ce Dieu qui frapa de lepre le téméraire Ozias pour avoir osé, contre la défense de sa loi, s'avançer jusques dans son sanctuaire; que ce Dieu qui fit tomber mort un Lévite au pied de l'arche d'alliance, pour l'avoir imprudemment touchée; qui fit périr soixante & dix mille hommes pour l'avoir seulement regardée; que ce Dieu, qui, sans faire éclater son indigna-

tion, ne put voir l'ancien temple qui n'étoit que la figure de nos égliſes, devenir pour ſon peuple, un lieu de trafic & d'intérêt; que ce même Dieu puiſſe voir aujourd'hui, je ne dis pas ſon temple & ſon arche, mais ſa perſonne même deshonorée par mille ſortes de profanations commiſes ſous ſes yeux; & cependant qu'il paroiſſe inſenſible à ce ſpectacle; qu'il ne venge pas à l'inſtant ſur les ſacrileges l'honneur de ſon temple, de ſon autel, de ſon ſanctuaire, de ſon tabernacle, de ſa perſonne: voilà, je le dis encore, ce qui épuiſe toute la force de ma foi, & ce qui m'étonne infiniment plus que tous les myſteres incompréhenſibles de l'euchariſtie.

Mais je me trompe, Chrétiens, il punit, il ſe venge ſur vous dès la vie préſente, ce Dieu que vous outragez en mille manieres dans ſon ſacrement. Si ſa vengeance n'éclate pas ſenſiblement à nos yeux, elle n'en eſt que plus à craindre dans ſes effets; & les plus bruyans orages de ſa colere, dont l'effroi même vous avertiroit de les prévenir, me feroient moins trembler

ſur

sur votre sort, que cette indignation secrette & cachée dans le cœur de Jesus-Christ, & dont vous ne percez pas le mystere affreux. Eh ! n'est-ce pas ainsi qu'il se venge de ses créatures, ce Dieu outragé, quand il veut les punir & se venger en Dieu ? Voyez-le dans Jérusalem, ce même Dieu dont je vous parle, au milieu des faux témoignages, des insultes, des dérisions impies qu'il y endure. Là, quel est le signe prochain de sa vengeance extrême, sur le malheureux peuple qui l'outrage ? Ah ! Chrétiens, le silence profond qu'il garde au milieu de tant d'opprobres dont il est comme rassasié par le Juif sacrilege ; voilà le dernier signal de sa malédiction irrévocable sur cette nation infortunée, qui doit, comme ses Apôtres mêmes, lui servir de témoin dans tout l'univers. *Jesus, Jesus autem tacebat.* Matth. c. 26.

Oui, c'est ce silence mystérieux de Jesus-Christ humilié par l'insolence humaine, qui m'annonce la réprobation des Juifs déicides, le renversement de leur ville & de leur temple,

leur dispersion dans tout l'univers, enfin cet anathême éternel qui les frape, & dont nous voyons encore, dans leurs descendans, les deplorables suites. Et voilà, Chrétiens, dans une figure trop évidente & trop sensible, pour que vous puissiez la méconnoître; voilà ce que vous présage de malheurs, de desastres, le silence étonnant de Jesus-Christ au milieu de tant d'outrages qu'il y reçoit de votre part. S'il les souffre, sans vous faire ressentir les effets de son courroux, c'est qu'il vous trouve trop coupables, pour daigner vous parler encore. Il vous réprouve par la continuité de son silence, ainsi que le Juif sacrilege dont vous partagez, que dis-je! dont vous surpassez l'impiété; & tous ses tonnerres, grondant du haut du ciel sur les profanateurs de sa présence, ne m'annonceroient rien de si terrible pour vous, que son silence même.

Mais quoi, mes chers Auditeurs, n'ai-je donc que des reproches désolans à vous faire; que des malédictions terribles à vous annoncer de la part de Jesus-Christ? Et n'est-il pas encore

tems de fléchir sa justice irritée, & de vous soustraire à son indignation divine, dont j'ai tâché de vous peindre les terreurs qu'elle doit inspirer à l'homme profanateur de ses temples ? Oui sans doute, il est encore tems de le fléchir ; & si, malgré tant d'outrages faits à sa personne, je vous ôtois l'espérance d'en obtenir grace, ce Dieu d'amour, présent & caché sur son autel, m'en desavoueroit publiquement ici. Quelque coupables en effet que vous soyez à son égard, & tout indigné qu'il peut être contre les profanateurs de sa présence, il n'attend que le regret sincere & la réparation édifiante de vos scandales dans les lieux sacrés où il réside, pour vous rendre à l'instant tout son amour, & tous les dons divins dont il est la source. Non, je le sçais ; ce n'est pas ainsi que l'on fléchiroit un roi mortel, moins insulté par des sujets, que Jesus-Christ ne l'est à toute heure par ses disciples. On sçait, & l'on ne sçait que trop, ce qu'il en coûte auprès des grands de la terre, pour conjurer leur disgrace une fois méritée. Mais c'est ainsi que

Jesus-Christ, plus outragé que tous les hommes ne sçauroient l'être, peut s'appaiser par un moment d'humiliation & de priere de la part des coupables; & comme il sçait punir en Dieu, quand il veut se venger, aussi est-ce en Dieu qu'il pardonne, quand il veut faire grace.

Eh! craindrois-je en effet, Seigneur, de présumer ici de votre clémence, & d'exagérer l'excès de vos miséricordes à nous pardonner? Non, Dieu sauveur, Dieu trop aimable pour de si indignes disciples, quelque coupables qu'ait pu les rendre, à votre égard, leur irrévérence habituelle dans vos temples, (votre parole y est expresse;) vous ne rejetterez point le sincere hommage que des cœurs contrits & humiliés vous présentent; & si le regret trop foible de vos créatures ne suffisoit pas pour conjurer les orages de votre vengeance, j'ose le dire, Grand Dieu, c'est dans vous-même, oui, c'est dans votre propre cœur que nous trouverons une défense invincible contre les arrêts de votre justice; & le sentiment de ce cœur,

toujours victorieux dans ſes deſirs, ſuppléera pour vous ſatisfaire, & plus que ſuffiſamment, à l'inſuffiſance du nôtre. C'eſt aux gémiſſemens & aux ſoupirs; c'eſt aux ardeurs & aux transports de votre cœur divin; c'eſt à la bonté, à la miſéricorde, à la clémence inépuiſable de ce cœur qui nous comprend tous, ſans qu'il nous ſoit donné de le comprendre; de ce cœur le plus doux, le plus tendre, le plus ſenſible, le plus ardent, le plus efficace, le plus généreux; de ce cœur, le plus élevé, le plus vaſte, le plus libéral, le plus fidele, le plus immuable de tous les cœurs; c'eſt aux traits brulans de ce cœur invariable dans ſon amour pour le genre humain, que notre foibleſſe aura recours contre les traits enflammés de votre colere. Et fuſſions-nous, à l'inſtant que je parle, menacés de tous les fléaux de la terre & du ciel; fuſſiez-vous armé vous-même, pour exterminer votre peuple, de foudres & de carreaux; dès que je penſe à vous, Dieu ſauveur, je ceſſe de les craindre. Ils vont tomber de vos mains, à la voix de votre cœur, mille fois plus

éloquent pour vous obliger à nous sauver, que ne peut l'être le cri de votre justice, pour vous exciter à nous perdre.

Mes chers Freres, allons donc dès ce moment nous humilier devant le Seigneur des Seigneurs; gémir de concert à ses pieds, sur nos scandales réitérés en sa présence; les détester dans l'esprit d'une humble componction; & par des hommages plus profonds & plus sinceres que jamais, dédommager son humanité sainte de tant d'opprobres dont nous l'avons comme rassasiée dans son auguste sacrement. Quelque épais que soit ici le nuage dont il se couvre à vos yeux, il est, sous ce nuage humiliant, ainsi que sur le trône de sa gloire, il est toujours le Dieu éternel, le Dieu souverain, le Dieu tout-puissant; il est toujours le Dieu de sainteté, le Dieu de sagesse, le Dieu de justice; il est toujours le Dieu dominant sur toutes les grandeurs; le Dieu qui créa le monde & qui le conserve; le Dieu qui gouverne, qui arrange, qui dispose, qui ordonne en souverain, des moindres événemens

dans l'univers. Tout invisible qu'il est, ce Dieu de lumieres, sous le voile de son sacrement, qu'il soit donc pour tous les tems, l'unique maître adoré de tout ce qui existe dans l'univers chrétien, c'est-à-dire que toute la gloire du monde, que tout le faste des cours, que tout l'orgueil de nos esprits; c'est-à-dire que toutes les fiertés de l'opulence, que tout l'appareil des principautés, que tous les trophées de la victoire disparoissent devant lui; c'est-à-dire que toute domination, toute puissance, toute majesté humaine, que tout ce qui paroît grand sur la terre, à l'exemple des êtres les plus élevés dans le ciel, devienne vraiment humble à ce moment, & tombe comme anéanti aux pieds de Jesus-Christ. *In nomine Jesu, omne genu flectatur.* Ad Philip. c. 2.

Ce n'est point ici, Chrétiens, la voix terrible de la justice, c'est la voix seule de l'amour divin qui nous presse, qui nous ordonne de demander grace; & c'est ce même amour qui commande à la justice de nous accorder la grace dont il est l'arbitre. Que ce Dieu, abandonné dans ses temples par

ſes disciples ingrats, trouve donc desormais dans nous des courtiſans aſſidus & fideles; que ce Dieu deshonoré dans ſes temples par des disciples profanateurs & ſacrileges, trouve dans nous desormais de véritables adorateurs; & cette gloire paſſagere qu'il recevra de nous ſur la terre, nous obtiendra cette gloire éternelle qu'il nous prépare au plus haut des cieux, & que je vous ſouhaite à tous, au nom du Pere & du Fils, &c.

DISCOURS

POUR LE VENDREDI

DE LA PREMIERE SEMAINE

DE CARÊME.

Sur l'abandon de la Priere.

Miserere meî, Domine, fili David.

Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi.

Ces paroles sont tirées du chapitre quinziéme de l'Evangile selon saint Matthieu.

MADAME,

TELLE fut la priere toute-puissante de cette femme étrangere, qui, vraiment Chrétienne dans le cœur & adoratrice de Jesus-Christ avant le grand jour de l'évangile, vint à bout

de le fléchir par sa constance, & d'en obtenir le remede à tous ses maux, après les refus les plus durs en apparence & les plus rebutans de la part de cet Homme-Dieu. Priere admirable, animée par la foi, soutenue par la confiance, couronnée par le succès; priere que devroient répeter sans cesse & le pécheur & le juste, dans le besoin continuel où ils sont des secours du ciel les plus efficaces, pour ne pas succomber sous le poids de la misere humaine, dans les voies du salut & de l'éternité. Cependant, Chrétiens, est-il rien de plus abandonné dans le monde, dans les conditions du monde les plus relevées, comme dans les plus médiocres; & quelquefois dans les états les plus saints par eux-mêmes, que cet exercice indispensable de la priere?

Et voilà, je l'avoue, ce qui fait singulierement l'objet de mon étonnement & de ma surprise; parce que, à juger des choses dans les principes de la vraie religion qui nous éclaire, l'habitude seule de ne pas prier, me paroît dans tout Chrétien, non-

seulement le desordre le plus terrible dans ses conséquences, mais encore le desordre le plus déraisonnable dans ses prétextes. Car enfin, pour peu que le sentiment de la religion agisse encore sur notre cœur, ce que nous devons craindre au-dessus de tout le reste, c'est de tomber dans un desordre qui porte avec soi un caractere marqué de réprobation; & pour peu d'ailleurs que la raison nous serve de guide, & conserve encore quelque lumiere au milieu de nos égaremens, nous fuyons plus encore un desordre, qui déjà réprouvé au tribunal de la foi, ne peut se couvrir d'aucun prétexte qui ne soit évidemment réprouvé par le jugement de la raison. Mais, par une conduite toute opposée à des sentimens si justes qui devroient toujours nous servir de regle, l'abandon de la priere est de tous les desordres qui nous sont propres, celui que nous craignons le moins; & c'est encore une fois ce qui me surprend, ce que je ne conçois pas même dans l'homme raisonable, & sur-tout dans l'homme Chrétien.

En deux mots, qui renferment tout le deſſein de ce discours, rien de plus univerſel dans les Chrétiens du monde, que l'abandon de la priere ou l'habitude de ne pas prier ; & c'eſt ce qui m'étonne pour deux grandes raiſons, que j'ai cru devoir vous développer dans toute l'étendue qu'elles méritent.

Premierement, parce qu'entre les desordres qui défigurent le Chriſtianisme, il n'en eſt point de plus terrible dans ſes conſéquences, relativement au ſalut de l'homme ; ce ſera la premiere partie.

Secondement, parce qu'entre les desordres qui défigurent le Chriſtianisme, il n'en eſt point dont les prétextes ſoient plus propres à dégrader la raiſon de l'homme ; ce ſera la ſeconde partie.

Pour parler dignement de la priere, j'emploie la priere elle-même, & je demande le ſecours du ciel, par l'interceſſion de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

C'EST une grande vérité, & j'oſe dire une des vérités les plus évidentes dans les principes de la foi chrétienne, qu'entre tous les desordres du Chriſtianisme, il n'en eſt point de plus terrible dans ſes conſéquences, que l'abandon de la priere. Vous me demandez quelles peuvent être ces conſéquences ſi terribles d'un desordre devenu presque univerſel au milieu du monde, & bien moins coupable en apparence que mille autres desordres contre lesquels on entend tonner tous les jours les orateurs évangéliques. Ecoutez-les, je vous prie, Chrétiens, ces conſéquences trop peu connues du desordre dont je parle, & ne les oubliez jamais. C'eſt que ce ſeul abandon de la priere, dont vous craignez ſi peu les ſuites, ne ſçauroit manquer de produire ces trois funeſtes effets dans le Chrétien qui en eſt coupable : je veux dire, d'anéantir dans ſon ame la pratique, & le fond même de ſa

religion ; de le priver des plus grands secours du ciel dans les combats qu'il doit livrer, pour se soutenir dans sa religion ; de lui ravir le don de persévérance qui n'est accordé qu'à l'ardeur de la priere dans les idées de la religion. Qu'il me soit permis de donner à ces réflexions toute l'étendue qu'elles doivent avoir pour nous toucher & nous instruire.

1°. Non, mes chers Auditeurs, il ne faut que cet abandon de la priere, devenu si commun de nos jours dans le Christianisme, pour anéantir dans les disciples de Jesus-Christ, & la pratique, & le fond même de la religion. Considérez en effet la religion, soit naturelle, soit révelée. Dans son idée primitive & essentielle, qu'est-elle en elle-même, & que peut-elle être autre chose, qu'un commerce réciproque entre le ciel & la terre, c'est-à-dire entre Dieu & l'homme, entre le Créateur & sa créature, qu'il d'aigne favoriser ici-bas de ses communications les plus intimes ? Or ce commerce admirable que nous donne sans cesse avec Dieu, la pratique de tous les

devoirs que nous prescrit sa religion; ce commerce incompréhensible pour la gloire dont il couvre la créature, en faisant descendre Dieu jusqu'à elle & en l'élevant elle-même jusqu'à Dieu; pouvoit-il subsister & s'entretenir autrement dans l'univers, ce commerce de l'homme avec le Dieu qu'il adore, que par l'exercice également simple & sublime de la priere? Non, Chrétiens, la priere est non-seulement le grand moyen choisi de Dieu; mais le seul moyen dont il pût faire choix pour se communiquer à l'homme placé sur la terre pour exécuter ses ordres, & remplir les devoirs de sa loi. Qu'il ait absolument pu, ce Dieu suprême, nous imposer d'autres devoirs, nous tracer quelques autres loix que celles qu'il nous intime, former un autre plan de providence, proportionné au caractere & au besoin des êtres divers qu'il devoit éclairer du flambeau de la raison, je le veux. Rien de plus possible en effet que ces différences de la part de Dieu, dans l'administration générale du monde. Mais quel que pût être le plan du Créateur de l'univers, toute la religion

m'apprend qu'il n'en étoit aucun dont la priere dût être bannie ; aucun plan même, dans lequel la priere ne dût essentiellement entrer. Pourquoi ? Parce que l'adoration, l'amour, l'invocation, la reconnoissance, qui constituent le culte essentiel de l'homme envers Dieu, ne sçauroient avoir d'autre langage que celui de la priere. Car c'est la priere qui adore, c'est la priere qui invoque, c'est la priere qui aime la divinité, c'est la priere qui lui rend grace. Otez de la religion ce tribut essentiel que la divinité reçoit ou doit recevoir sans cesse de l'homme suppliant, dès-là que devient le rapport essentiel de la créature au Créateur ? Dès-là le culte véritable que Dieu mérite, n'est-il pas anéanti dans la pratique ? Dès-là reste-t-il à Dieu sur la terre quelque empire qui soit vraiment digne de sa puissance ; ou l'empire souverain qui lui reste encore comme attaché à sa nature, ne doit-il pas lui paroître, dès qu'il n'entend plus nos prieres, un domaine ignoré, ou du moins oublié dans l'univers ?

Eh ! que peuvent être en effet, à ses

yeux, tous les sacrifices même, toutes les victimes, si la priere ne les accompagne pas, si la priere ne les présente pas, si la priere en quelque sorte ne les immole pas? Ce n'est donc plus dans le fond qu'une vaine idole aux yeux des mortels, que le Dieu qu'ils cessent de prier; ce n'est plus qu'un Dieu sans culte, sans hommage, sans adoration véritable; & l'apparence même de la religion a cessé d'être dans l'homme, dès qu'il a cessé d'offrir à Dieu l'encens de ses prieres & de ses vœux. Or, mes chers Auditeurs, si la priere dans tous les plans possibles de religion, est essentiellement le premier des devoirs & des hommages que l'homme doit à la toute-puissance & à la bonté infinie de son Dieu; que devez-vous penser de cette priere même, si vous la considérez dans le système tout divin de la religion chrétienne, de cette religion toute spirituelle, où la priere doit être sans cesse l'esprit & l'ame de nos œuvres les plus brillantes aux yeux du monde? De cette religion dont l'hommage continuel doit être la priere que Dieu

Luc. c. 18. exige de sa créature ? *Oportet semper orare & nunquam deficere.* De cette religion dont tous les exercices sont eux-mêmes, comme autant de prieres ; dont les mysteres, les maximes & les dogmes semblent se rapporter à l'hommage de la priere, comme au terme universel que s'est proposé l'Homme-Dieu; puisque dans tout le Christianisme il n'est rien qui ne nous apprenne à prier, qui ne nous invite à prier, qui ne nous arrache à tous les obstacles qui nous détournent de prier? De cette religion enfin, dont l'Auteur éternel consumoit dans la priere & les nuits & les jours, & qui n'a sanctifié jusqu'ici que par ce moyen cette église sainte qu'il nous a laissée pour mere, ainsi que ses disciples les plus renommés par la sublimité de leurs lumieres & celle de leurs vertus ?

Il ne faut donc que le renoncement habituel à l'exercice de la priere pour anéantir dans nous l'exercice ou la pratique de toute religion, sur-tout de la religion de Jesus-Christ, qui ordonne à ses disciples de prier sans cesse, & qui prie sans cesse pour eux

devant ſon pere celeſte. Et n'ai-je pas dû dire encore qu'il ne faut que cet abandon de la priere, pour anéantir dans nous le fond même de cette religion divine dans le ſein de laquelle le ciel nous a fait naître ?

Car j'entends ici par le fond de la religion de Jeſus-Chriſt, ces idées eſſentielles que la foi & la raiſon nous donnent ſur les attributs de la divinité ; & qui furent toujours le premier principe, ou plutôt l'origine même de la religion dans le cœur des peuples ; ces idées également naturelles & relevées qui nous repréſentent le Dieu de lumiere, non pas comme un Dieu oiſif & indolent, tel que les impies ſe le figurent pour vivre en effet ſans Dieu & ſans religion ; mais comme un Dieu de ſageſſe & de providence, toujours attentif à veiller ſur ſes créatures, & à fournir à leurs moindres beſoins ; mais comme un Dieu de bonté & de miſéricorde, toujours ſenſible aux gémiſſemens d'un cœur humilié qui ſollicite inſtamment la grace & le pardon de ſon iniquité ; mais comme un Dieu de juſtice & de

sévérité pour les coupables toujours obstinés dans le crime, & qui semblent ne connoître ses bontés, son amour sans bornes, que pour en abuser contre lui-même. Autant d'idées essentiellement vraies que la raison même nous inspire, & sans lesquelles la religion ne pouvoit s'introduire, ni subsister au milieu du monde.

Or, ne sont-ce pas ces mêmes idées, mes chers Auditeurs, qui s'affoiblissent comme nécessairement, & se détruisent même dans vos esprits, dès que vous abandonnez par habitude l'exercice de la priere, que tout le Christianisme vous conseille, vous inspire & vous commande? Qu'est-ce en effet pour l'homme Chrétien, que cesser de prier Dieu, & de lui adresser les vœux de son cœur? N'est-ce pas méconnoître équivalemment ces attributs admirable de la divinité, qui ne peuvent se glorifier que par l'hommage essentiel de la priere? N'est-ce pas se mettre dans la disposition prochaine d'adopter le sistême de tant d'impies de nos jours, qui, de la grandeur de Dieu mal entendue, font la base & le

fondement de leur impiété? Car quelle différence, dites-moi, hommes du monde qui ne priez pas, quelle différence réelle de vos idées pratiques à celles de ces hommes d'impiété & d'irreligion qui vous font horreur? Encore un pas, & je vous vois tomber avec eux dans le même abîme dont vous croyez être éloignés pour jamais.

Dieu est trop grand, nous disent sans cesse ces prétendus esprits, pour abbaisser ses regards jusques sur les hommes dont il est le créateur. Tranquille sur son trône, au plus haut des cieux, il abandonne sa créature au gré de ses desirs, & laisse les passions humaines agiter & bouleverser le monde sans se mettre en peine de rechercher nos crimes & nos vertus. Qu'a-t-il donc besoin du tribut de nos hommages? Peut-il même s'en tenir honoré dans le sein de sa gloire; & s'il veut subvenir à l'excès de nos besoins, ne les connoît-il pas nécessairement par lui-même? Or, ne sont-ce pas là vos idées, hommes du monde, du moins vos sentimens pratiques, quand vous abandonnez le soin de recourir à Dieu

par la priere ? Et votre indifférence seule pour ce saint exercice ne renferme-t-elle pas tout le fond de cette impiété funeste qui vous revolte au moment que je vous l'expose ? N'est-ce pas là vivre en effet dans ce monde, comme s'il n'y avoit pas un Dieu pour vous dans le ciel, ainsi que pour le reste des hommes ? Comme s'il n'y avoit pas une providence divine qui veillât au soulagement de vos miseres ? Comme s'il n'y avoit pas une bonté divine qui dût vous accorder des graces & pardonner vos iniquités ? Comme s'il n'y avoit pas une justice divine qui méritât vos craintes, & dont il fallût arrêter la vengeance ? Eh ! dès que vous êtes dans l'habitude de vivre comme si ces attributs divins étoient pour vous sans réalité, que faut-il de plus pour vous accoutumer insensiblement à le croire & à le penser, & pour vous précipiter par degrés dans cet affreux système, où le ciel ne penseroit plus à la terre, & où la terre n'auroit plus besoin du ciel?

Pour vous convaincre de ce danger qui vous menace, vous, Chrétiens, qui vivez dans l'abandon de la priere,

jettez seulement un coup d'œil sur tant de Chrétiens devenus des hommes sans religion ; c'est-à-dire sur tant de Chretiens qui se contentent d'adorer un Dieu, mais sans justice & sans providence; & dont le nombre paroît se multiplier sans cesse au milieu du monde. Sont-ce des hommes qui fassent usage de la priere, ou même qui consacrent à la priere un seul moment de ces jours précieux, dont Dieu a compté tous les instans?

Non, mes chers Freres, ces impies dont la multitude vous étonne, & qui font aujourd'hui plus que jamais le scandale de l'église, ce sont des grands, qui trop accoutumés à se voir prier & adorer de leurs inférieurs comme les maîtres du monde, ne sçavent ce que c'est que prier & adorer eux-mêmes le Dieu qu'ils ont pour maître, ainsi que les conditions vulgaires. Ce sont des hommes riches & opulens, qui n'ayant jamais connu les besoins & les miseres de la vie humaine, se sont fait une habitude de vivre dans l'indépendance, non-seulement de ce monde qu'ils dominent par leurs ri-

cheſſes, mais du Dieu même qui les comble de biens ſur la terre & les rend heureux. Ce ſont des ſages, des ſçavans, qui tout occupés de leurs ſpéculations prétendues ſublimes, penſent à peine à s'humilier devant le Dieu de ſageſſe, qui ne leur à communiqué plus de lumieres, & n'en a fait des génies plus pénétrans, que pour les mettre en état de mieux connoître ſes grandeurs, & de les adorer plus profondément que le commun des hommes.

Ces impies dont le nombre vous éronne, ce ſont des jeunes gens de tout ſexe, de tout état, qui toujours yvres des plaiſirs qui les transportent, ne ſçauroient goûter le ſérieux de la méditation, ni le recueillement de la priere, qui les garantiroit ſurement des idées contagieuſes de l'impiété préſente. Ce ſont des femmes du monde, dont la vanité ſeule fait l'occupation, & ſouvent tout le mérite; & qui craindroient un moment de méditation & de priere, parce qu'elles craindroient de penſer un moment, ſur-tout à leurs miſeres ſans nombre qui les obligeroient

obligeroient à se mépriser elles-mêmes, jusques sous l'empire de l'orgueil ridicule & insensé qui les domine. Ce sont enfin des hommes absorbés dans leurs affaires, qui s'oublient eux-mêmes, pour s'occuper du monde entier; & dont le travail, excessif & passionné pour leur élévation ou leur intérêt, ne laisse à la priere, si je peux parler ainsi, que quelques momens inutiles & perdus, dont la distraction, la fatigue & l'ennui anéantissent toute la vertu que leur priere pourroit avoir.

Voilà, Chrétiens, ce que c'est le plus souvent que ces hommes sans piété & sans religion, qui font singulierement de nos jours le scandale de l'église chrétienne & catholique. C'est-à-dire que l'abandon de la priere & celui de la religion sont presque toujours inséparables dans les Chrétiens du monde; & qu'il ne faudroit que les engager dans l'usage & l'exercice de la priere, pour en faire bientôt de véritables Chrétiens, comme il ne faut que l'abandon de cette priere même, pour les faire cesser bien-

tôt d'être Chrétiens & de le paroître.

2°. Mais ce n'eſt pas là le ſeul malheur dont ſoit menacé l'homme Chrétien, qui vit dans l'éloignement habituel de la priere. Il ne faut que ce deſordre pour anéantir dans lui la pratique & le fond même de la religion; j'ajoute, pour le priver des plus grands ſecours dans les combats que demande la religion, pour demeurer conſtamment fidele aux préceptes qu'elle impoſe. Et en effet, mes chers Auditeurs, c'eſt une déciſion de la foi, telle qu'il n'en fut peut-être jamais de plus authentiquement prononcée, ni de plus ſolemnellement reçue dans le monde chrétien, que celle où l'égliſe déclara contre l'héréſiarque Pélage la néceſſité de la grace intérieure de Jeſus-Chriſt, pour toutes les œuvres qui doivent contribuer au ſalut de l'homme. Sans cette grace divine, dont le ſang du Rédempteur eſt la ſource, quelque uſage que l'homme puiſſe faire de ſa liberté & de ſa raiſon, il ſera toujours dans l'impuiſſance abſolue de parvenir à l'éternel bonheur. C'eſt ce que l'égliſe prononça ſolemnellement au

tems de saint Augustin, pour foudroyer & anéantir le Pélagianisme qui faisoit alors tant de ravages. Sans cette même grace, non-seulement il n'est point de salut pour l'homme, mais il n'est pas même capable, cet homme si grand d'ailleurs dans ses sentimens, ni de se disposer au salut, ni de le desirer, ni d'y penser. C'est ce que tant de papes & de conciles ont encore défini contre l'erreur des Semipélagiens, qui ne tendoit qu'à faire revivre l'hérésie de Pélage, déja frapée des anathêmes de l'église. Or ces anathêmes solemnels qu'employoit l'église de Jesus-Christ, pour soutenir la gloire de sa grace contre l'hérétique séduisant qui en attaquoit la nécessité, ce sont, Chrétiens, les mêmes armes qu'elle me fournit encore, pour soutenir le devoir de la priere, contre l'homme mondain qui s'en dispense au milieu de tant de périls trop évidens qui l'environnent. Parce que, si c'est un point de foi qu'il n'est point de salut pour l'homme sans la grace de Jesus-Christ, c'est une vérité du moins approchante de la foi, qu'il

ne peut y avoir de grace pour l'homme, ſur-tout de grace victorieuſe & triomphante ſans la force de la priere; que c'eſt là le moyen efficace & univerſel que nous a laiſſé Jeſus-Chriſt, pour attirer du ciel toutes les autres graces, qui, dans l'ordre des décrets divins, ſont eſſentiellement attachées à la priere. *Petite & accipietis.* Demandez & vous recevrez. Tel eſt l'oracle émané de la bouche adorable de Jeſus-Chriſt, & qui, entendu de cette grace purement ſpirituelle qui ſe rapporte au ſalut de l'homme, ne ſçauroit manquer de s'accomplir.

Joan. c. 16.

Donc il n'eſt point, & il ne ſera jamais d'homme ſur la terre, ſoit juſte, ſoit pécheur, qui ſoit en droit d'eſperer en Dieu, dès qu'il s'eſt fait une habitude de ne pas prier. Donc toute confiance en Dieu, qui n'eſt pas fondée ſur la priere, & appuyée ſur ſon crédit auprès de Dieu, ſi j'oſe ainſi m'exprimer, ne ſera jamais qu'une confiance vaine, qu'une confiance préſomptueuſe, qu'une confiance même réprouvée de Dieu. Donc quelque fond de vertu & de mérite

qu'ait pu vous donner la nature ou l'éducation, vous ne triompherez jamais de tant d'ennemis, qui vous assiegent en dehors, ou qui naissent dans votre propre cœur, sans le secours indispensable de la priere.

Vous me direz que la grace de Jesus-Christ vous est toujours présente au milieu du monde, sur-tout dans les grands périls où la tentation vous expose; qu'il s'est engagé mille fois lui-même à ne vous pas manquer, dès qu'il vous faudra combattre pour sa gloire ou son service; & qu'il ne souffrira jamais (comme saint Paul l'annonce de sa part au monde chrétien,) que l'homme soit tenté sur la terre, au-delà de ses forces; *Fidelis Deus qui non patietur vos tentari supra id quod potestis.* Oui, Chrétiens, ce sont là des vérités incontestables qui ne me sont pas moins connues qu'à vous-mêmes; & dont le doute, s'il pouvoit entrer dans l'esprit des plus grands saints, ne seroit pas moins désolant pour eux que pour les plus grands pécheurs. 1. ad Cor. c. 10.

Mais oseriez-vous bien, Chrétiens

infideles, vous prévaloir de la bonté de Dieu & de sa fidelité constante à vous secourir, quand vous manquez de plein gré à vous secourir vous-mêmes, par le moyen toujours présent dont il vous laisse les arbitres, c'est-à-dire à réclamer dans le besoin le secours de ses dons célestes, & à le solliciter par la priere dont il vous commande habituellement l'usage?

Non, je le sçais, mes chers Auditeurs, Dieu n'abandonnera jamais ceux qu'il aura daigné justifier une fois par sa grace; *Deus gratiâ suâ semel justificatos non deserit.* Ce sont les paroles expresses du concile de Trente, dont la religion fait un oracle & pour vous & pour moi. Mais la condition essentielle qu'exigera toujours le Dieu souverain, pour ne pas abandonner l'homme chrétien justifié par sa grace, dit le même concile, (condition évidemment la plus juste & la plus équitable qui puisse être,) c'est que ce Chrétien coupable, justifié par la grace de son Dieu, ne commence pas d'abord à l'abandonner lui même; *Nisi priùs ab ipsis deseratur.* Or ne crai-

gnez point de prononcer ici votre arrêt, Chrétiens, vous qui vivez dans l'habitude de ne pas prier le Dieu que vous faites profession d'adorer. De bonne foi peut-il être un Dieu, plus abandonné, plus oublié, plus méconnu par vous-mêmes, qu'un Dieu qui n'est plus l'objet de vos prieres, & qui n'a plus de temple & d'autel dans votre cœur ? N'est-il pas alors moins Dieu, si jose le dire, aux regards du monde, que les dieux même de la fable ? N'est-il pas moins Dieu, que cette divinité inconnue & ignorée qu'adoroit le peuple d'Athênes, & que saint Paul entreprit de faire connoître dans l'aréopage ? *Ignoto Deo.* Car quel est le vrai Dieu pour nous, au jugement de la raison même ? C'est sans doute le Dieu que nous invoquons, le Dieu que nous réclamons, le Dieu que nous implorons dans tous les besoins, soit de l'ame, soit du corps. Oui, ce Dieu que l'on prie, est proprement le seul Dieu de notre cœur, le seul Dieu de notre salut, le seul Dieu de notre éternité, & tout autre honneur que l'on peut lui rendre, s'il Act. c. 17.

n'eſt pas élevé par l'hommage de notre priere, ne ſçauroit être qu'un honneur frivole, peu digne de ſa grandeur ſuprême, & qui ne mérite pas d'attirer ſur le genre humain la moindre des graces dont il eſt la ſource.

Mais quoi ? La grace néceſſaire à ſoutenir votre foibleſſe, vous manquera donc, m'allez vous dire, dans les plus grands périls que vous aurez à courir, ſi vous ne priez pas au milieu du monde ? N'en-doutez pas, mon cher Auditeur ; oui, la grace divine, j'entends la grace de réſiſtance & d'action vous manquera contre les puiſſances du monde & de l'enfer, dans ces combats multipliés que la religion vous preſcrit contre elles. Il s'agira, par exemple, de dompter ce ſentiment de reſpect humain dont vous êtes eſclaves, & qui vous arrête à chaque pas dans les voies de Dieu ; & malgré toute la nobleſſe de vos ſentimens naturels, vous n'aurez pas la force de vous élever au-deſſus des vaines frayeurs qu'il vous inſpire. Il s'agira de pardonner ſincerement à un ennemi qui cherche à vous perdre, &

d'oppoſer l'amour de votre part à ſa haine implacable qui vous pourſuit ; & malgré le fond de religion qui vous reſte encore, ce ſentiment de charité chrétienne, qui doit s'étendre aux ennemis même, ne pourra trouver entrée dans votre cœur. Il s'agira de ſurmonter une paſſion violente, de déraciner l'habitude d'un péché qui domine en tyran dans votre ame ; & malgré toute la force de votre esprit, vous ne ſentirez dans vous que foibleſſe & impuiſſance dans presque tous les momens où vous ſerez ſollicité par la paſſion.

Mais vous plaindrez-vous alors, mon cher Auditeur, & de l'infidélité de Dieu, & de celle de ſa grace, tandis que par un moment de priere, vous pouvez appeller toutes les graces du ciel au ſecours de l'humanité trop foible pour vaincre, & faire deſcendre, comme Jeſus-Chriſt, plus de douze légions d'anges, dont un ſeul vous rendroit invincible à tous les aſſauts de l'esprit tentateur ? Car ſi la grace du combat vous manque contre tant de paſſions au-dedans, contre

tant d'objets seduisans au dehors ; non, ce n'est point que Dieu vous refuse cette grace qui assure la victoire aux plus foibles ; c'est que vous ne priez pas, pour la demander vous-même à Dieu. Ce n'est point que Dieu soit indifférent à vos défaites ou à vos victoires, c'est que vous êtes tombé vous-même dans l'indifférence pour cette grace qui donne la force de combattre & de triompher. Ce n'est point que Dieu ne veuille pas exaucer vos vœux ; c'est que vous ne daignez pas en former, pour obtenir cette grace victorieuse des passions ; & que vous craindriez même d'être exaucé de votre Dieu, si votre voix les prononçoit seulement au pied de l'oratoire ou de l'autel. Or, d'après ce tableau si naturel de la situation de votre cœur, Homme du monde, plaignez-vous encore, si vous l'osez, de l'impuissance où vous croyez être de vous vaincre, de cette impuissance réelle quand vous ne priez pas, mais pleinement volontaire de votre part ; qui dès-là devient elle-même un nouveau crime, & ne vous rend pas moins coupable devant Dieu, que les plus

terribles chutes dont elle eſt le principe.

Oui, je l'avoue, ſi la grace même de la priere pouvoit vous manquer au beſoin, ſi l'état de foibleſſe pouvoit aller dans vous, jusqu'à vous rendre vraiment incapable de prier, & vous ôter la force de lever les mains & les yeux au ciel, ſur-tout dans ces momens d'orage & de tempête, dont la plus belle vie n'eſt pas exempte; ſans doute vous pourriez alors accuſer Dieu de vous manquer lui-même, & d'être le premier qui vous délaiſſe dans les pas dangereux où votre état vous engage. Mais non-ſeulement la grace de la priere vous eſt accordée ſans ceſſe par ce Dieu toujours prêt à vous écouter; elle eſt encore, pour ainſi dire, une grace de néceſſité pour vous & de précepte, une grace qu'il ne vous eſt pas libre d'avoir ou de ne pas avoir, ſi vous agiſſez en Chrétien; parce qu'il vous eſt formellement commandé d'y recourir à tous les inſtans; parce qu'elle eſt pour vous, eu égard à l'indigence & à la foibleſſe de votre ame, le plus eſſentiel & le plus in-

dispensable des préceptes de la loi. *Oportet semper orare & nunquam deficere.*

Il peut donc, ce Dieu de bonté & de miséricorde, je ne dirai pas, sans être injuste, mais sans cesser d'être fidele & miséricordieux ; il peut toujours nous refuser ses graces, & ses graces les plus nécessaires à l'assurance de notre bonheur, quand nous ne daignons pas fléchir le genou, & faire parler notre cœur pour les demander. Et ne doit-il pas même alors, dit saint Chrysostôme, dans le cours ordinaire de sa providence, se faire comme une loi de nous priver de ses dons, & fermer pour nous ses célestes trésors, plutôt que de les répandre sur des hommes qui n'en font pas l'estime qu'ils méritent, & qui ne montrent d'ardeur à solliciter le ciel, que quand il s'agit des biens du tems, qui ne peuvent contribuer au bonheur de leur éternité ? Or peut-il se concevoir un malheur plus grand pour l'homme chrétien, que la destinée désolante d'avoir à vivre au milieu des plus grands périls, sans être en droit de compter

ſur aucun ſecours de la part du ciel, d'où part toute la force de l'homme chrétien ? Oui, mes chers Auditeurs, il eſt un malheur pour vous plus terrible encore, & que vous ne pouvez éviter, ſi vous ne priez pas ; c'eſt qu'il ne faut que l'habitude de ce desordre ſi répandu dans le monde, pour vous ravir le don de perſévérance qui n'eſt accordé qu'à la priere dans les idées de la religion.

3°. Je ne m'arrête point ici, Chrétiens, à vous faire ſentir l'importance infinie de ce don de perſévérance dont je parle, & que ſaint Auguſtin appelloit le grand don de Dieu, le don de Dieu par excellence, pour nous peindre d'un ſeul trait, & nous faire connoître, s'il eſt poſſible, cette valeur ſuprême qui le diſtingue de tous les dons divins ; *Magnum illud usque in finem perſeverantiæ donum.* Don véritablement grand par lui-même, puiſqu'il eſt eſſentiellement le caractere unique qui doit faire le discernement parfait des heureux citoyens du ciel, & des victimes malheureuſes de l'enfer. Don véritablement grand par

son incertitude même, qui nous retient sans cesse dans les allarmes les plus propres à nous sauver ; incertitude qui oblige le concile de Trente à fraper d'anathême quiconque, sans une révélation spéciale se répondroit avec une assurance entiere de l'avoir obtenu de Dieu. Don véritablement grand par sa nécessité ; puisqu'avec ce seul don tout est gagné pour jamais, & que sans lui tout est perdu pour l'éternité, suivant cet oracle de Jesus-Christ, que l'homme seul qui persévere jusqu'à la fin, peut être du nombre des élus ; *Qui perseveraverit usque in finem, hic salvus erit.* C'est-à-dire au jugement de tous les docteurs, que l'homme persévérant dans la grace jusqu'à la fin de la vie, est élevé dès-lors au rang des élus de Dieu ; & que l'homme qui ne persévere pas jusqu'au dernier moment, est par là même & sans retour, du nombre des réprouvés.

Matth. c. 10.

Or, mes chers Auditeurs, ce don si admirable & si grand de la persévérance finale, ce don également précieux, & par son excellence, & par

son incertitude, & par sa nécessité, c'est ce que l'homme le plus naturellement vertueux, le mieux pourvu des dons de la nature, ne sçauroit acquérir qu'en priant & priant toujours, & ce qu'il perd sans espérance de le recouvrer par l'abandon seul de la priere. Car c'est une vérité constante & reconnue de toute l'église, dit saint Augustin, que s'il est des graces que Dieu verse libéralement sur ses créatures même qui ne lui rendent pas l'hommage de la priere, telle que peut être la grace de la vocation à la foi du Christianisme; il est des graces d'un ordre plus supérieur encore, & que Dieu n'accorde qu'aux instances réitérées de la priere; telle que la grace de persévérer jusqu'à la fin. *Constat Deum alia non nisi orantibus præparasse, sicut usque in finem perseverantiam.* Ainsi, Chrétiens, tant de fidélité d'ailleurs, qu'il vous plaira, à tous les autres préceptes de la loi de Jesus-Christ, à toutes les pratiques de la piété chrétienne, à tous les devoirs que votre état vous prescrit, ou que vous voulez bien vous prescrire à vous-mê-

mes ; consacrez aux rigueurs du jeûne & de l'abstinence cette vie passagere que le monde prostitue aux délices & aux plaisirs ; soyez comme un martyr vivant sur la terre, en immolant votre corps à toute l'austérité de la mortification évangélique ; renoncez même, pour vous ensevelir dans la solitude, au commerce du monde le moins criminel, & à tout ce qu'il peut vous offrir de plus engageant ; paroissez enfin des anges aux regards de Dieu, par la pureté de votre corps & celle de votre ame ; dès que vous ne priez pas ce Dieu de majesté & d'amour, dès que vous manquez de fidélité pour cet exercice de la priere, qui, dans les principes de la religion, est pour l'homme le canal essentiel de toutes les graces, il n'est plus pour vous de persévérance finale, de salut éternel à espérer. Vous vivez en réprouvés dès ce monde même, & vous êtes infailliblement perdus pour l'éternité : *Alia non nisi orantibus, sicut usque in finem perseverantiam.*

Je sçais que malgré l'ardeur & la

continuité de notre priere, le Dieu de bonté qui nous écoute, peut encore ſans injuſtice, refuſer à nos ſoupirs & à nos vœux ce don de perſévérance trop précieux pour s'obtenir jamais par aucun mérite rigoureux de la part de l'homme. Mais ſans vous répondre uniquement ici, comme je ſerois en droit de le faire, que l'eſpérance ſeule d'attirer ſur vous, en priant, le grand don de Dieu, devroit ſuffire à réveiller toute votre ardeur pour ce ſaint exercice; j'oſe ajouter encore, (ſans craindre d'avancer rien de contraire & à la gratuité & à l'incertitude de la perſéverance,) que vous l'obtiendrez infailliblement, ſi vous ſçavez prier, quelque ſupérieur que ce don puiſſe être à tous vos mérites; & conſéquemment que le défaut de priere ſera toujours dans vous le ſeul principe du défaut de perſévérance, s'il vous arrive en effet de ne pas perſévérer. Et pour perſuader vos eſprits ſur un point de religion ſi conſolant, qu'ai-je à faire autre choſe que de vous préſenter la promeſſe générale de Jeſus-Chriſt à ſes diſciples;

cette promesse qui s'étend sans réserve à tout ce qui peut être l'objet des prieres humaines, & dont Jesus-Christ même assure le succès pour tous les siecles futurs? *Si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis.* Rien ne vous sera refusé, dit ce Dieu sauveur, de ce que vous demanderez au Pere céleste au nom de son Fils; c'est-à-dire, que tout ce qui sera digne d'être demandé dans la priere au nom de Jesus-Christ, d'être exaucé par le Pere de Jesus-Christ, d'être accordé aux mérites & au sang de Jesus-Christ; que tous ces dons, quelle qu'en soit l'excellence, seront le fruit infaillible de votre priere, dès qu'ils seront demandés comme ils doivent l'être; c'est-à-dire, que toute grace qui se rapporte directement au salut, qui doit vous éclairer, vous fortifier dans la voie du salut; que toute grace qui peut vous détourner du crime & vous exciter à remplir les devoirs essentiels au salut, mais sur-tout que la derniere grace, ce don de persévérance qui assure infailliblement le salut de l'homme, deviendra l'effet certain &

Joan. c. 16.

immanquable de votre priere. *Si quid petieritis Patrem.*

Peut-être jusqu'à ce moment où votre humble priere vous sistera devant Dieu, n'aurez-vous acquis à ses regards aucune espece de vertu & de mérite. Peut-être même aurez-vous irrité le ciel par les plus grands crimes multipliés de jour en jour. Mais fussiez-vous mille fois plus criminels aux yeux du Seigneur, dès que vous prierez dans le sentiment d'un cœur contrit & humilié, dès que vous solliciterez, de bonne foi, la grace qui fait entrer dans la carriere de la pénitence, & celle qui y fait persévérer jusqu'à la mort, ayez confiance alors & esperez, & même assurez-vous que le Pere céleste exaucera vos vœux. Pourquoi ? Parce que, dans la disposition de cœur où je vous suppose, vous ne pouvez être exceptés de la promesse de Jesus-Christ faite à tous les hommes. De cette promesse qui renferme tout, & qui n'exclut rien parmi tous les objets religieux sur lesquels peut tomber la priere de l'homme adorateur de Jesus-Christ. Donc, malgré tous vos

crimes, c'eſt une vérité conſtante que vous obtiendrez, par la priere, le don de la perſéverance; que toutes vos vertus ſans elle, que toutes vos œuvres ſaintes, même les plus éclatantes, ne vous obtiendront jamais. Donc, ſi vous n'avez pas eu la gloire de bien commencer la carriere que la religion vous a préſentée dès l'enfance à parcourir, où qu'après d'heureux commencemens vous vous ſoyez laiſſé vaincre à la tentation, du moins aurez-vous infailliblement, comme l'Apôtre ſaint Paul, la grace de déteſter votre erreur, & de terminer heureuſement la courſe paſſagere de la vie humaine. *Alia non niſi orantibus, ſicut usque in finem perſeverantiam.*

C'eſt donc non-ſeulement un deſordre, mais un des plus grands deſordres dont l'homme chrétien puiſſe ſe rendre coupable, que de renoncer à l'exercice eſſentiel de la priere; & s'il eſt quelqu'autre déréglement qui, conſidéré en lui-même, rende les hommes plus criminels devant Dieu, il n'en eſt point qui, conſidéré dans ſes ſuites, ſoit plus capable de les rendre

ſouverainement malheureux ; puiſqu'il ne faut que ce renoncement funeſte au devoir indiſpenſable de la priere, pour anéantir, dans l'homme, la pratique & le fond même de la religion, pour le priver des plus grands ſecours dans les combats que lui preſcrit la religion, pour lui ravir le don de perſévérance, qui n'eſt accordé qu'à la priere dans les idées de la religion.

Ah ! mes chers Auditeurs, de quelles réflexions un eſprit chrétien ſera-t-il jamais frapé, s'il ne l'eſt pas de ces trois idées lumineuſes qui ont fait le fond de cette premiere partie ? Eſt-il en effet des idées plus vraies, plus ſolides, plus inconteſtables dans les principes du Chriſtianisme ? mais en même tems des idées plus effrayantes pour des hommes qui vivent dans l'habitude de ne pas prier ? Quelle morale en effet pour ces hommes mondains, tels que vous devez vous reconnoître ici pour la plûpart ; pour ces hommes ennemis de la retraite & du ſilence, charmés du tumulte & de l'agitation, & incapables de ſoutenir

un moment devant Dieu le spectacle de leur propre cœur ; pour ces hommes, toujours hors d'eux-mêmes, vivans pour tous, excepté pour eux, souvent habiles à développer des affaires qui n'intéressent au plus que la vie présente, mais ignorant leur véritable besoins, qui n'ont de rapport qu'à l'éternité ! Quelle morale pour ces hommes qui regardent la priere comme l'amusement des esprits oisifs, qui la craignent comme le supplice ou le desagrément le plus marqué de la vie ; qui la censurent même comme une foiblesse d'esprit dans les Chrétiens les plus vertueux ; & qui, contens de quelques vertus tout humaines, qui servent à leur honneur, peut-être à leur fortune, se flatent d'emporter le royaume du ciel, sans le secours du ciel même, que la priere seule peut attirer sur eux ! Quelle morale pour de tels hommes, qu'un discours qui ne tend qu'à persuader que, sans l'exercice de la priere, il n'est point pour eux de salut éternel !

Peut-être vous rassurez-vous ici, Hommes du monde, sur quelques mo-

mens de priere qui s'échapent de votre cœur vers le ciel, ſur-tout dans les momens d'infortune & de disgrace, & que vous inspire encore une éducation chrétienne, dont le ſouvenir vous rappelle à la religion de vos peres, & à la piété de votre premiere jeuneſſe. Mais pourriez-vous compter devant Dieu, ſur le mérite de ces actes de religion, que l'habitude vous ſuggere plus que la religion même? Eh! qui pourroit, s'il eſt Chrétien, regarder comme des prieres dignes du ciel, ces inſtans de priere où les levres paroiſſent honorer Dieu, tandis que le cœur eſt bien éloigné de ſon amour; ces inſtans où la voix précipite des paroles que l'on comprend à peine, tandis que les yeux ſe promenent ſur tous les objets qui ſe préſentent, & l'imagination ſur des idées vaines, & peut-être coupables, dont elle s'amuſe? Qui pourroit regarder comme des prieres dignes du ciel ces inſtans de ferveur apparente, où toute l'ame desavoue ſes hommages par des diſſipations pleinement volontaires, & tout le corps contredit ſes adorations par des po-

ſtures qui ſeroient peu ſéantes ; je ne dis pas en préſence d'un grand Roi, mais en préſence d'un de ſes ſujets, d'un mortel ordinaire dans la ſociété humaine ; ces inſtans enfin où l'attention de l'esprit, où l'affection du cœur, où le reſpect de toute la perſonne manque viſiblement devant le Dieu que l'on paroît adorer ?

Non, non, mes chers Auditeurs, ce n'eſt point une exagération de regarder de ſemblables prieres comme des œuvres inutiles & même criminelles devant Dieu, comme des œuvres plus propres à irriter le ciel qu'à l'appaiſer, & à faire tomber ſes fléaux ſur vos têtes, plutôt que les graces de ſalut & de prédeſtination que vous oſez lui demander, comme on ne demanderoit pas les faveurs & les récompenſes du monde. Il n'eſt donc que trop vrai, Chrétiens, (je parle à vous, riches, grands de la cour, qui vivez ſans ceſſe au milieu du plus grand monde ;) il n'eſt donc que trop vrai que vous ne priez pas le Dieu dont vous êtes les créatures & les diſciples, lors

lors même que vous paroiſſez lui rendre l'hommage de la priere, & que rien n'eſt plus négligé, parmi vous, que ce devoir le plus indiſpenſable & le plus eſſentiel de votre religion. Vous ne manquez pas, je le ſçais, de prétextes pour vous autoriſer, pour vous entretenir dans ce desordre; & de ces prétextes qui vous paroiſſent des raiſons vraiment ſolides, tout oppoſés qu'ils peuvent être à la raiſon même qui ſemble vous conduire. Mais ce ſont ces prétextes même qui me donnent lieu de vous expliquer le ſecond ſujet de mon étonnement. Vous demandez quel il peut être? Le voici; c'eſt que l'abandon de la priere étant de tous les desordres du Chriſtianisme le plus déraiſonnable dans ſes prétextes, il ſoit néanmoins ſi général & ſi univerſel au milieu du monde. C'eſt le ſujet de la ſeconde partie, pour laquelle je vous demande une nouvelle attention.

SECONDE PARTIE.

POUR établir la propoſition intéreſſante qui me reſte à vous développer, & pour vous convaincre ſenſiblement que, de tous les desordres du Chriſtianisme, l'abandon de la priere eſt en effet le plus déraiſonnable dans ſes prétextes, ne ſuffiroit-il pas, mes chers Auditeurs, de cette réflexion ſi ſimple, & fondée ſur la nature de la priere même? C'eſt que dans les principes de la foi, telle eſt la néceſſité de la priere, que Dieu même ne pourroit en diſpenſer ſa créature, & que ce grand moyen de ſalut ne ſçauroit jamais être ſuppléé par aucun autre. Au défaut de tout autre moyen, le plus néceſſaire au ſalut du monde & des particuliers qui le compoſent, vous le ſçavez, qu'il eſt toujours pour l'homme chrétien des reſſources admirables dans la religion dont il ſuit la lumiere. Point de ſacrement, par exemple, dans la doctrine de l'égliſe,

dont la vertu ne puiſſe être ſuppléée par la vivacité de nos deſirs, ſi nous ſommes réellement dans l'impuiſſance de le recevoir; point d'œuvre méritoire, ſi la pratique nous en devient impoſſible, qui ne puiſſe être remplacée par une œuvre différente, mais d'un égal mérite devant Dieu. La confeſſion du crime, par une parfaite contrition de ce crime même; l'auſtérité du jeûne & de l'abſtinence par les libéralités ſaintes de l'aumône. Mais tant que l'homme vivra ſur la terre, il n'eſt point & il ne peut y avoir, à ſon égard, de vrai ſupplément pour l'uſage de la priere que ſa religion lui commande; parce qu'il n'eſt point de moment dans la vie humaine où l'homme, s'il eſt capable de penſer & de réfléchir, ne ſoit également capable de prier ſon Dieu; & dès qu'il peut prier ce Dieu qui préſide à ſa vie & à ſon éternité, ne doit-il pas le prier en effet? Or, mes chers Auditeurs, eſt-il rien de plus déraiſonnable dans l'homme, que d'alléguer des prétextes pour ſe diſpenſer d'un devoir qui, en

tout état, en toute circonstance de la vie, est évidemment indispensable pour tous les hommes ? Et sans autre examen de ces prétextes, au moins frivoles, dont le monde chrétien aime à couvrir ce défaut de piété & de religion qui le fait renoncer au devoir de la priere ; n'aurois-je pas droit de conclure que tous ces prétextes, quels qu'ils puissent être, sont essentiellement opposés aux principes de la vraie raison ; puisque, dans les idées de la foi chrétienne, il ne peut s'en trouver un seul qui soit vraiment raisonnable aux yeux de Dieu & du monde même ?

Mais, pour dire ici quelque chose de moins général & de plus précis sur un des plus grands devoirs de la religion, examinons en détail chacun de ces prétextes, dont vous prétendez justifier votre éloignement pour ce devoir de la priere que vous ne reconnoissez pas. Parlez vous-mêmes, à ce moment, hommes & femmes du monde, & dites-nous, de bonne foi, quel peut être de votre part le mo-

tif de cet éloignement funeſte pour la premiere & la plus eſſentielle pratique du Chriſtianisme, qui eſt de prier le Dieu du ciel & de la terre? Vous les prendrez, ſans doute, ces motifs apparens de ne pas prier, ou du côté de Dieu, ou du côté de vous-mêmes, ou du côté du monde, ou du côté de la priere même. Du côté de Dieu, qui vous paroît trop grand pour ſe ſoucier de la priere de l'homme; du côté de vous-mêmes, qui n'éprouvez que dégoût pour cet exercice ſi néceſſaire au ſalut de l'homme; du côté du monde, dont la vie tumultueuſe ſemble vous exempter d'un devoir dont l'exercice demande tout le recueillement de l'eſprit de l'homme; enfin du côté de la priere, qui ne vous communique point, dites-vous, cette force puiſſante qui doit ſoutenir, à tous les momens, la foibleſſe de l'homme.

Or, je prétends, & vous allez en convenir, que rien n'eſt plus déraiſonnable, que rien n'eſt plus indigne de l'homme judicieux & ſenſé, que

de pareils prétextes, & qu'ils n'ont pas même de quoi séduire le plus simple fidele qui conserve encore les lumieres de sa raison & de sa foi ; parce qu'il est évident que les prétextes même qui éloignent tant de mondains de l'exercice habituel de la priere, dès que l'on sçait les approfondir, deviennent autant de motifs, & de motifs pressans, pour remplir ce devoir avec plus de ferveur & de régularité que jamais. Ecoutez-moi, je vous prie, & substituez enfin les idées solides que la religion vous suggere, aux préjugés misérables dont le monde profane infeste vos esprits sur le devoir essentiel de la priere.

1°. Non, Chrétiens, de tous les prétextes les plus spécieux qui vous paroissent justifier l'éloignement de votre esprit & de votre cœur, pour le devoir essentiel de la priere, il n'en est aucun qui ne devienne, à votre égard, un motif pressant de prier, & de prier plus fréquemment le Dieu que vous adorez. Car, pour commencer par l'idée de la grandeur & de la

majesté divine, dont on s'autorise trop souvent pour se dispenser de prier ; n'est-ce pas au contraire cette grandeur suprême qui doit porter l'homme chrétien à lui payer plus assiduement le tribut de ses prieres & de ses vœux ? Eh quoi ! nous dit à ce propos ce qu'il y a de plus célebre parmi les Peres & les Théologiens de l'église, n'est-il pas de la grandeur de Dieu d'obliger l'homme à lui demander sans cesse les graces dont il est l'unique & le souverain dispensateur ? Seroit-il même vraiment digne de ce grand Dieu, tout libéral qu'il peut être, de nous sauver indépendamment de nous-mêmes, au lieu d'exiger de notre foiblesse toute la coopération dont elle est capable ? Et le moins qu'il doive attendre de l'homme dans le besoin extrême où il a voulu qu'il languît sur la terre, n'est-ce pas qu'il s'efforce d'attirer sur lui les dons célestes qui lui manquent, par la vivacité de ses prieres & de ses vœux ?

N'est-il pas de la grandeur de Dieu, poursuit saint Augustin, de faire sen-

tir à l'homme ce souverain domaine qui ne convient qu'à lui seul, & de tenir sans cesse sa créature dans cette dépendance pleine & entiere où elle doit être ; & si sa providence doit pourvoir, à tous les momens, aux besoins de l'humanité, ne doit-elle pas également pourvoir à ce que l'homme, affoibli par ses péchés personnels, plus encore que par le péché d'origine, ne présume jamais de ses propres forces dans l'affaire du salut éternel ? Ne doit-elle pas tellement se conduire, cette providence adorable, que l'homme, jouissant des dons de la grace divine ainsi que des biens fragiles & périssables que le monde lui présente, ne puisse ignorer qu'elle en est l'unique & véritable source ? Or, quel témoignage plus marqué de cette dépendance totale dans chacun des hommes, que la nécessité continuelle où ils sont de prier pour arriver au ciel ? Quel moyen plus efficace que cette posture éternelle de suppliant pour humilier l'homme le plus superbe, pour lui faire sentir toute sa foiblesse, &

conſerver au Dieu qu'il implore, ce caractere de grandeur, cette ſupériorité de puiſſance qui doit l'élever à nos yeux infiniment au-deſſus de tous les êtres dont il eſt le créateur ?

N'eſt-il pas de la grandeur de Dieu, ajoute ſaint Chryſoſtôme, de réveiller ſans ceſſe la langueur & l'indifférence humaine ſur le prix des bienfaits dont il comble l'univers, ſur-tout l'univers chrétien ? Doit-il en effet les prodiguer tellement, ces dons ſuprêmes, que l'homme, par un excès de confiance, ſe repoſe entierement ſur la bonté infinie de ſon Dieu : ou plutôt ce Dieu ne doit-il pas, par le devoir de prier qu'il nous impoſe, nous intéreſſer nous-mêmes à l'éternité de notre bonheur, autant que nous deſirons qu'il s'intéreſſe lui-même à nous rendre heureux dans l'avenir éternel qu'il nous prépare ?

N'eſt-il pas enfin de la grandeur de Dieu, conclut l'Ange de l'école S. Thomas, de ſe faire rendre, à tous les inſtans, par ſa créature le devoir de religion le plus capable de l'honorer &

de glorifier sans cesse la souveraineté de son être ; le devoir de religion le plus approchant du mérite du sacrifice, & qui, par l'excellence & l'humilité des sentimens qui l'accompagnent, est pour Dieu comme un encens d'agréable odeur, présenté sans cesse devant son trône par les Anges & les Séraphins qui l'environnent ?

Ne cherchez donc plus, Chrétiens, dans la grandeur infinie de votre Dieu, n'y cherchez plus, comme tant de mondains, des prétextes toujours vains & frivoles, dès qu'ils vont à vous dispenser d'un devoir que toute la religion vous commande. Oui, toute idée de grandeur divine qui priveroit Dieu du tribut de vos prieres, seroit dès-lors l'idée d'une fausse grandeur, d'une grandeur vaine & chimérique, & qui détruiroit en effet ce qu'il y a dans la divinité de plus sublime & de plus grand.

Oh ! sçavez-vous en effet ce qui glorifie le plus le Dieu que vous adorez ? Seroit-ce de voir ce monde matériel & inanimé, toujours soumis à

sa puissance, à cette puissance suprême & souvent terrible, devant qui les plus hautes montagnes, comme parle l'écriture, s'écroulent & disparoissent comme la cire ; à cette puissance qui dispose à son gré des élémens, qui éleve les empires de la terre, ou les bouleverse au moment marqué dans ses decrets éternels ? Non, pour honorer dignement le Dieu dont le monde est l'ouvrage, & dont le monde chrétien est le chef-d'œuvre, il ne lui suffit pas de se voir obéi par des créatures, sans intelligence pour le connoître, & sans force pour lui résister.

Mais quand il voit ces êtres intelligens, pour qui le reste de l'univers a été fait, reconnoître hautement sa grandeur, avouer à ses pieds leur impuissance, & glorifier tous ses attributs divins par l'hommage seul de la priere ; quand il voit sur-tout ces dieux visibles, ces hommes princes & rois, que leur crédit, leur dignité, leur puissance fait presque adorer du commun des mortels, oublier cependant leur faste & leur fierté, pour se confondre

en sa présence par l'humble aveu de leur foiblesse ; ah ! Chrétiens, c'est alors que Dieu se complaît en quelque sorte dans sa propre grandeur ; & que tout élevé qu'il peut être au-dessus de sa créature, il est vraiment glorifié par ses hommages ; parce que c'est alors qu'il est seul grand aux yeux de la terre, comme aux yeux du ciel, & qu'il devient, par la priere de l'homme, le maître & le Dieu de son cœur, comme il est, par la foi de l'homme, le Dieu de son esprit & de sa raison.

Sçavez-vous donc, mes chers Auditeurs, quel est le raisonnement unique qui se présente à mon esprit sur le devoir des prieres humaines, rapprochées des grandeurs infinies de Dieu ? Le voici. Dieu est grand, & il est infiniment grand, me dis-je à moi-même dans l'admiration profonde de ce Dieu que j'adore. Eh, quelle doit donc être mon attention, mon assiduité, ma constance, à lui rendre, par la priere, l'hommage & l'adoration que sa grandeur & sa majesté mé-

ritent ; & doit-il s'écouler ici-bas un seul de mes jours & de mes momens dont il dispose & qu'il a comptés, qui ne soit chargé, pour ainsi dire, de l'humble aveu de ma foiblesse, & du tribut indispensable de ma priere ?

Dieu est grand, & il est infiniment grand ; il doit donc infiniment s'offenser au moment que je le prie de m'envoyer ses graces, & des dissipations continues de mon esprit, & des égaremens insensés de mon imagination, & des mouvemens déréglés de mon cœur ; & je ne peux porter trop loin l'esprit de recueillement, de respect & d'adoration, dès qu'il s'agit de paroître en sa présence. Ainsi devons-nous tous raisonner, Chrétiens, si nous sommes vraiment frapés de la grandeur divine, comme nous devons l'être. Mais conclure, comme vous faites, de la grandeur & de la majesté de votre Dieu, qu'il est donc au-dessus de vos prieres même ; qu'il ne daigne pas, du haut du ciel, les honorer de son attention suprême, & qu'elles ne

peuvent attirer sur vous un seul de ces regards de bonté & de miséricorde, si nécessaires aux besoins infinis de l'humanité ; mais conclure de la majesté de Dieu, qu'il ne peut avoir que du mépris pour des prieres qui sont, après tout, le plus sensible aveu de sa grandeur même, & dont dépend la seule gloire véritable qu'il peut attendre de sa créature dans la vie présente ; ce sont là, Chrétiens, de ces idées étranges à tout esprit sensé dans le Christianisme, & qui ne peuvent trouver d'approbateurs que dans un siècle tel que le nôtre, où tant de faux esprits semblent conspirer contre tous les droits & les privileges de la saine raison ; parce que la raison véritable & vraiment philosophique sera toujours l'appui de la véritable religion, dont ils voudroient anéantir l'empire fondé sur l'empire même de Jesus-Christ au milieu du monde.

2°. Et n'espérez pas au reste, mes chers Auditeurs, trouver plus de ressources réelles, plus de raisons solides pour vous dispenser du devoir de la

priere, dans le dégoût que vous éprouvez pour elle. Oui, c'eſt également pour l'homme un abus de ſa raiſon, & de ſe prévaloir de la grandeur divine, & de s'autoriſer de ſes propres dégoûts pour ne pas prier le Dieu dont il eſt la créature; parce que ce dégoût même, dont il ſe plaint, eſt un des motifs les plus forts qui l'obligent de prier ſans ceſſe, & d'invoquer, à tous les inſtans, ce Dieu de grace & d'amour, dont il ne peut ſoutenir le commerce & l'entretien délicieux ſans l'exercice de la priere.

Et pour vous donner une preuve ſenſible de ce que j'avance, ne ſuffiroit-il pas de vous découvrir ici les divers principes de ce dégoût pour la priere, dont vous aimez à vous plaindre? Ne ſeroit-ce pas aſſez de vous dire que ce dégoût prend ſa ſource, ou dans une vie de tiedeur & d'infidélité, ou dans le peu d'uſage que vous faites de la priere même, ou dans la ſageſſe de Dieu qui vous éprouve & veut purifier, par ſa rigueur apparente, les ſentimens imparfaits de vo-

tre cœur ? Si tels sont en effet les principes de votre dégoût pour l'exercice de la priere si fortement commandé, vous devez donc prier souvent, pour expier ces infidélités que Dieu punit par le dégoût de la priere. Vous devez donc prier souvent, pour expier l'abandon que vous avez fait jusqu'ici de la priere. Vous devez donc prier souvent, pour faire cesser l'épreuve du ciel, qui, à dessein de vous purifier, vous laisse dans le dégoût de la priere.

Mais ce n'est point à ces idées, quoique solides, que je prétends me fixer, & j'avance encore que le seul dégoût de la priere, considéré en lui-même sans égard à son principe, est pour vous un nouveau motif de vaquer à ce saint exercice, avec toute la ferveur dont est capable le cœur humain. Car si l'homme chrétien, & surtout le chrétien pécheur, a contracté l'obligation indispensable de prier, combien cette obligation lui doit-elle paroître plus indispensable encore, quand il est tombé dans l'état le plus déplorable, dans la situation la plus

funeſte & la plus contraire au ſalut, où l'homme puiſſe jamais ſe trouver ſur la terre ? Or tel eſt, Chrétiens, l'état malheureux où vous réduit ce dégoût invincible de la priere, dont vous prétendez autoriſer votre éloignement pour cet exercice tout divin. Qu'eſt-ce en effet que vivre dans le dégoût habituel de la priere ? C'eſt, mes chers Auditeurs, vivre habituellement dans le dégoût du plus eſſentiel & du plus irréparable de tous les moyens qui peuvent contribuer au ſalut de l'homme.

Prenez garde, je vous prie, ſi, malgré l'éloignement dans lequel vous vivez pour ce ſaint exercice, vous n'en avez pas entierement du dégoût ; ſi vous conſervez encore, pour m'énoncer avec l'écriture, l'esprit de raiſon & de priere, jusques dans le ſein du desordre où vous êtes malheureuſement plongés ; c'eſt-à-dire, s'il vous reſte encore quelque eſtime pour ce devoir, quoique l'habitude de le négliger vous en ait fait perdre l'uſage & la pratique ; ſi vous éprouvez au

fond de votre cœur un ſentiment de vraie confiance pour ce moyen de ſalut & de perfection, malgré votre indifférence trop ordinaire pour recourir à ſon pouvoir ; ſi vous continuez enfin de ſentir le beſoin extrême qu'en aura toujours votre foibleſſe, ſur-tout dans mille rencontres périlleuſes, où, tout foible que l'on eſt, on n'eſt encore, pour ainſi dire, que la moitié de ſoi-même ; non, vous n'êtes dès-lors au comble du malheur qui fait le réprouvé. Il eſt pour vous encore une reſſource & un moyen d'échaper aux plus terribles dangers du monde ; parce que cet eſprit de priere, tout aſſoupi qu'il eſt, ſi vous en conſervez quelque reſte, il peut ſe réveiller dans l'occaſion que votre foibleſſe doit craindre. Il peut non-ſeulement vous exciter à prier, mais donner de plus à votre priere l'efficace de toucher le cœur de Dieu, toujours prêt à ſe laiſſer fléchir, & d'en obtenir une grace qui vous touche enfin vous-mêmes, & vous ramene aux devoirs de ſa loi, ſi ce n'eſt pas dans le moment

préſent, du moins dans un avenir prochain, ou dans la ſuite des jours ou des années que Dieu vous deſtine encore.

Mais ſi cet eſprit qui fait prier, ſolliciter, conjurer ce Dieu qui préſide au deſtin de l'univers, eſt abſolument détruit & anéanti dans votre cœur, j'entends, s'il ne vous reſte en effet ni eſtime pour la priere, ni goût pour la priere, ni confiance dans la priere, dès-là quelle espérance pourrez-vous conſerver d'arriver encore à l'éternel bonheur ? Quelle espérance en effet que vous briſiez jamais les liens qui vous attachent aux vanités & aux plaiſirs du monde ; que vous ſortiez jamais de l'eſclavage tyrannique de vos paſſions & de vos ſens ; que vous triomphiez enfin des penchans de la chair qui vous domine ſans ceſſe & vous entraîne ? Quelle espérance, en un mot, ſi vous ne priez pas, que vous rentriez jamais dans les voies de la grace & de l'eſprit de Dieu ? Et voilà ce que j'appelle, & avec raiſon, pour l'homme encore Chrétien, le ſou-

verain malheur & le comble du malheur. Or, ce malheur souverain qu'emporte avec soi le dégoût seul de la priere, ce dégoût que vous prétextez pour en abandonner l'usage, n'est-il pas en effet un des plus puissans motifs de prier que puisse vous présenter la foi que vous professez, s'il vous en reste encore quelque étincelle, pour éclairer les foibles idées de votre esprit?

Car n'est-ce pas à la vue de ce déplorable état qui vous est propre & personnel, que doit se réveiller tout ce qui vous reste de religion, pour arracher, s'il est possible, quelque soupir qui parte en effet de votre cœur; pour y réveiller un fonds de sentimens qui soit capable d'affoiblir peu à peu ce mortel dégoût qui vous saisit, dès qu'il est question de parler à Dieu? N'est-ce pas alors que vous devez faire effort sur vous-mêmes, lutter contre vos répugnances, ou prier le Dieu qui vous conserve & vous sanctifie, pour faire violence à ce Dieu de bonté qui semble ne pas vous écouter; pour en obtenir

ce don précieux, dont il promit de favoriser son peuple, en répandant sur lui l'esprit de priere & de grace ? *Effundam super eos spiritum gratiæ & precum.* Zach. c. 12.

N'est-ce pas alors enfin que vous devez mériter, par la constance de votre ame à se présenter & à se tenir devant Dieu en qualité de suppliante, que ce Dieu jette sur vous un regard de compassion & de tendresse ; un de ces regards qui amollisse la dureté de votre cœur, qui vous fasse goûter ce commerce divin dont il vous honore dans l'exercice de la priere, & vous en inspire autant d'estime & d'amour, que vous en avez conçu jusqu'ici d'éloignement & de dégoût ? Oui, mes chers Auditeurs, telle sera la conduite qui résultera du dégoût même que vous éprouvez pour la priere, loin que ce dégoût soit pour vous un prétexte de ne pas prier ; si vous vous laissez conduire aux lumieres d'une raison, qui se laisse guider elle-même aux lumieres du Christianisme. Reprenons nos idées, & avançons. Motif pres-

ſant de prier pour l'homme chrétien, non-ſeulement dans l'idée de Dieu, qui ne paroît trop grand qu'aux petits eſprits, pour ſe ſoucier de la priere de l'homme ; non-ſeulement dans le dégoût de la priere, qui la rend plus eſſentielle encore & plus néceſſaire au ſalut de l'homme ; mais encore dans la vie tumultueuſe du monde, qui paroît ſi contraire au recueillement que la priere exige de la part de l'homme.

3°. Car vous l'avez penſé juſqu'ici, Grands du monde, & vous le penſez encore, que cette vie faſtueuſe & diſſipée où la grandeur humaine vous engage, devient pour vous la dispenſe la plus raiſonnable, quand il s'agit de remplir ce grand devoir pour l'homme, le devoir de prier ſon Dieu ; & qu'il n'eſt ſpécialement réſervé que pour les perſonnes que leur goût perſonnel, ou la néceſſité de leur état, fixe dans le ſilence de la ſolitude. Mais ne ſuffit-il pas d'un moment de réflexion, pour vous faire ſentir l'illuſion de ce préjugé, & pour vous

faire convenir avec moi, que la priere ſera toujours pour ce que l'on appelle le grand monde & le monde de la cour, d'une obligation plus rigoureuſe que pour les perſonnes éloignées du tumulte & des embarras du ſiecle ? Comparez en effet, avec un jugement équitable, & le monde & la ſolitude ; & les périls de la ſolitude, & les dangers du monde ; (ſi néanmoins il peut y avoir quelque ſorte de parallele entre ces deux états conſidérés relativement au ſalut.) Quels moyens d'une part pour ſe perfectionner, ſe ſanctifier, pour arriver même au comble de la ſainteté & de la perfection chrétienne ; & d'autre part que d'occaſions prochaines pour ſe damner, & ſe perdre dans ce monde pervers ? Quelle facilité prodigieuſe d'y mépriſer les vertus les plus précieuſes aux yeux de la religion, & de s'y rendre coupable des plus grands crimes.

Or à qui convient-il plus d'implorer le ſecours du ciel qu'à celui dont les beſoins ſont plus grands du côté de la grace ? Et à qui la force de cette

grace ſeroit-elle plus néceſſaire, qu'à ces hommes plus expoſés, comme vous l'êtes, aux attraits malheureux de la tentation & du péché ? Oui, je ſçais que la vocation des religieux, deſtinés à vivre dans l'éloignement & la ſéparation du monde, les oblige plus ſpécialement encore à prier le Dieu qui les appelle à la retraite, pour y jouir de la continuité de ſa préſence. Je ſçais que le tems ſeul, & le loiſir dont le religieux eſt comme en poſſeſſion dans ſa ſolitude, doit le faire vaquer plus aſſiduement à la priere ; ce premier devoir que la religion préſcrit à tous les hommes. Mais malgré ces différences ſenſibles du religieux & de l'homme du monde, je prétends que le religieux, l'anachorete le plus ſolitaire, ſeroit plus excuſable, s'il manquoit au devoir de la priere, que ne le ſeroit l'homme du monde le plus diſtrait & le plus diſſipé par les emplois & les charges qui le diſtinguent ; parce que l'état de retraite où le religieux eſt fixé & comme enſeveli par la vocation du ciel, l'éloigne de tous les

les dangers dont le monde eſt rempli, de ces dangers toujours renaiſſans qui vous obligent de recourir ſans ceſſe à Dieu, & d'implorer la force de ſa grace au milieu du monde.

Eſt-ce en effet ſur la cime rayonnante du Thabor, que le Seigneur Jeſus exhorte ſes diſciples a prier le Pere céleſte, à ſolliciter ſes divins ſecours ? Non, Chrétiens, c'eſt là qu'ils ſont à l'abri des périls, éloignés du bruit & de la ſeduction du monde ; & doucement occupés à contempler la gloire de leur Sauveur dans la compagnie des prophetes ; c'eſt là qu'il n'eſt point pour eux de péril à craindre. Mais dans le jardin des olives, où le danger prochain les menace, où l'épreuve doit être violente pour les diſciples, ainſi que pour le maître ; c'eſt là qu'il les preſſe vivement de recourir à la priere, comme au ſeul moyen qui leur reſte pour ſe garantir de la tentation qui les y attend. Oui, mes chers Freres, il faut prier en tous lieux, je l'avoue ; parce que l'univers entier eſt ſemé d'écueils où peut ſe briſer la plus forte

vertu ; parce que le lion rugissant, dit l'apôtre saint Pierre, tourne sans cesse autour de l'homme chrétien pour le dévorer ; & que l'abîme infernal est toujours ouvert pour engloutir tout ce qui ne veille pas constamment sur soi-même. Mais le précepte de prier, & la nécessité de la priere qu'il impose à tous les citoyens de la terre, regardera toujours singulierement quiconque vit au milieu du monde & du plus grand monde ; parce que les engagemens, les devoirs, les bienséances même souvent prétendues de l'état qui le distingue, l'exposent infailliblement à de plus grands périls que les hommes vulgaires.

Ne répondez donc plus, Chrétiens, à la vivacité des exhortations qui vous sont adressées sur le devoir de la priere; Eh ! le moyen de prier & de prier fréquemment dans ce monde tumultueux que nous habitons ! Car je vous répondrois avec ce zele mêlé d'indignation, qu'un tel préjugé m'inspire ; Eh ! le moyen, quand on n'a pas renoncé sa foi, de vivre au milieu du monde,

ſans prier ſans ceſſe, ſans recourir inceſſamment au Dieu de la grace, pour ſolliciter ſes plus grands ſecours ! Le moyen de vivre au milieu du monde, quand on y veut vivre en Chrétien, ſans demander à Dieu qu'il nous ſerve de guide ſur cette mer orageuſe & pleine d'écueils, où ſa providence nous engage ; ſans demander à Dieu qu'il nous couvre du bouclier de ſa grace, parmi tant d'ennemis viſibles & inviſibles qui nous obſedent ; ſans demander à Dieu qu'il nous muniſſe des préſervatifs les plus ſurs contre l'air contagieux de ce monde réprouvé tant de fois dans ſon évangile, & où l'on voit ce qu'il y a de plus fort, ſuccomber à la violence & à la ſubtilité du poiſon !

Non ſans doute, mes chers Auditeurs, Dieu ne vous a pas appellés, comme nous le ſommes, au ſilence de la ſolitude, pour lui offrir ſans ceſſe l'hommage de vos prieres & de vos vœux. Peut-être malgré vos grandeurs, dont le monde ſe laiſſe éblouir, Dieu ne vous a-t-il pas jugé dignes de

cette ſublime vocation, que vous honorez par vos mépris même ? Mais du moins vous a-t-il placés dans un état ſur la terre, qui, pour être moins parfait dans les idées de la religion, n'exige pas moins de courage de votre part, que les état les plus ſaints, pour vous conduire au ciel ? Car, en vous expoſant, par état, aux traits les plus dangereux du monde, ſçavez-vous de quoi vous a chargé ce Dieu qui vous y plaça de ſa main? C'eſt de triompher de ce monde réprouvé, comme il en a triomphé lui-même. Oui, vous êtes chargés, comme Eſther, de dompter ce ſuperbe Aman, qui ſe promet d'anéantir le peuple & la religion du vrai Dieu. Vous êtes chargés, comme Judith, d'arrêter cet Holopherne furieux qui porte l'allarme dans le camp du Seigneur. Vous êtes chargés, comme David, de terraſſer ce géant qui ſeul oſe braver toutes les forces d'Iſraël. Vous êtes chargés, comme Samſon, de détruire une armée de Philiſtins, ennemis irréconciliables de la nation ſainte. Vous êtes chargés, comme Jo-

ſué, d'exterminer l'Amalécite, qui vous ferme tous les paſſages de la terre promiſe dont Dieu vous a fait les poſſeſſeurs éternels.

Figures trop ſenſibles, Chrétiens du monde & de la cour, des dangers qui vous menacent dans vos conditions, où Dieu vous a chargés de combattre le monde & de le vaincre; ce monde, où, comme parle ſaint Jean, tout eſt concupiſcence de la chair, concupiſcence des yeux, & orgueil de la vie; ce monde, où les puiſſances de l'enfer regnent comme dans leur empire; & qui, ſans autre force que votre propre foibleſſe & ſon intelligence avec vos ſens & vos paſſions, triomphera ſurement de ces vertus purement humaines, qui vous honorent ſans vous ſoutenir un moment. Or, dans cet état de fragilité, qui eſt le vôtre, & dont je n'ai pas beſoin de vous convaincre, (puiſque vous ſçavez même vous en prévaloir, pour devenir impunément plus fragiles encore que vous ne l'êtes en effet;) comment pouvez-vous livrer tant de combats, contre

un ennemi auſſi redoutable que le monde armé de tous ſes attraits, tel que celui dont je parle? Comment pouvez-vous remporter ſur lui tant de victoires, ſans être ſoutenus d'une force plus qu'humaine, ſans avoir pour appui la force de Dieu même? Et où puiſerez-vous ailleurs cette force merveilleuſe, que dans la priere, qui, ſans dépouiller l'homme de ſa foibleſſe, peut la rendre ſupérieure à toutes les puiſſances de l'enfer & du monde?

4°. Oui, je ſens, me répondez-vous, tout le beſoin que je peux avoir des ſecours du ciel; mais cette force céleſte que la priere doit communiquer à l'homme ſuppliant, j'ai beau la demander, la ſolliciter avec inſtance, je ne l'obtiens pas. Ce Dieu ſi bon, ſi libéral, ſi miſéricordieux, ſi magnifique même pour tant d'autres, ſemble n'être ſourd qu'à ma voix. Il me laiſſe dans des foibleſſes ſous leſquelles je gémis, dans des tentations terribles dont je ſors presque toujours à demi vaincu. Eh! que me ſert-il donc

de prier encore ? Dernier prétexte qui vous retient dans l'éloignement de la priere ; mais qui devient évidemment pour vous un nouveau motif de prier avec plus d'ardeur & de vivacité, que ſi Dieu ne différoit pas de remplir tous vos deſirs.

Car c'eſt un principe inconteſtable, & que vous ne pouvez révoquer en doute, ſans infidélité, que tout eſt poſſible à la priere de l'homme, dès que ſon objet eſt vraiment digne de Dieu, & qu'elle eſt accompagnée de tous les ſentimens qu'elle doit exciter dans le cœur humain. Eh ! quels prodiges en effet cette priere n'a-t-elle pas opérés univerſellement dans tous les ſiecles ? Un Moyſe prie pour Israël déjà réprouvé ; il triomphe en quelque ſorte du cœur de ſon Dieu avec cette arme ſeule, & lui fait tomber la foudre des mains. Joſué prie pour obtenir le moment de combler ſa victoire ; le ciel obéit à ſa voix, & le ſoleil s'arrête au milieu de ſa courſe, pour lui laiſſer tout le loiſir de vaincre. Judith prie dans ſa retraite pour la délivrance

de son peuple prêt à succomber, & Dieu donne à son sexe une force, un courage plus qu'humain, qui la rend victorieuse elle seule d'une armée entière de combattans. Le Publicain contrit s'adresse à Dieu; il n'ose par humilité passer la porte du temple, où il conjure le ciel de l'écouter; & dans le moment il est pleinement justifié devant le Dieu dont il invoque les miséricordes. Les Apôtres, privés de la présence de leur maître dans Jérusalem, se réunissent pour prier dans le cénacle; & l'Esprit Saint descend sur eux, éclaire & fortifie leur ame, pour les transformer en d'autres hommes. Magdeleine prie le Dieu dont elle est devenue saintement l'amante, & tous ses crimes lui sont pardonnés; elle prie ce même Dieu devenu spécialement son sauveur, & Lazare, après une sépulture de quatre jours, sort vivant du sein de la mort & du tombeau. Il faudroit, Chrétiens, nombrer toutes les pages de l'écriture ancienne & de la nouvelle, pour compter tous les prodiges opérés

par la vertu ſans bornes de la priere.

Je reviens donc à vous, Chrétiens, qui vous plaignez de ne rien obtenir en priant; & qui croyez ſur ce principe être en droit de ne plus prier desormais. Je ne vous dirai point ici, que ſi l'exercice de la priere, ſi puiſſant par lui-même, n'obtient rien en votre faveur de la part de Dieu, il faut donc que de votre part quelque obſtacle s'oppoſe à ſon efficacité toujours victorieuſe. Que contre la regle émanée de Jeſus-Chriſt, vous demandiez apparemment les richeſſes du tems, préférablement aux tréſors éternels; que ſous le nom de votre Dieu, vous invoquiez ſans doute, la ſanté du corps, la proſpérité, la gloire, dont vous paroiſſez uniquement jaloux; ou que ſi vous demandez au ciel qu'il vous départe les biens de l'éternité, qui ſont les vertus, vous ne préſentiez point à Dieu dans votre cœur, ces ſentimens d'humilité, de réſignation, d'amour, qui doivent accompagner vos demandes & les ſoutenir.

Non, mes chers Auditeurs, loin

de vous attribuer des défauts que vous n'avez peut-être pas en priant; je supposerai même, si vous le voulez, que cette priere est sans nul défaut de votre part, c'est-à-dire que vous y demandez des vertus nécessaires au salut; & que vous les demandez comme elles méritent qu'on les demande au Dieu saint qui en est la source; que vous demandez au ciel, par exemple, des graces de pénitence, mais en les méritant, autant qu'il est possible, par l'abstinence des plaisirs, de ceux au moins que proscrit la religion; que vous demandez au ciel le don de chasteté & de continence, mais en renonçant aux lectures, aux entretiens, aux spectacles qui vous conduiroient infailliblement à la perte de ce précieux trésor; que vous demandez au ciel l'esprit de patience dans les calamités de la vie, mais en éloignant de vos mœurs cette sensualité, cette mollesse, qui, jusqu'à ce jour, vous a donné tant d'horreur pour les moindres souffrances; que vous demandez au ciel la fidélité dans les occasions pé-

rilleuſes, mais en prenant toutes les meſures que peut ſuggérer la prudence chrétienne, pour échapper aux dangers que le monde vous préſente. Je ſuppoſe en un mot, qu'en priant, vous ne négligez rien de ce qui peut rendre la priere efficace & puiſſante; & je prétends néanmoins que, ſi vous n'obtenez pas alors, c'eſt une raiſon pour vous de prier de plus en plus. Pourquoi?

Parce que vous ne pouvez douter un moment de la toute-puiſſance de la priere que vous annoncent tant de prodiges qui en ſont les infaillibles témoins; parce qu'il n'eſt pas permis à votre foi de ſe défier de cette parole de Jeſus-Chriſt, qu'il a ſcellée de tout ſon ſang: Que la force de la priere fera tomber ſur vous, tous les dons que le ciel peut verſer ſur une créature. *Omnia quæcumque orantes petitis, evenient vobis.* Car ſuppoſez ce pouvoir étonnant de la priere qui n'a pour objet que le ſalut éternel de l'homme; quelle conſéquence devez-vous tirer des retardemens du Seigneur à vous exaucer? La voici. C'eſt que le Marc. c. 11.

tems marqué pour répondre à vos desirs, n'eſt donc pas encore arrivé dans les deſſeins de Dieu; que ce Dieu Pere qui ſçait ce qui convient à chacun de ſes enfans, ne juge donc pas devoir encore exaucer vos vœux, pour des raiſons qu'il n'appartient qu'à lui de connoître; qu'il écoute à la vérité vos deſirs dès l'inſtant qu'ils partent de votre cœur, mais qu'il differe de les accomplir pour un plus grand bien, & qu'il les accomplira ſurement au jour fixé par ſa miſéricorde.

Que vous devez donc, quel que puiſſe être le jour marqué par le Seigneur, l'attendre avec patience, l'eſpérer avec confiance, le ſolliciter avec perſévérance; & par une obſtination toute ſainte, par une importunité qui ne peut déplaire à Dieu, venir à bout de lui ravir en quelque ſorte, & de lui arracher cette grace ſpéciale à laquelle votre cœur aſpire. Qu'il faut donc enfin ne ceſſer, comme Jacob, de lutter contre l'Ange du Seigneur, ou plutôt contre le Seigneur même, dans ce combat myſtérieux de

la priere, où la créature triomphe si souvent de son Dieu; que, quand vous en aurez reçu cette bénédiction éternelle, que vous êtes en droit, sur sa promesse, d'espérer de sa fidélité & de sa miséricorde, voilà, Chrétiens, de quoi répondre à l'impatience de vos desirs, quand vous n'obtenez pas dans le moment ce que vous demandez à Dieu; & c'est ainsi que tous vos prétextes d'abandonner la priere, deviennent pour vous de puissans motifs d'y recourir sans cesse, & d'y persévérer jusqu'à la fin.

Apprenez-nous donc, me direz-vous, ce que c'est que de prier dans l'esprit du Christianisme? Ah! mes chers Auditeurs, l'ignorez-vous depuis tant de siecles que Jesus-Christ lui-même nous a servi de maître dans le grand art de la priere? Qu'il ait été permis à des disciples grossiers & sans culture d'adresser une pareille demande à ce Dieu sauveur vivant au milieu d'eux: *Domine, doce nos orare*; je ne m'étonnerois point de cette ignorance dans les Apôtres mêmes, avant la publica- Luc. c. 11.

tion authentique de l'évangile, & l'intelligence parfaite de ſes maximes que devoit leur communiquer la deſcente de l'Eſprit Saint. Mais que depuis dix-ſept ſiecles de regne pour le Chriſtianiſme, Jeſus-Chriſt & ſon évangile, l'égliſe & ſes docteurs, n'ayent pu vous apprendre encore à prier le Dieu qui vous a créés, le Dieu qui vous a fait des hommes ſupérieurs au reſte du monde, &, ce qui paſſe tous les titres, des hommes Chrétiens; c'eſt ce que j'aurois peine à comprendre dans vous, mes chers Freres, ſi vous ne faiſiez pas une profeſſion ouverte, toute honteuſe qu'elle eſt, de cette ignorance incompréhenſible.

Que l'on vous apprenne ce que c'eſt que de prier! Non, ce n'eſt point à moi, c'eſt à Jeſus-Chriſt ſeul de vous l'apprendre. Et qu'apprendrez-vous de ce Dieu-Homme, dans cet abrégé le plus ſimple & le plus ſublime qu'il nous a laiſſé, de toutes les prieres qui peuvent monter vers le ciel? Vous apprendrez, hommes du monde, à regarder ce Dieu des rois, comme un pere

tendre dont la bonté doit être votre espérance : *Pater, qui es in cœlis* ; à lui repréſenter vos beſoins de chaque jour & de chaque inſtant ; à ſouhaiter que tout l'univers l'adore, que ſon regne s'établiſſe dans tous les cœurs ; que tout ſoit ſoumis à ſes volontés ſuprêmes ; que le pécheur ſe rende enfin aux invitations de ſa miſéricorde ; que l'infidele arrive à la connoiſſance des vérités qu'il nous révele ; que lui-même il oublie le nombre & la grieveté de vos offenſes ; qu'il conjure pour vous l'orage de la tentation, & vous délivre de vos miſeres. Voilà, Chrétiens, ce que c'eſt que prier, & prier parfaitement ſon Dieu ; parce qu'en adreſſant ce langage au ciel, ſi votre cœur l'avoue, vous aurez parlé, vous aurez penſé, vous aurez ſenti, comme Jeſus-Chriſt même.

Que l'on vous apprenne ce que c'eſt que de prier ! Mais quoi ! vous faudroit-il ici d'autres docteurs que vous-mêmes ? Conſidérez ſeulement la déplorable condition de votre vie, quoique brillante aux yeux des peuples. Voyez-

vous un moment devant Dieu tels que vous êtes, assujettis à tant de foiblesses, environnés de tant de périls, séduits par tant d'illusions, entraînés par tant d'exemples. Voyez dans vous des hommes livrés à la violence de leurs penchans, à la fragilité de leur cœur, aux caprices de leur raison, aux bizarreries éternelles de leur humeur; des hommes toujours découragés par la disgrace, toujours enyvrés de la prospérité, toujours corrompus par les délices, toujours aigris par les besoins de la nécessité & de l'indigence. Voyez dans vous des hommes sans cesse emportés par la coutume, renversés par les événemens, présomptueux sur le moindre éloge, & revoltés du moindre mépris; des hommes enfin partagés sans cesse entre Jesus-Christ & le monde, entre leurs passions & leurs devoirs, entre l'amour propre & la loi de Dieu. Reconnoissez-vous ce portrait trop ressemblant, mes chers Freres, c'est le mien, c'est le vôtre, c'est celui de tous les hommes. Voyons donc cet amas de miseres

& d'iniquités dans ce que nous ſommes ici de Chrétiens réunis devant le Seigneur, & notre embarras ne ſera plus de prier; mais de ſçavoir par où commencer une priere qui ne doit finir qu'à la mort; parce que le moment ſeul où finit la miſere de l'homme, doit être le ſeul terme de ſa priere.

Que l'on vous apprenne ce que c'eſt que de prier! mais ſi le fonds inépuiſable de vos miſeres perſonnelles ne peut remplir le vuide de ces momens ſi courts où vous paroiſſez invoquer le Dieu de miſéricorde & de grace, eh! que ne gémiſſez-vous, ſi vous n'êtes pas touchés de vos propres maux, ſur les maux inexprimables de l'égliſe & de la religion; ſur le relâchement des fideles; ſur la corruption trop générale des mœurs; ſur les progrès effrayans de l'incrédulité; ſur l'anéantiſſement viſible de toutes les idées de la foi dans le monde chrétien. Quoi! le grand ouvrage de Jeſus-Chriſt ſur la terre; le chef-d'œuvre de ſa ſageſſe, de ſa bonté, de ſa puiſſance; l'objet de tous

ſes miracles, le terme de toutes les figures, de toutes les ombres, de toutes les prophéties de l'ancienne loi, le Chriſtianisme en un mot dépérit viſiblement de jour en jour ſous vos yeux; & vous ne ſçavez pas même demander à l'Homme-Dieu qui en eſt l'auteur, qu'il ſoutienne ſon ouvrage contre tant d'ennemis qui ont ouvertement conjuré ſa ruine; contre tant d'hommes également funeſtes à l'égliſe & à la patrie, qui ne ceſſent d'agir, de parler & d'écrire, pour effacer de deſſus la terre, tous les principes de la raiſon, de la probité, de la pudeur & de la foi.

Que l'on vous apprenne ce que c'eſt que de prier! Eh bien! jettez un moment les yeux ſur ce monde & tout ce qui vous environne. Quelle école féconde en préceptes, pour le Chrétien qui veut apprendre à prier toujours! Quoi! tant d'objets, d'événemens, de ſpectacles domeſtiques ou publics; quoi! le monde, la retraite, la ville, la cour, tout ce qui s'offre à vos regards, ne vous éleve-t-il pas juſqu'au

ciel, d'où l'action divine fait tout mouvoir sur le grand théatre de la vie humaine? Tout n'est-il pas pour vous un sujet de gémissemens, de prieres, d'actions de graces? Tout ne devient-il pas à vos yeux un motif de foi, de zele, de reconnoissance? Or que faudroit-il de plus pour vous apprendre efficacement à prier; & ne suffit-il pas de toutes les créatures, de l'univers entier, pour apprendre au moins éclairé des hommes, à glorifier par ses hommages les attributs de son Dieu?

Que l'on vous apprenne ce que c'est que de prier! Ah! Chrétiens, vous figurez-vous donc que la priere soit un art difficile, une science sublime, un effort de l'esprit, un arrangement d'idées, une pénétration profonde des mysteres & des conseils de Dieu? Non, c'est moins une étude de l'esprit, qu'un mouvement & un desir du cœur; & que je vous aurois bientôt appris ce que c'est que de prier votre Dieu, si j'avois pu vous apprendre ce que c'est que de l'aimer. Le seul déréglement de notre cœur, j'ose le dire, c'est ce

qui entante nos dégoûts & nos ennuis au moment de la priere. Eh ! comment faire ſes délices de converſer avec un Dieu, que l'on craint peut-être, & que l'on n'aime pas ? De demander à Dieu des dons céleſtes que l'on ne deſire pas ? De méditer une morale ſainte, des myſteres profonds que l'on ne goûte pas ? Comment ſolliciter avec ardeur la délivrance d'une paſſion qui plaît, du moins qui ne déplaît pas ? Que ce ſoit donc là, Chrétiens, le premier objet de notre priere, de demander à Dieu qu'il réforme notre cœur, qu'il en regle l'affection & le ſentiment ; & le langage de l'amour, qui eſt comme l'ame de la priere, lui donnera dans notre cœur toute la force qu'elle peut avoir, pour toucher le cœur de Dieu, pour l'obliger à nous aimer, à nous combler de ſes graces dans le tems, & de ſa gloire dans l'éternité bienheureuſe, que je vous ſouhaite, au nom du Pere, &c.

Fin du Tome troiſiéme.

Book
Room